

INFORMATION TO USERS

This material was produced from a microfilm copy of the original document. While the most advanced technological means to photograph and reproduce this document have been used, the quality is heavily dependent upon the quality of the original submitted.

The following explanation of techniques is provided to help you understand markings or patterns which may appear on this reproduction.

1. The sign or "target" for pages apparently lacking from the document photographed is "Missing Page(s)". If it was possible to obtain the missing page(s) or section, they are spliced into the film along with adjacent pages. This may have necessitated cutting thru an image and duplicating adjacent pages to insure you complete continuity.
2. When an image on the film is obliterated with a large round black mark, it is an indication that the photographer suspected that the copy may have moved during exposure and thus cause a blurred image. You will find a good image of the page in the adjacent frame.
3. When a map, drawing or chart, etc., was part of the material being photographed the photographer followed a definite method in "sectioning" the material. It is customary to begin photoing at the upper left hand corner of a large sheet and to continue photoing from left to right in equal sections with a small overlap. If necessary, sectioning is continued again — beginning below the first row and continuing on until complete.
4. The majority of users indicate that the textual content is of greatest value, however, a somewhat higher quality reproduction could be made from "photographs" if essential to the understanding of the dissertation. Silver prints of "photographs" may be ordered at additional charge by writing the Order Department, giving the catalog number, title, author and specific pages you wish reproduced.
5. PLEASE NOTE: Some pages may have indistinct print. Filmed as received.

Xerox University Microfilms

300 North Zeeb Road
Ann Arbor, Michigan 48106

78-2116

BYAS, Harry, 1939-
LE REALISME DE RUTEBEUF. [French Text]

City University of New York, Ph.D., 1977
Literature, medieval

Xerox University Microfilms, Ann Arbor, Michigan 48106

© 1977

HARRY BYAS

ALL RIGHTS RESERVED

PLEASE NOTE:

Print throughout is
light and indistinct.
Best available copy.
Filmed as received.

UNIVERSITY MICROFILMS.

LE REALISME DE RUTEBEUF

par

HARRY BYAS

A dissertation submitted to the Graduate
Faculty in French in partial fulfillment
of the requirements for the degree of
Doctor of Philosophy, The City University
of New York

1977

This manuscript has been read and accepted for the Graduate Faculty in French in satisfaction of the dissertation requirement for the degree of Doctor of Philosophy.

Sept 13 - 1977
date

Henri Peyre
Chairman of Examining Committee

Sept. 13 - 1977
date

Henri Peyre
Executive Officer

Wallace S. Lipton
Paul A. Longini

Supervisory Committee

The City University of New York

AVANT-PROPOS

Il est juste d'exprimer ma reconnaissance et ma gratitude à M. Henri Peyre, Professeur et Chef de Département, qui m'avait suggéré le sujet de la présente étude, et qui, surtout, a accepté de diriger avec une grande sollicitude un travail attendu depuis trop longtemps et qui maintenant est arrivé à bonne fin.

Et je remercie infiniment MM. Paul Lonigan et Wallace Lipton, Professeurs, pour leur grand et manifeste intérêt à mon étude.

Note

Les textes cités, les tomes et les numéros de pages
sont pris à l'édition : Oeuvres complètes de Rutebeuf,
Paris: A. et J. Picard, 1969, 2 tomes.

Sigle utilisé : FB : Oeuvres complètes de Rutebeuf,
publiées par Edmond Faral et Julia Bastin, t. I-II,
Paris, A. et J. Picard, 1969

TABLE DES MATIERES

	Page
INTRODUCTION.....	1
Préliminaires.....	6
Première partie	
Introduction.....	13
La réalité des rivalités ecclésiastico-religieuses	14
La réalité des croisades.....	68
La réalité des hommes et des choses.....	117
La réalité de la vie personnelles du poète.....	177
Conclusion.....	206
Deuxième partie	
Introduction.....	210
Modalités réalistes du dit sérieux.....	211
Modalités réalistes du dit comique.....	226
Conclusion.....	278
CONCLUSION.....	283
BIBLIOGRAPHIE.....	285

INTRODUCTION

Quand on parle de l'esthétique réaliste d'une oeuvre littéraire, c'est surtout pour attirer l'attention sur la propension marquée de l'auteur à révéler ou transposer dans son écriture, des faits d'expérience humaine, des schèmes de pensée vécue, des choses vues authentiquement vraies. Le merveilleux, le mythique, sont alors étrangers à l'oeuvre qui se définit par son objectivité, sa crédibilité, son actualité. On conclut donc sur le réalisme de cette création littéraire.

Or parler de création suppose nécessairement une certaine intentionalité de l'écrivain réaliste: celui-ci a choisi de faire refléter esthétiquement le réel dans son oeuvre. En effet, dans l'histoire littéraire, une telle attitude artistique ne s'était réalisée que dans le dernier tiers du XIXe siècle. Le réalisme a été, parmi bien d'autres théories artistiques, le but d'une école littéraire préoccupée de reproduire la société contemporaine. Et cette réalité qu'elle considérait triviale, elle entendait la contester. Aussi entre les créations de l'école et la trame de l'existence se trouvait-il des relations fécondes. On ne saurait donc expliquer le réalisme des oeuvres produites qu'en se rapportant à la réalité de l'époque dans laquelle les écrivains eux-mêmes se trouvaient plongés. Pensées et choses concrètes déterminent donc l'esthétique réaliste du siècle.

Cedit dit, il serait mal venu alors de rattacher l'appareil esthétique réaliste du XIXe siècle aux textes de Rutebeuf.

écrivain de la seconde moitié du XIIIe siècle. Tout fait littéraire, objecterait-on, est historiquement compréhensible et déterminé par des considérations spécifiques. La conséquence serait alors une simplification abusive de la critique de l'oeuvre de Rutebeuf, approchée ainsi avec des inexactitudes. On fausserait extrêmement la compréhension de la littérature médiévale, singulière à cause de sa constante recherche de transcendance métaphysique, et surtout de l'absence réelle des notions d'esthétisme, à l'époque. De plus, un réalisme critiquant une société historique, dénonçant les mensonges ou les faussetés qui aliènent la conscience, est inexistant. Rutebeuf, en particulier, fait figure de réaliste, étant fidèle aux structures de son temps, alors qu'un vrai réaliste accompagne toujours son texte d'un sous-texte de revendications, d'un nouvel univers humain susceptible de remplacer l'actuel récusable. Il n'y a pas chez Rutebeuf cette volonté de s'arracher à ce qui est donné comme absolu à ses yeux de médiéval. Le trouvère-jongleur ne veut rien transformer. Ainsi, chaque moment de l'histoire a sa propre expérience, sa propre vision du monde, son propre langage¹. La société de Rutebeuf est féodale, donc différente de la société bourgeoise du XIXe siècle. La réalité médiévale n'accuse point une compétition de classes conscientes : la propre conscience du temps est plutôt morale que politique. L'homme médiéval n'est pas prométhéen, au contraire son univers donne sur Dieu. Les conjonctures du XIIIe siècle et du XIXe siècle sont antithétiques.

Cependant, on peut sans risquer un malentendu parler de réalisme dans l'écriture de Rutebeuf, trouvère-jongleur de son temps. La brillante remarque d'Eugène Vinaver cautionne avec justesse la présente approche : " Une esthétique formulée, écrit-il, par un théoricien du XVIIe siècle ou par un critique du XIXe siècle peut théoriquement valoir pour n'importe quelle époque. Il ne s'agit pas de savoir si elle peut être valable pour les textes du Moyen Age, mais si elle l'est."² De plus n'y a-t-il pas été toujours question, par exemple, de romantisme éternel et d'un romantisme historique ? Les pièces de Rutebeuf se prêtent véritablement sans difficulté à une lecture réaliste : des rapports profonds s'établissent entre le poète lui-même et l'expérience concrète de son temps.

Toutefois, il faut bien s'entendre sur ce réalisme pour bien comprendre les manifestations à travers les poèmes de Rutebeuf, et éviter toute surinterprétation. On emploiera le terme réalisme au sens large, très étendu, dans une acception toute littérale, le vrai réalisme esthétique renvoyant comme on l'a dit plus haut à une école littéraire³. Ainsi comprise, cette notion écarte toute approche chronologique axée sur des questions d'influence littéraire ou de courant réaliste justifiant l'oeuvre de Rutebeuf. Il s'agira avant tout d'interroger l'oeuvre du poète en elle-même pour y retrouver les significations saisissantes, puissantes, les indications concrètes, liées à une société réelle, à un homme réel, socialement et culturellement parlant. Le réalisme se comprend

comme une simple et propre accommodation à l'histoire et à la vie, qu'il n'a nullement prise sur l'imagination.

Ainsi, un chapitre préliminaire a pour objet le contexte général de l'époque de Rutebeuf. Il examine l'orientation marquée du temps pour les réalités vraies du monde. La première partie illustre les écrits de Rutebeuf en ce qu'ils sont réalistes, c'est-à-dire qu'ils procèdent et s'expliquent par la vie contemporaine. Pour cela on met l'accent sur le témoignage documentaire de l'oeuvre comme reflet. La seconde partie interroge l'expression réaliste formelle de Rutebeuf. On s'intéresse ici à l'individualité, au fonctionnement du discours du trouvère, afin de mieux préciser son écriture réaliste, en dehors de toute préoccupation de tradition littéraire. L'intention de la présente étude, enfin, est de montrer le réalisme attrayant de Rutebeuf comme caractéristique dominante de son oeuvre. Celle-ci vient de la vie, de l'expérience, et qui la constituent en même temps.

Notes

- 1.- Par exemple les termes de société, humanité, égalité connus dès le XIIIe siècle n'ont pas la même résonance, la même signification, la même acception au XIXe siècle.
- 2.- Eugène Vinaver, A la recherche d'une poétique médiévale, p. 12.
- 3.- Après tout, le réalisme est une notion relative. Auerbach et Jakobson ont attiré l'attention sur des réalismes. Cf. Erich Auerbach, Mimésis, et Roman Jakobson, Du réalisme artistique.
- 4.- On se sépare ainsi de la direction identique prise par Arié Serper: Rutebeuf, poète satirique et Nancy F. Regalado: Poetic patterns in Rutebeuf. A study in non courtly poetic modes of the thirteenth Century.

Préliminaires

Il y a un rapport entre la littérature et l'expérience vitale de la société. Et qu'on aborde la littérature en poètes ou en critiques, on doit être d'accord sur le fait que l'oeuvre littéraire n'est jamais tout à fait elle-même, indépendante de toute réalité. Elle est aussi bien une construction verbale qu'une représentation.¹ Sans vouloir lui nier tout caractère immanent, elle reçoit presque toujours une impulsion d'une situation historique en mutation. La correspondance, l'interdépendance, la réciprocité, ne sont pas des mots dépourvus de signification quand on approche une oeuvre. Les données économiques, sociales, culturelles en sont souvent des présupposés esthétiques. Aussi une réflexion commune sur la structuration de la littérature et des contingences est toujours possible, voire même nécessaire.

Ces considérations qui sont vraies demandent à s'appuyer sur la littérature du XIIIe siècle médiéval. Celle-ci a pris une direction nouvelle qui retient l'attention. Dans cette littérature, il y a effectivement une "exploitation de la réalité considérée comme matière d'écriture".² L'imagination, le merveilleux, le fantastique, s'y trouvent neutralisés, dosés, restreints. Une plus grande propension à la vraisemblance, la vérité, marque la parole écrite aussi bien qu'orale, de cette littérature qui se veut réaliste. Quelles sont donc les modifications des conditions qui ont permis cette écriture ?

Ce n'est sans doute pas un hasard si cette tendance de la littérature au réel a marqué le XIII^e siècle. Les faits sociaux, économiques et culturels ont modifié le cours de la littérature à cette époque.

En ce qui a trait à la société, celle-ci est plus que jamais complexe, différenciée et structurée. Et l'institution qui se trouve au coeur de la vie, c'est la ville, non plus la cour. La vie urbaine est donc en plein épanouissement avec une population croissante et concentrée. Au milieu du siècle, la classe de la noblesse se renouvelle. Elle est devenue classe de naissance vis-à-vis d'une importante bourgeoisie enrichie et bien organisée, et du petit peuple vilain de la ville. Et l'effet de l'urbanisation, c'est donc tout d'abord l'existence d'un public de plus en plus large et interrelationnel, activement plongé dans une réelle expérience humaine, ensuite, c'est l'accentuation marquée du sens d'observation, puisque la ville devient le champ idéal de la compétition fébrile. L'Eglise, l'Université, les villes libres et les corporations sont effectivement des groupes qui donnent de tout leur poids dans la vie de l'époque. Il est donc tout à fait naturel avec l'affrontement des groupes ou des classes qui s'affirment que le social soit pris maintenant en considération.

Cette société nouvelle est celle de "l'homo artifex" pris au milieu d'une économie d'échange monétaire qui assure la prospérité urbaine. Le rôle économique de Paris au XIII^e siècle se trouve tout à fait caractéristique : les activités

commerciales, industrielles, abondent et des fortunes matérielles s'y bâtissent. On comprend qu'avec cet enrichissement monétaire, l'accélération du progrès matériel, se développe, inconsciemment ou non, une hantise des biens terrestres à obtenir, donc une attention au réel.

Ainsi, la pensée du temps se trouve solidaire de ces changements sociaux et économiques. La multiplication des échanges urbains, l'émulation, ont permis le développement d'une pensée rationaliste. Elle s'identifie pour l'homme contemporain de Rutebeuf à la praxis. On prend goût au réel, car les conditions s'y prêtent à la dispute, au raisonnement, la polémique ou la persuasion. La pensée rationaliste répond donc dans ce cas à une exigence intellectuelle. On a une conception plus réaliste de la condition humaine tissée sur des rapports collectifs, réciproques et solidaires.

Cette aspiration commune au rationalisme du siècle trouve également un terrain propice avec le développement matériel. Et c'est normal pour une société qui progresse de s'intéresser à sa propre histoire qui se fait. Elle ne s'égaré plus dans l'imaginaire, le mysticisme. La raison lui permet au contraire de tout analyser, de tout comprendre³ On s'explique ainsi l'esprit encyclopédique qui est la marque originale du temps. Miroirs, sommes, inventaires, décrivent le monde et les rapports humains, car la quête nouvelle, c'est la quête de la clarté et du vrai⁴ C'est donc dans ce contexte qu'il faut comprendre la substitution du néo-aristotélisme thomiste rationaliste à l'augustinisme idéaliste. On a donc découvert

Aristote étant à la recherche d'une intelligence lucide. Ainsi, une habitude mentale dialectique, rationnelle, réaliste, laïque, a structuré un savoir-penser à l'époque.⁵ L'esprit devient alors autonome, personnel, responsable et critique. Aussi tout se prête-t-il à la dictée de la vie réelle et en reçoit l'empreinte. Naturisme, naturalisme, rationalisme, en un mot le réalisme a bien marqué le visage du siècle.⁶ Et c'est donc là l'accomplissement de toute une profonde révolution.⁷

Dans le domaine de la littérature, la révolution a été aussi significative. La littérature n'est pas séparée de la réalité. Au contraire elle en fait partie comme un prolongement. Aussi la caractéristique propre de ce siècle littéraire et précisément à partir de 1250 sera-t-elle de dissocier la fiction de la réalité.⁸ On est fatigué de l'épopée et du roman-évasion idéaliste. On prend plutôt intérêt aux réalités humaines avec une approche plus objective. Ce n'est donc point un hasard si la chanson de geste a presque disparu en cette seconde moitié du XIIIe siècle. L'écrivain-type, c'est celui qui prend en considération la vie contemporaine et l'évoque avec réalisme. Ainsi les oeuvres qu'il donne -- roman historique ou pseudo historique, roman d'observation et de moeurs, roman autobiographique -- offrent de l'intérêt à l'historien⁹. Elles témoignent d'un esprit rationaliste plutôt qu'imaginatif. La littérature religieuse se réclame aussi du réalisme. Celle-ci familière, vulgaire, s'attache aux tranches de vie édifiantes, aux anecdotes vivantes pour

sensibiliser l'auditoire. L'essentiel ici, c'est de matérialiser les idées. La réalité historique a donc suscité un besoin d'expression qui est réaliste.

Ainsi, le dit, le fabliau moralisateur ou comique, sont-ils les genres clés de cette littérature à vocation réaliste¹⁰. Et leur destination bourgeoise aussi bien qu'aristocratique montre bien le renouvellement d'un public préoccupé de vérité et de vraisemblance. Ces genres se donnent alors comme l'expression idéologique, consciemment ou non, d'une société en mutation. C'est bien un fait de civilisation. Le succès du genre fabliau lié pleinement à la vie matérielle met en évidence la propension du siècle au réalisme, en particulier le réalisme satirique qui prend le pas sur l'idéalisme. Le Roman de Renart dans toutes ses branches en est un vivant exemple, par la peinture satirique qu'il donne des moeurs féodales contemporaines.

Le propre du dit, c'est celui de l'actualité, de la polémique, d'un commentaire personnel sur la vie contemporaine ou sur un groupe social. Le genre aussi bien que le fabliau, se trouve donc en rapport avec la société dans ses tendances moralisantes et satiriques. Or que ce soit dans le fabliau ou le dit, il est accusé une très grande liberté d'expression que ne possède point le discours courtois fait de retenue. A preuve la verve anticléricale qui s'affirme avec netteté dans les fabliaux, la matérialité d'une langue drue, grivoise, irrévérencieuse, positive et étrangère à tout euphémisme, pour traduire le réel. C'est donc dans un tel contexte que

se situe l'oeuvre littéraire de Rutebeuf.

On n'a pas de raison sérieuse de douter que l'auteur ait reproduit le monde contemporain sans une attention au réel et que tout soit dit dans une perspective immanente. Les émouvants poèmes qu'il a consacrés sur la société de son temps et sur lui-même invitent plutôt à penser le contraire.

Notes

- 1.- Tzvetan Todorov, in Poétique, p. 99.
- 2.- Anthime Fourrier, Le courant réaliste dans le roman courtois en France au Moyen Age, t. I, Le XIIIe siècle, p. 14.
- 3.- Léopold Génicot, Les lignes de faîte du Moyen Age, p. 205.
- 4.- Ainsi Albert le Grand qui faisait l'inventaire des connaissances de son époque.
- 5.- A ce propos, Georges Duby, in Histoire de la France, volume I, p. 349, écrit : " C'est à l'aurore du XIIIe siècle que se forgent les premières grandes sommes de théologie classique, exhaustives, et systématiques. Elles s'appuyaient sur les autorités - chrétiennes, grecques, latines - clarifiant et conciliant leur pensée par un strict souci de rigueur linguistique, donc de grammaire, et se soumettant aux lois d'airain de la dialectique, science de la démonstration, enivrante de logique, d'ordre, de division méthodique. Tout se pliait à cette quête de l'intelligence...exercice de la discussion était le produit le plus typique de l'enseignement." "Tournoi de clercs" tenu en public devant nombre de curieux, ou encore de disputes "quodlibétiques"... L'exercice pouvait être stérile; toutefois les méthodes des universitaires diffusaient des habitudes mentales, des schémas intellectuels qui pouvaient aider à résoudre...quantité de problèmes particuliers."
- 6.- Gustave Cohen, La Grande Clarté du Moyen Age, p. 137.
- 7.- René Huyghe, La pensée médiévale et le monde moderne, p. 182.
- 8.- Pierre Le Gentil, La littérature française du Moyen Age, p. 133.
- 9.- Ibid., : p. 90-92 : " Ainsi Gautier d'Arras évite par principe de recourir au merveilleux pour se rapprocher de la vie réelle. Jean Renart s'intéresse avant tout à la société qui l'entoure. Philippe de Rémi, Jean Mail-lart, dont les oeuvres évoquent de manière précise la réalité contemporaine..."
- 10.- Cf. Paul Zumthor, Histoire littéraire de la France médiévale, p. 261.

Introduction

La poésie de Rutebeuf prend sa force véritable dans la vie réelle que le poète observe autour de lui. Rutebeuf se donne pour tâche de dire le monde tel qu'il est dans sa vérité pratique. Il se renseigne et il enseigne. Il regarde et il se regarde. Aussi est-il intéressant de constater l'attention du jongleur pour les questions vitales qui se posent autour de lui. Beaucoup de ses écrits ne sont nullement de simples exercices littéraires de trouvère. Ils introduisent, au contraire, le lecteur dans le climat de la société urbaine médiévale. Les textes acquièrent ainsi la valeur d'un document authentique: ils complètent l'histoire qui en même temps les confirme. Rutebeuf fait alors figure de témoin lucide, honnête, et acerbe. Il se montre à nu également dans sa propre vérité. Il s'attache à la relation de l'actualité concrète. Il se raconte. On comprend ainsi que ses textes se trouvent associés avec les réalités contemporaines et sa propre histoire: la réalité des rivalités ecclésiastiques de l'"ecclesia gallicana"; la réalité des croisades discréditées à son époque; la réalité des choses et des gens vues; enfin la réalité de sa présence au monde. C'est pourquoi on ne saurait se méfier d'une interprétation réaliste d'une oeuvre dont la dominante est l'information critique.

Chapitre 1

La réalité des rivalités ecclésiastico-
religieuses de l'époque de Rutebeuf

Chapitre 1

Les Rivalités Ecclésiastico-religieuses

Avec l'urbanisation, l'essor démographique, au XIII^e siècle, bon nombre d'ordres religieux nouveaux directement soumis à Rome virent le jour. Ils se distinguaient du clergé traditionnel séculier par un apostolat fait de prédication en langue vulgaire et de mendicité. Pour la "cura animarum" des villes il fallait au Saint-Siège des images nouvelles de son clergé. Ces ordres dits alors mendiants, attireraient tout naturellement l'indifférence, la méfiance, voire même la résistance et l'hostilité violente des prélats établis avant eux. C'est cette crise de l'implantation des mendiants dans les villes du royaume de France, à l'époque de Louis IX, qui passionna Rutebeuf, trouvère attentif aux affaires publiques de son temps. Il n'échappait point au poète réaliste la question de l'apostolat urbain des Mendiants telle qu'elle a été posée par l'Eglise traditionnelle soucieuse de garder pour elle seule le monopole de la juridiction dans ses diocèses, ou celle du fonctionnement de l'Université de Paris formulée par les maîtres séculiers défendant le prestige de leur science et de leur position vis-à-vis des nouveaux collèges universitaires.

On s'exposerait à mal comprendre les discordes ecclésiastiques mises à jour par Rutebeuf, si on ne soulignait pas dès l'abord la puissance spirituelle de l'Eglise sur les

consciences médiévales, et le rôle prépondérant de l'^{argent} dans la vie économique au milieu du siècle.¹ En effet, l'Eglise, force traditionnelle, requiert de la Chrétienté une entière soumission. Elle demeure encore plus que jamais la loi de Dieu dans la société temporelle, et des armes comme l'excommunication et l'interdit sont terribles pour les consciences craintives. L'Eglise est donc le super Etat. En destinant alors ses "nouvelles milices" de mendiants prêcheurs aux populations urbaines, elle entend toujours demeurer fidèle à sa mission divine de diriger les hommes pécheurs vers leur Créateur. On comprend que le rôle des Mineurs et des Prêcheurs a été important: le salut éternel à obtenir pour tous les chrétiens. La simple énumération des termes de Flagellants, d'Humiliés et de Pénitents témoigne clairement de l'état d'esprit médiéval, au temps de Rutebeuf, travaillé par un renouveau d'esprit surtout religieux. Affectivement le médiéval se sent concerné par le salut. Ainsi, peut-on s'expliquer la mortification de riches marchands, le don massif d'aumônes des bourgeois usuriers en quête de la paix d'outre tombe.² Dès lors l'adaptation de l'Eglise aux nouvelles conditions de la vie contemporaine a répondu à l'appel de plus d'une âme chrétienne. La piété exemplaire des Mineurs et des Prêcheurs, des Carmes et des Augustins, assura dans les premiers temps des croisades urbaines la puissance de l'Eglise. Au milieu du XIII^e siècle, celle-ci régit totalement les consciences.³ Sa force morale explique pour une large part la confiance aveugle des donateurs

ou des testateurs en ces hordes mendiantes saintes ainsi que l'enthousiasme des foules pour cette nouvelle forme de vie religieuse.

Un autre trait, a-t-on dit plus haut, domine la société du XIII^e siècle: les activités artisanales et marchandes des centres urbains ont fait de l'argent un élément nouveau de puissance et de fortune. Le numéraire devient ainsi le moteur de cette société en croissance. Il faut de l'argent, par exemple, pour financer les croisades orientales de l'Eglise contre les Infidèles; pour construire les bâtiments urbains des Ordres nouveaux; pour assister les nécessiteux, les indigents et les pauvres.⁴ Le laïc, de son côté, au milieu du siècle, connaît bien ses besoins matérialistes qui se comprennent en termes d'argent: vêtements riches, alimentation délicate et recherchée, tournois coûteux.⁵ Dans cet ordre d'idées, on doit admettre que l'économie monétaire urbaine constitue la base des discordes sociales, voire même ecclésiastiques.

Ainsi, ces deux éléments caractéristiques: le monopole du salut éternel détenu par l'Eglise et le pouvoir de l'argent recherché comme réalité première traversent la société dans la seconde moitié du XIII^e siècle. La cassure qui a marqué la classe cléricale en deux groupes antagonistes ne peut être comprise qu'à la lumière de ces faits. Au temps de Rutebeuf, on se trouvait en pleine crise religieuse.

Activités urbaines des Mendiants

(Implantation. Rapports entre Louis IX, papauté, population et Mendiants. Ministère pastoral. Magistère universitaire.)

Il est alors tout à fait naturel pour les Mendiants de se porter vers l'intérieur des villes. Et c'est Paris, parmi les "bonnes villes", qui a leur préférence. La ville en pleine expansion démographique et économique les attire fortement. Hubert de Romans, maître général de l'ordre des Dominicains, avance dans son De Eruditione Praedicatorum le "désir pastoral" des foules des villes comme raison majeure de l'intérêt des Mendiants pour les centres urbains.⁶ Il explique plus loin cette préférence, par le fait que la subsistance des Mendiants se trouverait assurée par les quêtes nombreuses des villes.⁷ De plus la présence dans Paris de Louis IX, paragon de piété, explique la ruée mendicante. Le roi "qui aima Dieu de tout son coeur"⁸ et qui travaillait fanatiquement au renouveau de la foi, se donnait pour haute mission de faciliter l'accès de la ville aux Mendiants, jugés à ses yeux comme de précieux collaborateurs de son gouvernement chrétien. Ainsi, Paris, capitale économique, politique et religieuse, du royaume de France, se trouve à l'arrière-plan des réflexions de Rutebeuf sur la crise religieuse en ce qui concerne la question de l'apostolat urbain des Mendiants.

La grande part faite par Louis IX aux Mendiants n'a point échappé à l'attention du jongleur-poète. On trouve

ainsi de part en part dans ses dits des vers qui font amplement écho à la protection matérielle royale pour l'installation de ces nouveaux religieux à Paris. Protection, faut-il bien le souligner, qui soulève l'indignation souvent ouverte du clergé séculier établi bien avant eux dans la ville de Paris. Rutebeuf écrit:

88 Ne vaut il miex c'umilité
Et la sainte divinité
Soit leüe en roial palais,
C'on fist d'aumosnes et de lais
Et de l'avoir au meillor roi
110 C'onques encor haïst desroi . . .
Par qui il ont honor et pris . . .
Se li rois fet en aus s'aumosne
120 Et il de ses biens lor aumosne
Et il en prennent, il font bien . . .
F.B.1, p.308-309

Les superbes établissements parisiens des Jacobins visés ici dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus forcent à la fois le regard et l'esprit du poète. C'est grâce aux largesses du "rois Loÿs" que de telles constructions ont été rendues possibles. Le roi Louis IX assure ainsi la prépondérance matérielle des Mendiants nouvellement institués. Ici les notations des vers mentionnés ne vont pas sans un rapport de vérité avec les sources documentaires des institutions mendiantes: la faveur royale pour les Ordres mendiants y est attestée.⁹

Et c'est en outre la complaisance de Louis IX qui se trouve au coeur du "ditié" Les Ordres de Paris. La reprise d'un tel motif invite à penser que l'arrivée massive et inattendue à Paris des Mendiants bien vus du roi n'a pas manqué de préoccuper plus d'un. C'est un sujet d'actualité

pour un jongleur-trouvère! Ce qui est représenté, en effet, dans le poème de Rutebeuf, c'est la présence mal venue et mal supportée d'une nouvelle réalité cléricale dans le Paris de son temps, ainsi que la relation exacte des rapports entre Louis IX et les Ordres religieux nouveaux. Il y a une topographie religieuse de Paris dans la pièce mais aussi le mécontentement manifeste d'un homme hostile à ce foisonnement religieux qui occupe le sol de la ville. Pour Rutebeuf, grâce à la bienfaisance de Louis IX, les ordres religieux mendians

20 Sont seignor de Paris en France
Si ont ja la cité porprise.

FB.1, p.323

La pièce fait alors référence aux Barres, voisins des Béguines

25 Li Barré sont prés des Beguines . . .
36 Quar il n'ont pas geté sanz sines!

FB.1, p.324

Ces Ordres sont heureusement établis par Louis IX sur la rive droite de la Seine. Rutebeuf nomme ensuite l'Ordre des Sas ou les Sachets, installé par le roi sur l'autre rive du fleuve

80 Par un homme sont maintenu:
Tant comme il vivra, Diex aiüe!

FB.1, p.326

Il mentionne la présence des Quinze-Vingt dont le terrain d'établissement au nord de la Seine a été garanti par Louis IX.

85 Li rois a mis en un repaire
(Més je ne sais pas por coi faire)
Trois cens avugles route a route
Parwi Paris en va trois paire;

FB.1, p.326

Et pour souligner la satisfaction royale donnée au désir des Chartreux d'être à Paris, on lit

145 Cil de Chartrouse sont moult sage ,
 Quar il ont lessié le boschage
 Por aprochier la bone vile .

1 FB.1, p.328

Jacobins, Cordeliers, Trinitaires, Guillemites, Filles-Dieu et Religieux du Val-des-Ecoliers sont tour à tour indiqués pour établir le constat ecclésial de la ville.

De plus il est visible que Rutebeuf tient à montrer fortement dans la pièce le dévouement du "roi inépuisable bienfaiteur".¹⁰ Il se trouve dans la vérité quand il déclare à propos des Jacobins mendiants

49 Li Jacobin sont si pseudomme
 Qu'il ont Paris et si ont Romme
 Et si ont roi et apostole
 Et de l'avoir ont il grant somme;

FB.1, p.325

et des Filles-Dieu, devenues ironiquement à ses yeux des Filles du Roi

109 Li rois a filles a plenté
 116 Quar li rois des filles engendre
 118 Ordre l'apelent Alixandre

FB.1, p.327

faisant ainsi allusion aux donations et revenus que leur assurait le généreux et dévoué Louis IX. Le poète ne trouve encore la source des prospérités matérielles des Trinitaires à Paris que chez le roi qui les aide pour leurs constructions.

128 Je voi deça les pommiaus luire
 Des manoirs qu'il ont entrepris;

FB.1, p.328

Et les vers

133 Li vaus des escoliers m'enchante,
 Qui quierent pain et si ont rante,
 FB.1, p.328

montrent manifestement que les religieux du Val-des-Ecoliers ont été eux aussi protégés par Louis IX.

Ainsi, le dit témoigne de la plus haute protection royale aux Mendiants. On doit comprendre naturellement que cet afflux de religieux de tous ordres dans la ville—

85 Tost ot trové Frere Guillaume
 Frere Robert et Frere Aliaume
 Frere Giefroi
 Frere Lambert, Frere Lanfroi
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.253

écrit Rutebeuf pour marquer ce pullulement excessif—ne va pas sans une vive protestation de la part des autres secteurs du clergé se trouvant en concurrence dans la recherche des bienfaits de la cour de Louis IX.¹¹ Le fait d'octroyer de grands avantages aux nouveaux venus constitue un scandale. On s'indigne légitimement des faveurs dirigées pour implanter de force les Mendiants. Aussi le texte du dit Les Ordres de Paris traduit-il un certain malaise que d'autres notations vont relayer à travers l'oeuvre de Rutebeuf.

Dans le dit Du Pharisien, par exemple, on lit les vers

47 Qui sont si seignor et si mestre
 Parmi la vilce
 FB.1, p.252

lesquels font allusion à l'influence mendicante. Dans le dit Des Beguines, Rutebeuf termine son poème en suggérant ironiquement la complaisance du roi pour ces dernières

Mais n'en dites se bien non:
 20 Li roix no sofferoit mie. FB.1, p.335

Dans la Complainte de Constantinople le poète s'en prend^d avec colère aux contributions royales pour les constructions ambitieuses des Jacobins

43 Li rois tendra deça concile ,
 Et fera nueve remanance
 A cels qui font nueve creance,
 Novel Dieu et nueve Evangile,
 FB.1, p.426

et il continue:

109 Que sont les deniers devenus
 Qu'entre Jacobins et Menuz . . .
 116 Dont il ont grant aînement
 Més il le font tout autrement,
 Qu'il en font leur grant fondement . . .
 FB.1, p.428

Toutes ces reprises des mêmes idées, il est vrai, font penser que ce que Rutebeuf dit se trouve déjà dans l'air: le peuple n'approuvait en aucune façon le favoritisme excessif, l'attitude partielle du roi Louis IX envers les Mendiants:¹²

109 Or parlent aucun mesdisant
 Qui par le país vont disant
 Que, se Diex avoit le roi pris,
 Par qui il ont honor et pris,
 Moult seroit la chose changie
 Et lor seignorie estrangie:
 FB.1, p.309

écrit Rutebeuf dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus.

Il est alors facile de lire également dans le passage cité la relation d'un état d'esprit reprochant au roi sa confiance aux Mendiants devenus ses seuls inspireurs.

Ainsi s'expliquent en outre les vers:

68 Que li Frere sont or seignor
Des rois, des prelas et des contes.
FB.1, p. 308

de ladite pièce. Et dans La Complainte de Constantinople,
Rutebeuf, écho sonore, souligne ce fait avec plus de relief:

En leu de Nainmon de Baviere
Tient li rois une gent doubliere
144 Vestuz de robe blanche et grise.
148 Que les armes et le conroi
Et le conseil et tout l'erroi
Lessast on sor la gent beguine.

152 De cels qui France ont en sesine,
Ou il n'a mesure ne roi!
FB.1, p. 429

C'est que la classe des chevaliers—force armée—n'était plus écoutée du roi qui permettait aux Prêcheurs de s'immiscer dans son gouvernement.¹³ Dans Renart le Bestourné surtout, sous le voile d'une écriture allégorique, le jongleur-trouvère part contre Louis IX en faisant de pertinentes allusions à son aveugle fanatisme pour les Mendiants. La pièce est attestation éloquente de l'opinion que les contemporains pour la plupart se faisaient du roi: un esprit dominé par la clique mendicante:

Se Nobles savoit que ce monte
Et les paroles que l'en conte
39 Parmi la vile,
Dame Raimborc, dame Poufile
Qui de lui tient lor concile,
42 Ça dis, ça vint
Et dient c'onques més n'avint
N'onques a franc cuer ne sovint
45 De tél geu faire!
FB.1, p. 539-540

Et Rutebeuf déclare avec dépit

Et Renars regne!
Renart a moult regné el regne;
FB.1, p. 537-538

montrant par là la puissance dominatrice des Prêcheurs, véritable incarnation du Mal. Puis il fonce sur ces Prêcheurs maîtres à penser du roi et gérants de ses biens :

- Il est sires de tout l'avoir
 12 Mon signor Noble ...
 Me sires Nobles li Lyons
 Guide que sa sauvaions
 33 De Renart viegne.

FB.1, p.538-539

les deux derniers vers de ce passage ne font que rendre parfaitement compte de la dévotion excessive de Louis IX qui suit de près les prescriptions des Mendiants. Aussi n'était-il point étonnant d'entendre un prédicateur de l'époque taxant de péché mortel la conduite des Frères Prêcheurs conseillant au roi une humilité excessive en vue du salut éternel.¹⁴ En images concrètes, Rutebeuf fixe pour l'auditeur un Louis IX qui ne jure que par les Mendiants:

- 84 Or entendez
 Com Nobles a les iex bandez :
 Mon signor Noble ont tant getié
 142 De bons usages:
 Ses ostex samble uns reclusages.

FB.1, p.541

FB.1, p.543

Et n'appelait-on pas Louis IX frater Ludovicus, roi des Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs?¹⁵ Pour autant, le poète n'hésite pas dans la pièce à railler la sympathie royale pour ses guides mendiants. Le monde séculier ou temporel est à l'envers: le roi de France, roi laïc est tombé entre les mains tyranniques de conseillers impos- teurs. Le royaume se trouve bestourné! On doit ici souligner que la prise de position de Rutebeuf contre la présence

des Mendians près du roi est celle de la plupart de ses contemporains qui comme lui récriminaient contre le roi.¹⁶ Et c'est tout naturel que la mise en place des Ordres dits mendians dans les bonnes villes du royaume, notamment à Paris, suscite un climat de jalousie et de méfiance dans l'Eglise de France. Rutebeuf interprète alors le mécontentement des anciens: l'influence des nouveaux, protégés à la fois par le roi et le Vatican les indispose, les révolte.

Il suffit de lire seulement les vers suivants de La Complainte de Guillaume de Saint Amour:

32 Pris ont Cesar, pris ont saint Pere,
FB.1, p.259

185 Se il deviennent
De cels qui ensamble se tienent
Et cil vivent qui les soustienent . . .
FB.1, p.265

et ceux du dit Les Ordres de Paris:

294 Grant decretistre, grant devin
sont, a la court, de sa maignie
(Le dit d'Hypocrisie)
FB.1, p.297

écrit Rutebeuf parlant de la haute position des Frères Prêcheurs à la cour de Rome. Clément IV saluait en eux "l'ordre lumineux".²⁰ On comprend mieux qu'à un roi préoccupé de religion et de morale à faire régner dans son royaume, et à un Vatican déterminé à extirper toute trace d'hérésie de la Chrétienté, il leur soit naturel de travailler et d'assurer la prospérité et l'influence des Mendians, milices dévouées et obéissantes. Il apparaît enfin difficile à un ancien clergé inaccoutumé de voir ce déploiement concu-

rentiel de religieux à travers le royaume de France dans la moitié du XIII^{ème} siècle et surtout dans Paris, la capitale ouverte à l'apostolat mendiant par Louis IX, en train d'accepter tranquillement la nouvelle situation. Faveur royale, faveur pontificale suscitèrent des jalousies. On redoutait comme il se doit l'ingérence des ordres mendiants dans la vie religieuse aussi bien qu'intellectuelle. Rutebeuf ne pouvait ignorer une telle trame.

Ministère pastoral—

On peut donc prendre le texte de Rutebeuf pour se faire une idée juste de l'opinion des anciens de son temps concernant la crise institutionnelle des nouveaux religieux mendiants. C'est une question qui se trouve à l'ordre du jour dans le Paris religieux de Rutebeuf. Le texte par conséquent loin d'être neutre ou imaginaire, s'inscrit dans la réalité historique. On peut admettre que la genèse de certains vers ou passages du texte du poète ne se trouve que dans l'apparition insolite de cette foule de mendiants dans les centres urbains.

On n'a pas besoin de solliciter beaucoup le texte. Tout s'y trouve et correspond à des conduites réelles, spécifiques ou novatrices des Mendiants. On y repère parfaitement bien leur statut et leur rôle dans la vie religieuse du temps. Dès l'abord, on apprend une loi fondamentale de l'institution mendicante :

- Entre gent qui misericorde
 4 Sermonent et honeste vie.
 De foi, de pais et de concorde
 lor langue moult replenie,
 FB.1, p.238-239

observe Rutebeuf dans le dit La Discorde de l'Université et des Jacobins. Le religieux mendiant est créé pêcheur d'hommes. Dans le Dit de Guillaume de Saint Amour, le poète souligne la même règle constitutionnelle: la mission de prêcher et de convertir dévolue aux ordres nouveaux.

- 68 A gent qui pais et foi sermonent
 Et qui les bons exemples donent
 Par parole et par fet ensamble,
 Si comme a lor oeuvre me samble.
 FB.1, p.246

Règle qui explique de plus le vers suivant:

- 23 Le non Dieu sermonoient à la povre pietaille,
 FB.1, p.315

dans le dit Des Jacobins. Ailleurs, un passage significatif du dit La Bataille des Vices contre les Vertus éclaire on ne peut mieux sur la fonction religieuse des nouveaux réguliers.

- Si orrez de deus Ordres saintes
 Que Diex a eslues en maintes,
 Qu'aus vices se sont combatu
 16 Si que vice sont abatu
 Et les vertuz sont essaucies;
 Que ces deus saintes Ordres vindrent,
 40 Qui les fez aus Apostres tindrent
 Par preeschier, par laborer,
 Par Dieu servir et aorer,
 Menor et Frere Prechêeur,
 44 Qui des ames sont p^{re}eschêeur,
 Vindrent par volenté devine . . .
 51 Por preeschier humilité . . .
 Vindrent ces saintes genz en terre:
 56 Diex les envoia por nous querre.
 FB.1, p.306-307

Comme on le voit, la direction de ces vers, malgré l'ironie sous jacente, est tournée vers des faits objectifs. Rutebeuf témoin passionné de l'effervescence religieuse de Paris, y

alimente ses vers. La répétition des termes de sermoner, preecher, Dieu servir, montre bien que le jongleur ne fait que transcrire ses observations traduisant l'activité réelle des Mendiants: au début du XIIIème siècle, ils sont fondés pour une action pastorale.²¹ "Dominicains et Franciscains sont destinés à prêcher pour extirper la corruption de l'hérésie, chasser les vices, enseigner les règles de la foi et inculquer aux hommes des moeurs saines", écrit à ce sujet L. Génicot.²² Effectivement, comme on l'a dit plus haut. Louis IX et le Vatican prenaient appui sur les Ordres nouveaux pour servir la Chrétienté qui appelait de tous ses voeux une spiritualité nouvelle. L'instauration de la morale évangélique faite de pauvreté, d'abnégation, était déterminante au XIIIème siècle: les populations jetées dans l'enfer des villes recherchaient le salut pour fin dernière. Or les Ordres religieux nouveaux donnaient l'exemple du Christ pauvre et étaient d'une piété exemplaire. Ils entendaient tirer leur subsistance des foules des villes au milieu desquelles ils vivaient. Et c'est ce nouveau trait de vie religieuse qui explique en outre fondamentalement leur existence comme ordre: ils appartiennent à l'âge des villes où ils s'établissent et où ils sont mendiants.

Et leur croissance se trouve intimement liée à la circulation monétaire au XIIIème siècle.²³ Le texte de Rutebeuf répond ici encore exactement à la réalité des faits et gestes mendiants entrevus jusqu'à présent.

Ces Ordres "font la nouvelle espitre" et conçoivent pour eux une nouvelle forme d'existence matérielle:

59 Du pain quistrent, tel fu la riegle
FB.1, p.307

remarque le jongleur-trouvère dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus. C'est donc par la quête qu'ils doivent vivre:

32 Après si sont li Mendiant
Qui par la vile vont criant:
"Donez, por Dieu du pain aus Freres!"
FB.1, p.384
(L'Etat du Monde)

153 Por cheminer parmi la terre,
Par les bones viandes querre
^ (La Complainte de Guillaume de
Saint Amour)
FB.1, p.264

mentionne Rutebeuf. Les temps ont donc changé où les régulieriers délaissaient les villes pour se retirer dans les campagnes où ils vivaient de la terre. Avec le développement des villes au XIII^e siècle, on a une toute autre atmosphère. L'Eglise s'adapte au temps. Les Augustins, au milieu du siècle, se joignent aux autres Mendiants de Paris, par exemple, et

133 Qui quierent pain et si ont rante
FB.1, p.328

écrit Rutebeuf à leur sujet dans le dit Les Ordres de Paris.
Les Ordres nouveaux

. . . por lor ame au siecle estrivent,
Tant quierent pain trestoz deschaus
44 Par les granz froiz et par les chaus
Ou vestent haire ou çaignent corde
(La Complainte de Mgr Geoffroi de
Sergines)
FB.1, p.415

La "gent" enthousiaste n'a d'yeux que pour eux et elle les pourvoit:

120 Lors si metent lor testament
 Sor cele gent que Diex ament
 FB.1, p.274
 (Des Règles)

relève Rutebeuf.

Legs, donations, aumônes des bourgeois assurent les revenus des ordres qui mendient et qui reçoivent:

25 Tant ont eü deniers et clers et de lais
 Et d'execucions, d'aumones et de lais.
 (Des Jacobins)
 FB.1, p.315

Ainsi qu'on l'a remarqué, l'écriture du poète est en prise directe sur ses observations: l'exhortation pénitentielle et la quête des Mendiants justifient les vers relevés plus haut et offrent une image qui correspond à la fonction des Mendiants. Et encore ce que Rutebeuf dit de la mendicité des Ordres nouveaux se recoupe parfaitement avec la bulle pontificale Non sine multa d'Alexandre IV. C'est que la papauté en la personne de ce dernier reconnaît et prend acte de la nécessité du genre de vie adopté par les Mendiants: à savoir qu'ils mendient leur subsistance.²⁴ Ainsi, les réactions acharnées des Séculariers seront le résultat d'une atteinte à leurs intérêts dans le siècle: le partage des bénéfices ecclésiastiques avec les nouveaux venus. La mise en cause de l'institution mendicante au milieu du XIIIème siècle devient en effet productrice du texte de Rutebeuf.

Clergé séculier traditionnel et clergé mendiant devraient travailler ensemble, avec cohésion, au salut des masses urbaines, qui, cependant, les mettaient en concurrence. Des rivalités ne sauraient alors être évitées. Le nouveau clergé menace l'ancien sur son propre terrain pastoral et soulève par conséquent les furies de ce dernier. Le texte de Rutebeuf parle alors de cette réalité, la reflète, même s'il se trouve chargé du potentiel passionnel de l'auteur. Son texte faisant alors écho à d'autres écrits contemporains est aussi prise de position: Rutebeuf a partie liée avec les Séculiers dont il est solidaire. On comprend que les Mendians itinérants menacent également sa vie de jongleur bohème quémendant dans une société où l'argent—on l'a noté précédemment—domine les rapports sociaux. Aussi le poète se sent-il en opposition violente

^{aux}
 ^
 ennemis de son métier.

Rutebeuf transcrit un malaise vécu par les Séculiers: l'infiltration mendicante dans la vie paroissiale ou diocésaine. Les fonctions pastorales telles que les droits de pénitence et de sépulture, traditionnellement destinés aux prélats séculiers, deviennent maintenant la chose des moines mendians qui s'assurent ainsi les ressources attachées au pastorat. On comprend que curés de paroisses et évêques de diocèses ainsi que le poète lui-même supportent mal la présence des Mendians. Et si le texte de Rutebeuf témoigne des passions ou des haines soulevées à son époque, c'est que réellement un large secteur du clergé séculier a été

victime du ministère mendiant. La question de la légitimité de ce ministère qui irritait on ne peut plus les Séculiers se trouvait posée.

Ainsi dans les dits Les Ordres de Paris, et Du Pharisien, les accusations de méchant, de faux, d'hypocrite et d'hérétique à l'endroit des Mendians, montrent bien indirectement que le clergé séculier a été atteint dans ses intérêts vitaux et que ces mots renvoient indirectement aussi au succès pastoral mendiant et à la confrontation des positions entre Séculiers et Ordres nouveaux:

- 22 Diex gart Paris de mescheance
Et la gart de fausse creance
(Les Ordres de Paris)
FB.1, p.323
- 7 D'Ypocrisie
Cousine germaine Heresie
Qui bien a la terre saisie.
(Du Pharisien)
FB.1, p.251
- 44 A cels qui font nueve creance
Novel Dieu et nueve Evangile
(La Complainte de Constantinople)
FB.1, p.426

souscrit Rutebeuf aux dénonciations des Séculiers sur l'évangélisation mendiante compétitive. On s'était élevé contre la prédication familière et populaire mendiante. Rutebeuf arrive même à frapper les Séculiers timides devant le fait insupportable des Mendians:

- 75 Il est bien raison et droiture
Vous laissez la sainte Escriture,
Don sainte Eglise est desconfite!
Vous tesiez la sainte Escriture,
(De Sainte Eglise)
FB.1, p.282

On jugeait fausse cette nouvelle prédication. Aux yeux des Séculariers, Frères Mineurs et Frères Prêcheurs étaient des moines pernicious. Leur mission n'était nullement authentiques: l'apparition mendicante détruisait l'ordre normal ecclésiologique établi depuis l'origine de l'Eglise et garanti par la puissance transcendante.²⁵ Ils constituent par conséquent de pseudo apôtres, des hérétiques, des supôts de l'Antéchrist, car ils ne tiennent point leur mission de Dieu ou de l'Ecclési instituée par Jésus Christ:

104 Ne croient pas le droit escrit
De l'Evangile Jesucrist
Ne ses paroles;

(Du Pharisien)

FB.1, p.254

déclare Rutebeuf qui ironiquement saluent les Mendicants comme "deus ordres saintes", "saintes gentes en terre" "por ostez les pechiez du siècle". On observera ici que la multiple désignation du mot de saint dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus prouve le caractère acerbe de la contestation. Les Mendicants sont donc étrangers à la communauté chrétienne. On ne saurait accorder un crédit à leur ministère. Le clergé séculier se représentait son pastorat comme idéal dans la tradition de Jésus Christ.²⁶ De plus on accusait les Mendicants pour leur système contradictoire: à savoir leur claustration et leur présence au monde:

73 Et cil vuelent servir a riegle
Et ypocrisie et le siecle

(Le dit d'Hypocrisie)

FB.1, p.290

orchestre Rutebeuf critiquant ainsi l'idée mendicante du

salut solidaire d'une activité dans le monde.²⁷ Et comme les Séculariens, ennemis irréductibles des Mendiants, c'est encore avec dérision qu'il parle des droits ecclésiastiques qu'ils ont usurpés:

10 Tant est grant dame
 Qu'ele en enfer metra mainte ame
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.251

écrit Rutebeuf, qui poursuit:

42 Bien puet lier et si desloie
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.252

puis dans le passage suivant:

Quant le cinqueime evangelistre
 Vost on fere mestre et menistre
 42 De parler dou roi celestre.
 (De Sainte Eglise)
 FB.1, p.280

Mais la pire constatation à ses yeux:

94 Se sainte Yglise escommenie,
 Li Frere pueent bien assaudre
 96 S'escommeniez a que saudre.
 (La Bataille des Vices contre
 Les Vertus)
 FB.1, p.308

et parlant du salut mendiant, il ajoute:

19 A cels le donent et delivrent
 Qui les aboivrent et envyrent
 (Des Règles)
 FB.1, p.269

Ces vers caractéristiques éclairent l'auditeur sur la nouvelle réalité inadmissible: le pouvoir de la "cura animarum" que se sont attribués les Mendiants avec leurs privilèges de la confession et de l'absolution. Les Séculariens évincés sont alors privés de ressources: Mineurs, Prêcheurs, et Curés, deviennent des accapareurs de dîmes paroissiales

et trouvent leurs avantages matériels dans le ministère pastoral.²⁸ Ainsi, à la base de la querelle ecclésiologique, il y a littéralement une lutte pour les moyens d'existence.²⁹

- Moult a ostes en son ostel
 Qu'il a ostez d'autrui ostel,
 Qui fesoient autrui ouvraingne,
 172 Qui avroient honte et vergoingne
 Qui de lor feroit reproche.
 Més li termes vient et aproche
 .../...
 176 Les ostera dechiés tel oste.
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p.346-347
- 125 Sanz avoir cure or ont l'avoir
 Et li curez n'en puet avoir
 (Des Règles)
 FB.1, p.274

Ces deux passages fondés sur l'observation témoignent de façon critique de la main-mise mendicante et des relations interreligieuses vécues à l'époque: l'administration des paroisses devient le droit nouveau des Ordres mendiants qui sont des "penetrantes domos", des intrus, délogeant les curés de leur champ d'action.³⁰ On sait que les Mendiants ont appris aux fidèles à se grouper sous leur direction, et qu'ils vivaient en outre de l'autel sans être curés. L'âpreté, la haine qui ressortent du passage de La Voie de Paradis sont le fait d'un observateur amer irrité de voir le territoire séculier assurer les besoins des Mendiants, ses ennemis.

En effet, on ne saurait lire ces vers mentionnés sans retenir le critère de la vérité des faits de l'Eglise contemporaine à Rutebeuf qui les prend en considération. In-

nocent IV par une lettre du 10 mai 1254 permettait aux Ordres mendiants le pouvoir d'absolution sur les scélérats.³¹ Les bulles Virtute conspicuos et Nec insolitum d'Alexandre IV, partisan convaincu des nouveaux Ordres, qui accordaient aux Mendiants le privilège de prêcher et de confesser sans avis préalable des curés de paroisses, ont détruit la cohésion de la vie paroissiale fortement établie depuis longtemps,³² le mendiant allant de lieu en lieu mettait matériellement en danger le pastoralat séculier attaché à une paroisse ou à un diocèse. On comprend en ce cas la résistance légitime des Séculariers dépourvus de leur pouvoir de juridiction sur un lieu donné. De 1235 à 1250 les différents conciles de l'Eglise n'ont fait que recevoir les doléances ou les plaintes des Mendiants contre les Séculariers qui "refusaient d'avaliser les privilèges mendiants"³³ garantis par la papauté. C'est dire que l'intrusion mendicante dans l'Eglise traditionnelle a été mal vue du clergé séculier que défendait Rutebeuf précisément: le poète n'a fait qu'évoquer dans ses vers l'expérience authentique des séculariers devant le problème mendiant.

Aussi la faction des séculariers dénonce-t-elle de toutes parts le parasitisme des Mendiants. L'institution est attaquée dans son statut même d'existence matérielle: la mendicité. On ne lui reconnaissait comme moyen de subsistance que le travail manuel, d'autant plus que la mendicité est contraire à l'esprit des textes évangéliques, et à la vie ecclésiastique traditionnellement reconnue.³⁴ Tous ces

éléments de réflexion critique et doctrinale se retrouvent de part en part dans le texte de Rutebeuf. Dans le dit La Bataillè des Vices contre les Vertus le poète écrit ces vers soulignant le comportement asocial du mendiant:³⁵

4 Et cil s'ame trahist et treche
Qui sanz ouvrir sa vie fine

FB.1, p.306

Accusation qui se trouve récupérée et cristallisée par le proverbe:

2 Ne doit mengier qui ne labeure

FB.11, p.101

dans La Vie de Sainte Elysabel. Les Mendians qui ne risquent point leur vie sont donc inutiles. Leur dépréciation, leur dévaluation ou leur valorisation ont fait les frais d'une polémique intense entre les intéressés. Ainsi, les bulles papales, les allocutions ou les écrits de Guillaume de Saint-Amour, maître séculier, de Bonaventure, franciscain, ou de Thomas d'Aquin, dominicain, sont investis de la réalité de la querelle ecclésiologique de l'époque et à laquelle correspondent les vers de Rutebeuf.³⁶ Ce que le poète affirme en "disant", n'est nullement contestable: il rentre dans la trame de l'Eglise du royaume de France déchirée, dont le poète prend vivement conscience.

On ne taxerait point les vers de Rutebeuf de fictifs ou de fantaisistes. Il formule pour l'auditeur une situation concrète: le déséquilibre de l'Eglise dû à l'innovation mendicante du XIIIème siècle.

Assurés de la protection papale, les Ordres mendiants

sont l'âme de la Chrétienté et affaiblissent le clergé séculier. On s'explique mieux l'attitude querelleuse de ce dernier pour survivre comme réalité ecclésiologique. L'histoire de l'Eglise, traitant de la division interne du clergé de France, rapporte que ". . . la fondation d'une maison renace tous les éléments de puissance des établissements du voisinage et suscite parfois des scènes de violence qu'aucune morale ne saurait excuser. . . Ainsi, les Mineurs eurent-ils à souffrir de coups et blessures, pillages et incendies, que leur infligèrent les Clunisiens. . . Chacun défendait son aire d'influence. . . bagarres entre Bénédictins et Franciscaïns. . ." ³⁷ C'était donc pour les Séculariers une question de vie ou de mort: dans un monde où la rareté des offrandes se fait sentir, il n'y a pas de place pour des accommodations; les esprits s'aigrissent et s'affrontent, les querelles s'intensifient. Ainsi le reportage de Rutebeuf dans le diz des Cordeliers se trouve-t-il dans le sens des événements courants que tout le monde vit. A plus d'un titre ce diz donne l'image des rivalités constantes et violentes qui constituent en général le climat quotidien des groupements séculiers et mendiants dans la seconde moitié du XIIIème siècle.

Il est donc question dans le Diz des Cordeliers de l'opposition du clergé séculier rencontrée par la gent Cordelier de Sainz François appelée Menor, dans la ville de Troyes. C'est la relation d'un événement contemporain versifié par Rutebeuf.

On apprend que les Frères Mineurs ou Cordeliers établis aux portes de la ville de Troyes se trouvent poussés par le désir de s'établir définitivement dans la ville même afin de s'attacher à la prédication de la population qui y était renfermée. C'est ici, comme on l'avait vu dans les justifications de Humbert de Romans,³⁸ une allusion réelle à la démarche ordinaire des Ordres mendiants: se fixer dans un grand centre urbain à forte population pour prêcher et convertir par de "saintes paroles":

72 Que lor leus laissent cil qui desvoiez avoient
 Por oster le pechié que en tel leu savoient.
 FB.1, p.235

Mais cette raison avancée par les Cordeliers est comme toujours interprétée ainsi par le clergé séculier:

68 Or dit la laie gent que c'est par convoitise
 Qu'il ont ce leu lessié et autre place prise.
 FB.1, p.235

Ce que Rutebeuf évoque surtout dans son texte, c'est le déroulement matériel des faits survenus à Troyes en ce qui concerne la résistance du clergé séculier au dessein franciscain: la violence à laquelle sont arrivées les Bénédictines de Notre-Dame-aux-Nonnains ainsi que leur abbesse:

48 Tote lor a fet tort, et teles an pelices
 Les ont ci peliciez qu'entrer n'osent es lices
 FB.1, p.234

et même les excès de cette dernière

52 La porte en fist porter celle qui n'ot Dieu chier.
 FB.1, p.234

54 Encore est correciee se fromages estort.
 FB.1, p.235

caractérisant ainsi probablement l'enlèvement d'une porte du couvent des Cordeliers, installé à l'intérieur de Troyes

et la saisie des oblations données en nature aux Cordeliers par les paroissiens. En effet, les Bénédictines revendiquent avant tout leur présence ancienne dans Troyes:

49 L'abeasse qui cloche la cloiche dou clochier
FB.1, p.234

ce simple vers montre bien la lutte des Bénédictines pour le maintien du droit paroissial d'avoir des cloches et renvoie certainement à l'une des causes du conflit avec les Cordeliers que

92 Or les veut l'abeesse de la vile banir
FB.1, p.236

—la détermination du curé, seul titulaire qualifié des droits paroissiaux: droit de sépulture, droit de confesse. . . à ne pas se laisser évincer par les Cordeliers privilégiés:

Et mes sires Ytiers, qui refu nez de Rains
Aenz dit qu'i mengeroit ainçois fuïelles et rains
Qu'i fussent en s'esglise confessor premeriens,
96 Et que d'aler a paie avroit lasses les rains
FB.1, p.236

et à les bannir de Troyes, étant de dangereux concurrents pour les offrandes de ses fidèles qui le font vivre:

100 Li biens esperitiex est devenuz terrestres.
FB.1, p.237

—l'autorisation recherchée des Cordeliers ou Frères Mineurs de l'évêque de Troyes, seule habilité à le faire, pour leur installation matérielle à l'intérieur de la ville, en se référant à leurs privilèges:

Ainz manda, s'il pooit estre sans mesestance
60 L'evesque lor feïst la avoir demorance.
FB.1, p.235

—l'échec du conseil tenu par l'évêque en vue de l'accord des parties pour obtenir la libre installation des Corde-

liers dans la ville de Troyes:

L'evesques ot consoil par trois jors ou par quatre;

. . . ne pot lor noise abatre

64 Et vit que chacun jor les convenoit combatre,
Si jugea que alassent en autre leu esbatre.

FB.1, p.235

—le recours suprême des Cordeliers mendiants, échappant à toute juridiction locale, à l'arbitrage pontifical:

55 A l'apostole alerent li droit contre le tort

57 L'apostoles lor vost sor ce doner sentence,

FB.1, p.235

pour avoir gain de cause: c'est-à-dire s'établir dans Troyes.

On doit observer que tous ces faits positifs auxquels les vers du diz font allusion sont probants: l'histoire religieuse a bien montré que les manifestations de la concurrence entre Ordres Mendiants et clergé séculier se déroulent presque toujours ainsi. Ainsi peu-on lire le diz comme un document authentique sur l'état d'esprit du clergé traditionnel vis-à-vis des nouveaux ordres quant au problème de leur implantation pastorale dans le cadre urbain. Et ce que diffuse ici Rutebeuf dans le diz est vrai: il se trouve attesté par la décision de justice papale du 14 mai 1249.³⁹ Le texte ne relève point de l'imagination de l'auteur, et M. Paral a bien fait remarquer que le poème le Diz des Cordeliers est une transcription d'un litige authentique entre clergé séculier et Cordeliers de la ville de Troyes vers le milieu du XIII^e siècle, grâce aux indices informatifs précis et fidèles qui se trouvent à l'intérieur de l'écriture du poète.⁴⁰ Aussi peut-on dire que la pièce résume à

elle seule la rivalité sacerdotale-pastorale entre Ordres Mendians et Séculars à l'époque de Rutebeuf.

Ce qui se dégage, pour conclure, de la lecture des vers de Rutebeuf concernant l'apostolat urbain, c'est l'allusion constante à la discorde pastorale entre Ordres Mendians et Clergé Sécular. ⁴¹ Ses vers, par des appels précis à des faits d'histoire religieuse, renvoient à une tension réelle entre les ordres et peuvent être pour autant retenus pour des sources incomparables de renseignements. Et si Rutebeuf a pris en considération la société religieuse de son temps comme objet critique d'actualité, c'est que les Ordres Mendians s'étaient affirmés en puissance. Le contexte socio-religieux domine alors son écriture qui devient avant tout communication: le jongleur-trouvère doit appeler l'attention de l'auditeur—dans une société de croyants—sur l'opportunité de la polémique pastorale de ceux qui justement avaient charge du salut de son âme. Le texte, reflet de la réalité, fonctionne, à cet égard, comme une action: le discrédit à faire voir sur le pastorat nouveau et troublant des Mendians, ce à quoi a réagi le sécular attaché à l'ordre.

Magistère universitaire mendiant —

La tension entre Séculiers et Ordres Mendiants ne s'est pas manifestée seulement avec le problème de l'a-postolat urbain. Elle s'est affirmée surtout dans l'enseignement universitaire à Paris. Il n'est pas inutile de rappeler que la polémique concernant le droit à l'existence des Ordres Mendiants, avait commencé par la non reconnaissance de leur appartenance à la corporation universitaire: les Maîtres Séculiers de l'Université de Paris voulant conserver à eux seuls le monopole de l'enseignement théologique élargissant la discussion sur le plan de l'inadmissibilité ecclésiologique des Ordres nouveaux dans l'Eglise. Et comme la ville pour la prédication et le ministère, l'Université de Paris exerçait elle aussi sur les Mendiants une puissante attraction. Intellectuellement avancés pour l'évangélisation populaire, ils recherchaient et obtenaient des chaires universitaires.⁴² Ainsi, vers le milieu du siècle, Mineurs et Jacobins surtout, détenaient trois chaires à l'Université, et encore les plus prestigieuses. Par l'excellence de leur corps professoral, leurs enseignements en théologie attiraient bon nombre d'étudiants.⁴³ Un climat de rivalité s'ensuivit: les Maîtres séculiers résistèrent à l'introduction et à l'augmentation de ces concurrents incommodes.⁴⁴ La question de la place des Mendiants dans l'Université de Paris "universitas magistrorum et scholarum" se trouvait posée. Entre 1252 et 1257, l'Université de Paris entreprit alors de combattre l'entrée

inopinée des moines ^A mendians favorisés par la papauté. Et c'est ce qui va justifier l'entreprise de Rutebeuf : le poète analyse dans ses aits les conditions d'une situation et les réactions qui en découlent. En même temps il se fait le paladin de la cause et de la défense des Maîtres séculiers de l'Université de Paris. Ses aits appartiennent ainsi à la "littérature de combat". Rutebeuf travaille l'opinion publique en faveur des Maîtres séculiers, et la couleur caustique de ses aits est due à la haine patente de l'auteur à l'égard des Mendians.

On trouverait aisément en général dans les aits presque toutes les phases de la querelle universitaire à Paris au milieu du XIIIème siècle. Le texte de Rutebeuf n'est pas incertain et l'intention de l'auteur apparaît claire: il s'agit de dire des faits tout en cherchant à discréditer les Mendians. Rien de ce qu'il avance dans son écriture ne semble nullement issu de son imagination. Il suffit de lire les allocutions de circonstances, les sermons, les écrits polémiques de l'époque pour se rendre compte que les aits de Rutebeuf ne sont nullement des oeuvres vides de toute réalité. On a donc affaire à des événements réels, historiquement datés, lesquels ont constitué le point de départ d'une écriture tantôt allégorique, c'est-à-dire précautionneuse, tantôt directe ou ouverte:

1 Rimer m'estuet d'une descorde
Qu'a Paris a semé Envie

écrit Rutebeuf dans son dit De la Discorde de l'Université et des Jacobins. On comprend donc que les allusions précises à des faits d'histoire de l'Université de Paris sont matière de cette écriture. Ainsi, on lit au passage suivant du dit De Maistre Guillaume de Saint Amour:

- 48 Bien avez oï la descorde
 (Ne covient pas que la recorde)
 Qui a duré tant longuement,
 Set anz toz plains entirement,
 Entre la gent saint Dominique
 52 Et cels qui lisent de logique.

FB.1, p.245

que la querelle s'est déroulée surtout à la Faculté des Arts, "nombreuse et entreprenante",⁴⁵ du côté des Maîtres Séculariers, et les Frères Prêcheurs ou Dominicains, "têtes de Turc" de Rutebeuf, qui ont envahi l'Université:

- 24 Que par lor grant chape roonde
 Ont versé l'Université.
 (De la Descorde de l'Université et des Jacobins)

FB.1, p.239

Bref, témoin de cette discorde, le poète se doit de l'évoquer en toute vérité:

- Quar bien a soissante et dis anz
 Se Rustebués est voidisanz,
 Qu'ele prist a Envie guerre,
 664 Qui ore est dame de la terre.
 (La Voie de Paradis)

FB.1, p.363

Ainsi la querelle se trouve liée avec les dits. De cet envahissement subit des Moines mendiants dans l'Université de Paris, les pièces de Rutebeuf ne vont cesser de témoigner. Le fait mendiant est une réalité sociale qu'il faut combattre. Le maintien des privilèges des Maîtres séculariers—l'enseignement étant une ressource—contre les ambitions

universitaires des Mendiants occupe avant tout l'esprit de Rutebeuf.

En effet, ce qui ressort de la lecture du dit De la Descorde de l'Université et des Jacobins, c'est la volonté farouche des Frères Prêcheurs de regagner les chaires perdues à l'Université, d'une part, et de la détermination du corps séculier de s'opposer à tout prix à toute incorporation mendicante dans l'Université qu'il considère autonome, d'autre part:

Sor Jacobins est la parole
 Que je vous vueil conter et dire,
 Quar chascuns de Dieu nous parole
 12 Et si desfent corouz et ire,
 Que c'est la riens qui l'ame afole,
 Qui la destruit et qui l'empire:
 Or guerroient por une escole
 16 Ou il vuelent a force lire.

FB.1, p.239

On peut comprendre ces vers comme un chef d'accusation des Maîtres séculiers contre les Mendiants. Et on se trouve du même coup informé de la démarche inattendue de ces derniers frappés par une mesure disciplinaire. Exclus de la communauté universitaire en 1252 pour avoir protesté contre de nouveaux statuts universitaires émis par les Maîtres séculiers, les professeurs mendiants entendaient lutter pour y être réintégrés dans l'enseignement et appelaient à la papauté.⁴⁵ On s'élevait contre la prétention des Jacobins à fonder et à occuper des chaires magistrales. On les jugeait ambitieux, véritables "usurpateurs d'enseignement",⁴⁷ contempteurs de l'ordre. Et il n'appartenait point aux évangeliques qu'ils sont, de devenir des théologiens.

Le Mendiant bouleverse donc les usages et la stabilité de l'Université. En outre, pour les Séculariens, les Jacobins, cette novelté, se représentaient comme des autorités en matière du savoir théologique:

57 Divinité qui est science esperitable
 Ont il torné le dos, et s'en font conestable.
 (Des Jacobins)
 FB.1, p. 316

Tout est donc clair: les Frères Prêcheurs recherchent l'enseignement de la vérité dogmatique pour laquelle ils se sentent hautement qualifiés et éminemment compétents: c'est donc la source des polémiques universitaires entre Maîtres Séculariens et Ordres Mendicants. Des bagarres se produisirent alors pour empêcher l'entrée mendicante à l'Université.⁴⁸ Et devant leur institution à la papauté, les professeurs mendicants crurent bon de porter la question à Rome pour leur réintégration:

60 Més ce qu'il pledoient a Rome
 L'Université n'en desvoie.
 (De la Descorde de l'Université
 et des Jacobins)
 FB.1, p.241

déclare Rutebeuf avec indignation soulignant ainsi les appels mendicants à la cour de Rome où ils se sentaient protégés. Les principes de solidarité et d'autonomie, bases fonctionnelles de l'Université ou de toute corporation au Moyen âge, se trouvaient minés: on recourait au Vatican pour vider les débats. Et le poète y fait allusion:

Assez i ot pris et contra,
 L'uns l'autre sovent encontra
 Alant et venant a la cort.
 56 Li droit aus clers furent la cort,
 Quar cil i furent lor voloir,

Cui qu'en deüst le cuer doloir,
 D'escommenier et d'assaudre
 60 Cui blez ne faut sovent puet maudre.
 (De Maistre Guillaume de Saint
Amour)

FB.1, p.246

pour bien marquer l'active participation et l'intervention de la papauté dans le conflit universitaire. Et il appert de ce passage le grand crédit dont jouissaient à Rome les moines mendiants contre les séculiers en obtenant les excommunications ou menaces d'excommunications—arme terrible de l'Eglise—contre leurs adversaires récalcitrants.⁴⁹ On observe en outre que l'ordo fratrum minorum et l'ordo fratrum praedicatorum sont des instruments de l'action pontificale sur le plan d'une politique de contrôle de la pensée chrétienne diffusée à l'Université et que comme tels ils sont protégés contre les Séculiers dont les droits sont méconnus. Or au milieu du XIIIème siècle un ensemble d'habitudes rentales du clergé séculier sont là pour résister à l'implantation mendicante qui s'avère dangereuse et même inquiétante. L'Université de Paris, foyer des Maîtres Séculiers, entend défendre son indépendance traditionnelle ou conservatrice et aussi sa survie matérielle. Et quand Rubteuf écrit:

37 L'Université ne s'i membre
 Qu'il ont mise du trot au pas
 (De la Descorde de l'Université
 et des Jacobins)

FB.1, p.240

ces vers témoignent d'un constat de la réaction opposée par les Maîtres Séculiers à l'injonction papale de réintroduire les Jacobins chassés.⁵⁰ L'Université tenait à

ses libertés et entendait légiférer comme elle veut contre "ceux qui sont toujours prêts à trahir sa cause".⁵¹ Aussi le dit De la descorde de l'Université et des Jacobins n'en est pas moins qu'une sombre peinture des théologiens mendians: leur convoitise des chaires universitaires, aspiration indigne dans un monde où l'esprit est dominé par la quête religieuse du salut. Tableau peu flatteur afin de mettre l'opinion publique du côté des Maîtres Séculars qui, le 4 février 1254, avaient fait publier un manifeste en défense du clergé diocésain ou paroissial et du statut universitaire, et dans lequel on exposa les fins de non-recevoir contre les moines mendians professeurs dans la corporation universitaire. Indiscrétion, hypocrisie, ingratitude, ambition, diffamation, trahison, ont été tout à tour les charges relevées contre eux dans le manifeste auquel le dit de Rutebeuf correspond en tous points.⁵² La pièce apparaît ainsi comme l'expression en langue vulgaire de la publication des Séculars au point que Faral y a vu "un écho direct".⁵³ Le dit éclate en pleine bataille universitaire et traduit un travail littéraire réel sur l'actualité de la concurrence mendiane dans l'enseignement universitaire au milieu du XIII^e à Paris. Il y a comme un besoin secret chez Rutebeuf de châtier ces accapareurs de chaires. Il doit dire leur fait au public qui, une bonne partie, prenait position contre eux. Et Rutebeuf s'identifie aux Maîtres Séculars de l'Université dans leur défense contre les moines mendians:

- 92 Le pseudomme de Saint Amour
 Por ce qu'il sermoit le voir
 Et le disoit par estovoir. . .
 (Des Règles)
 FB.1, p.273

et qui "fist de teste hiaume" pour ses collègues séculiers
 a toutes les considérations de Rutebeuf.

Et c'est donc en pleine connaissance des événements
 que le jongleur mentionne ici et là pour l'auditoire la
 "composition du 1er mars 1256"⁵⁴ aménagée en vue de trou-
 ver une solution à la situation alarmante qui sévit entre
 M. les séculiers et Ordres mendiants à l'Université:

- Li prelat sorent cele guerre,
 Si commencierent a requerre
 L'Université et les Freres,
 64 Qui sont de plus de quatre meres,
 Qu'il lor lessaissent la pais fere;
 FB.1, p.246

relate Rutebeuf dans le dit De Maistre Guillaume de Saint
 Amour. Il la rappelle encore dans ce passage du dit Des
 Règles:

- 77 Je vi jadis, si com moi samble
 Vint et quatre prelas ensamble
 Qui, par acort bon et leal. . .
 81 Firent de l'Université,
 Qui est en grant aversité,
 Et des Jacobins bone acorde.
 84 Jacobins rompirent la corde.
 Ne fu lors bien nostre creance
 86 Et nostre loi en grant balance
 FB.1, p.272

Ainsi, Rutebeuf y a relevé la réunion conciliatoire et la
 rupture de l'accord entre les parties invitées à se ren-
 contrer par Louis IX et les dignitaires de l'Eglise du
 royaume de France.⁵⁵ On aura observé que les vers termi-

nant le passage susmentionné montrent bien un trait réel de la politique ou plutôt du droit ecclésiologique contemporain à Rutebeuf: les églises locales ne relevaient que des évêques nationaux; l'indépendance des églises nationales se trouvait ainsi assurée par rapport au Vatican.

Rutebeuf n'ignore pas non plus le procès à la cour du pape Alexandre IV, intenté contre les Maîtres séculiers attachés à l'Université de Paris et leurs représentants attitrés tels que Guillaume de Saint Amour et Chrétien de Beauvais, au mois d'octobre 1256. C'est que le Vatican répondait à l'appel des Frères Prêcheurs et Mineurs, ses protégés, contre l'attitude de mauvaise foi, à leurs yeux, des professeurs séculiers: on laissait de côté la question scolaire pour s'attaquer théologiquement aux Mendiants à qui on demandait de renoncer tout bonnement aux études.⁵⁶

Rutebeuf écrit en effet:

- 184 Et ot non mestre Crestiens
Mestres est de divinité,
Pou verrez mes devin ité.
Debo neretez et dare Ire,
188 Qui sovent a mestier de mire,
Vindrent, lor genz toutes rengies,
L'une des autres estrangies,
Devant l'apostoile Alixandre
192 Por droit oïr et por droit prendre
Li Frere Jacobin i furent
Por oïr droit, si comme il durent
Et Guillaume de Saint Amor;
196 Quar il avoient fet clamor
De ses sermons, de ses paroles.
(La Bataille des Vices contre les
Vertus)

FB.1, p.311

achevant son dit en faisant allusion à l'inconstance éton-

nante du Vatican en ce qui concerne ses décisions arbitrales:

Quar la cort, qui fet et depiece
 Nut Guillaume de Saint Amor
 216 Et par priere et par cremor.
 Cil de cort ne sevent qu'il font,
 Quar il font ce qu'autres ~~desfont~~
 220 Ainsi n'avront il james fet. *↗*
 FB.1, p.312

On sait bien que le pontificat d'Innocent IV avait prêté en effet une oreille favorable aux Séculiers et qu'il avait souscrit au bien fondé de leurs demandes en révoquant les privilèges mendiants. Or, sous Alexandre IV, Guillaume de Saint Amour qui avait plaidé et gagné la cause de l'Université en 1254, s'est vu repoussé pour les mêmes motifs en 1256.⁵⁷ Rutebeuf ne fait alors que commenter ce fait, renversant à ses yeux. Et Guillaume de Saint Amour, le docteur parisien, fut condamné pour son "Tractatus de periculis novissimorum temporum ex Scripturis",⁵⁸ sorti en réaction contre la bulle papale Quasi lignum vitae. En somme, c'était un plaidoyer pour défendre l'Université contre l'immixtion entreprenante des Mendiants qui n'ont pas droit à l'enseignerent de la vérité dogmatique, et un réquisitoire contre le fait ecclésiologique mendiant en lui-même. "Auteurs et auctoritez/s'accordent que c'est veritez/", souligne alors Rutebeuf dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus. (FB.1, p.306, vers 1-2) On doit noter ici que le clergé séculier faisait partie liée avec l'Université dans une offensive conjuguée contre les Mendiants: le De periculis du docteur de l'Université de Paris répondait aux vœux de plus d'un. Cependant, d'autres maîtres séculiers durent s'incli-

ner et accepter la haute main de la papauté sur l'Université.⁵⁹ Ce qui vaut ainsi les vers puissants de Rutebeuf

26 Ele a ja fet toz recreanz
 Ses aversaires
 FB.1, p.251

70 Et maint postiau de sainte Yglise,
 Dont li uns plesse et l'autres brise,
 Ce voit on bien,
 Contre li ne valent més rien,
 FB.1, p.253

dans le dit intitulé Du Pharisien, écho manifeste des défections des collègues séculiers intégrés et pliés aux nouveautés de l'Eglise afin de donner satisfaction à la papauté. Le triomphe des Frères Prêcheurs réadmis à l'Université est donc total.⁶⁰ Victoire que souligne avec amertume et dépit Rutebeuf

668 Envie, qui plus ot mesnie
 A la querele desresnie,
 Si a regné des lors el regne,
 Et regnera et encore regne:
 Jamés a regner ne finora
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p.363

qui attire également l'attention sur la tyrannie intellectuelle des Frères Prêcheurs

16 Por ce font il ma gent repondre
 Que nus a els n'ose repondre
 Ne més que sire
 (De Maistre Guillaume de Saint
 Amour)
 FB.1, p.259-260

Ainsi la papauté vient de consacrer sa toute puissance sur le mouvement de la pensée intellectuelle qu'elle dirige par ses Frères Prêcheurs réintégrés. Et la conclusion de cette haute surveillance papale est donnée par l'écartement et l'expulsion sans jugement, de l'Université et du royaume

de France, de Guillaume de Saint Amour, le meneur de Paris.⁶¹

Ce sumum de la réaction du pape Alexandre IV à l'endroit de l'Université de Paris dans sa lutte contre les Ordres mendicants est lu dans bon nombre de vers des dits de Rutebeuf. Le poète se réfère ainsi à la condamnation de Guillaume de Saint Amour:

100 N'est més nus tels qui la responde
Que maintenant ne le confonde
Sanz jugement
(Du Pharisien)
FB.1, p.254

Rutebeuf y revient encore:

96 Quant la cort le trova preudomme,
Sanz mauvestié, sanz vilain cas
Sainte Yglise, qui tel clerc as,
Quant tu le lessas escillier
100 Tu peüs tu miex avillier?
Et fu baniz sanz jugement.
(Des Règles)
FB.1, p.273

Ici l'accent de cette tirade de la complainte de Maistre Guillaume de Saint Amour est empreint de colère pour dénoncer l'injustice faite au docteur:

22 Ahi! Ahi!
Com sont li mien mort et trahi
Et por la verité hai
25 Sanz jugement!
FB.1, p.259

. . . / . . . /

40 Hé! arcien,
Decretistre, fisicien,
Et vous la gent Justinien
Et autre preudomme ancien,
Comment souffrez en tel lien
45 Mestre Guillaume,
Qui por moi fist de teste hiaume?
FB.1, p.259-260

Et dans La Bataille des Vices contre les Vertus, la condam-

nation est notée avec obstination:

Si m'est avis que l'apostoles
Bani icel mestre Guillaume
200 D'autruu terre et d'autrui roiaume.
FB.1, p.312

Dans la Voie de Paradis, Rutebeuf se plaît en outre à faire observer:

Més, se jamés en la fin ra
Deboconereté en prison
672 Sanz mesfet et sanz mesprison,
Croi je que tenir la voudra:
Ce ne sai je s'ele porra.
FB.1, p.363

Si Rutebeuf insiste tant sur la condamnation injuste ou sur l'exil de Guillaume de Saint Amour, c'est que l'Université et lui-même ont été violemment lésés. La mesure papale est une réalité constatée sur laquelle s'enracinent les vers du poète indigné. Et c'est ce même esprit qui inspire toute l'écriture du dit De Maistre Guillaume de Saint Amour de Rutebeuf.

La pièce est elle-même engagée et son point de départ, c'est l'actualité de la nouvelle de la sentence faite au docteur parisien. Rutebeuf proteste avec hardiesse contre le bannissement immédiat de Guillaume de Saint Amour et veut en même temps flétrir les pouvoirs responsables de cette brutale mesure, animer l'opinion en faveur de l'exilé. Il instruit alors l'auditeur que la mesure est inique, apolitique, de sorte que celui-ci ne peut s'empêcher de départager ses idées et de souscrire en fin de compte aux vues propres du poète sur la question. Le poète lui dit donc la vérité.

Ainsi, le dit informé de l'ostracisme prononcé contre le maître séculier de Paris, fait un rappel sur les manifestations caractéristiques de la querelle et de la composition de l'entente du 1er mars 1256, et s'achève enfin sur un vibrant appel en faveur de Guillaume de Saint Amour, victime de la gent mendicante et de ses protecteurs. La pièce témoigne en tous points de la réprobation de Rutebeuf à l'égard de l'injustice. Réaction toute naturelle de l'homme du Moyen âge assoiffé de justice. Et on sent une vive animosité de Rutebeuf à l'égard d'Alexandre IV qu'il prend à partie et de Louis IX. Leur partialité manifeste en faveur des Mendicants l'écoeure. La conduite du roi est coupable. Celui-ci n'avait-il pas déclaré à Guillaume de Saint Amour

. . .En non de ri,
 Il m'avront tout a anemi
 S'il la brisent, sachiez sanz faille:
 84 Je n'ai cure de lor bataille"
 FB.1, p.247

Et pourtant, le roi est du côté de la papauté, des Frères Prêcheurs, pour interdire à Guillaume de Saint Amour l'entrée du royaume de France!

Il n'y a dans le dit aucune allusion énigmatique. Tout est clair et direct, car le poète ne fait qu'examiner la mesure. Rutebeuf souligne fortement que l'indépendance de l'Eglise de France et la puissance politique de Louis IX, seul chef de son royaume, se trouvent ou réduites ou ravalées par le pape Alexandre IV qui légifère, qui décide. Et ce qui est peut-être le plus intéressant à noter dans le

dit, c'est le fait par Rutebeuf de souligner plusieurs fois la question de l'exil. Preuve de la réaction qu'elle suscite chez le poète lui-même ou les partisans du maître parisien: la non souscription à l'arbitraire de la mesure prise est ici patente. Preuve également que le poète veut à tout prix exciter les indignations en vue du rappel du proscrit:

- Oiez, prelat et prince et roi,
La desreson et le desroi
C'on a fet a nestre Guillaume:
4 L'en l'a ban*c*i de cet roiaume! . . .
- . . . / . . .
- 6 Qui escille homme sanz reson. . .
- . . . / . . .
- 14 Nestre Guillaume ont escillié
Ou li rois ou li apostoles.
Or vous dirai a biez paroles
Que, se l'apostoles de Rome
18 Puet escillier d'autrui terre homme. . . .
- . . . / . . .
- 22 Se li rois dit el maniere
Qu'escillié l'ait par la priere
Qu'il ot de la pape Alixandre. . .
- . . . / . . .
- 29 Si li rois dist qu'escillie l'ait,
- Ci a tort et pechié et lait,
Qu'il n'afiert a roi ne a conte,
S'il entent que droiture monte,
33 Qu'il escille homme, c'on ne voie
Que par droit escillier le doie;
- . . . / . . .
- 43 Et que ce soit sanz jugement
Qu'il sueffe cest escillement
Je le vous moustre a iex volanz;
Ou droiz est tors, et voirs noianz.

FB.1, p.243-245

Guillaume de Saint Amour exilé sans jugement régulier . . .
c'est une aberration aux yeux du poète en colère. Les lois

sont donc bafouées: le siècle est bestourné. Rutebeuf veut être du côté de la justice, du droit, et du même coup de l'Université contre la tutelle pontificale. Le poète ne fait que déplorer la condamnation. Sa plume est partisane, mais elle informe en discutant. C'est que Rutebeuf avait affaire à un nouveau droit public de l'Eglise, qui s'opposait à la tradition représentée par l'Université de Paris et Guillaume de Saint Amour. Les Frères Prêcheurs travaillaient à valider une juridicite nouvelle: une théologie de l'autorité universelle et immédiate du pape dépassant et dominant toutes les organisations régionales ou locales par son grand pouvoir de juridiction.⁶² Or, pour le séculier, la papauté n'est pas au-dessus de la loi apostolique, et ne réglait nullement à elle seule la vie religieuse. On le comprenait ainsi à l'époque de Rutebeuf, et le séculier ne niait pas pour autant la prééminence papale mais non infallible. C'est dans cette optique de la vie religieuse qu'il faut comprendre aussi le refus des Maîtres séculiers auxquels s'adjoint Rutebeuf de recevoir les Frères Prêcheurs, nouveaux venus, relevant du pape, dans la corporation universitaire, qui est locale.

Le dit De Maistre de Guillaume de Saint Amour se lit donc en fonction de la vérité que Rutebeuf veut faire connaître à tout le monde. Le texte se trouve au niveau du vécu religieux: la papauté avait grand intérêt à l'intrusion mendicante à l'Université élaborée pour combattre l'hérésie et à laquelle répond la mission des Ordres mendiants;

et le séculier voulait consolider sa position de direction de la pensée intellectuelle. C'est pourquoi il était de bonne politique pour le Vatican de frapper à l'endroit où se localisa le conflit entre Séculiers et Mendians: l'Université de Paris avec ses grands facteurs de trouble comme Guillaume de Saint Amour par exemple. Rutebeuf s'alarme devant l'iniquité, et s'inquiète du succès mendiant à l'Université et dans le royaume de France. La dévalorisation de la position du séculier devant le mendiant retient l'esprit du poète. On comprend mieux ainsi la réalité apparente qui inspire les longues tirades de Rutebeuf sur le conflit finissant.

En effet, le poète s'afflige de voir l'Université qu'il a défendu contre la papauté et les Frères Prêcheurs, subir l'injustice faite à Guillaume de Saint Amour comme un fait accompli:

35 Cil ne le vont gueres requerre
 Por qui il commença la guerre,
 C'on nes perçoive.
 (De Maistre Guillaume de Saint Amour)
 FB.1, p.259

Il stigmatise les prélats séculiers de l'Université soumis à Rome dans l'espoir incertain des prébendes ou des bénéfices ecclésiastiques:

68 Nostre prelat sont enragié
 Si sont decretistre et devin.
 Je di por voir, non pas devin:
 Qui por paor a mal se ploie
 72 Et a malfetor se souploie
 Et por amor verité lesse
 Qui a ces deux choses se plesse
 Si maint bone vie en cest monde
 76 Qu'il a failli a la seconde!

. . . / . . .

- 88 Quant les prelaz de sainte Yglise
Desmentirent toz en tel guise?
(Des Règles)
FB.1, p.272

Rutebeuf les égratigne encore pour leur silence coupable:

- Vous devin et vous d scretiste,
Je vous jete fors de mon titre,
39 De mon titre devez fors estre,
Quant le cinqu ei me esvangelitre
Nost on fere mestre et menistre
42 De parler dou roi celestre.
(De Sainte Eglise)
FB.1, p.280

De plus il critique vivement les réticents, les lâcheurs
qui ne veulent poursuivre le combat de l'Université et dé-
fendre Guillaume de Saint Amour exilé ignominieusement:

- 676 Franchise ne dist l'autre jor,
Qui en meson ert a sejour,
Que Debonereté n'avoit
Recet, ne homme ne savoit
Qui se meslat de son afere
680 Ne qui point anant son repere,
Or a fel honte qu'el ne s'ose
Mouster aus genz por nule chose. . .
(La Voie de Paradis)
FB.1, p.363-364

écrit métaphoriquement Rutebeuf.

Cette nouvelle attitude du séculier que dévoile le
poète et qu'il fustige en même temps, renvoie bien à la
phase finissante de la querelle qui a traversé l'Univer-
sité de Paris dans la seconde moitié du XIII^{ème} siècle.
Comme toute exaspération, celle-ci devra avoir une fin. 4
Mais, ce n'est pas de cette fin humiliante qu'avait voulu
Rutebeuf qui, pour sa part, entendait faire restaurer telle
qu'elle l'Université dans ses droits autonomes et réhabili-
ter Guillaume de Saint Amour. La démission des clercs

universitaires n'a donc point reçu l'approbation de Rutebeuf pour qui le fait mendiant est loin d'être tenu pour normal.

En s'attachant au texte de Rutebeuf, on s'est donc trouvé informé sur la discorde universitaire que l'auteur a fait connaître par un certain nombre de phases successives naturelles à toute tension: la recherche du magistère académique, le déclenchement de la réaction des Maîtres séculiers contre la démarche mendiante, et enfin la quasi soumission de l'Université à la volonté papale pour la réintégration des Moines mendiants comme professeurs. Et on s'est aperçu que Rutebeuf ne critique pas en fait la science des professeurs mendiants, mais plutôt revient sans cesse sur leurs convoitises pour les chaires à l'Université. C'est que les dits représentent une part importante de l'opinion hostile à l'implantation universitaire des Mendiants et témoignent d'une lutte ouverte entre deux Ordres religieux. Aussi l'écriture de Rutebeuf ne saurait être vue seulement comme une référence innocente à la défense d'une question purement théorique, elle est aussi témoin d'un débat vital entre Maîtres séculiers et Frères Prêcheurs aussi bien que Mineurs au sein de l'Université de Paris: les dits visant à défendre les privilèges séculiers, qui se trouvent en concurrence pour la clientèle, avec le professorat mendiant. On a mieux compris que la question scolaire n'est pas sans intérêt pour Rutebeuf, prolétaire intellectuel, dont les dits sont loin d'être un simple re-

lais aux protestations vives de l'Université préoccupée par le développement mendiant. Le phénomène mendiant est un problème social, religieux, voire même économique; et ce fait concerne tout naturellement Rutebeuf en lutte continue avec l'existence. On comprend que le langage du poète s'en ressent, au point qu'il soit un langage d'affrontement violent. De plus la censure dont le texte de Rutebeuf a fait l'objet d'Alexandre IV montre bien sa place historique, c'est-à-dire réelle, fonctionnelle, nullement gratuite, dans la discorde universitaire.⁶³ Ainsi, à côté des deux bulles d'Alexandre IX, de l'oeuvre De Periculis de Guillaume de Saint Amour et des informations historiques de l'Eglise, relatives à l'affaire universitaire, il n'est pas interdit de se rabattre sur les dits de Rutebeuf comme source pour une étude réelle de la querelle universitaire à Paris à son époque.

L'utilisation de la vie religieuse dont la conscience est extrêmement vive dans l'opinion publique de son temps, par Rutebeuf, montre dans bon nombre de ses pièces, non seulement le goût caustique de l'auteur

84 Qui d'aus blâmer fu costumiers.
 (La Bataille des Vices contre
 Les Vertus)

FR.1, p. 308

mais aussi une situation de déséquilibre dans l'Eglise hiérarchisée. On s'est aperçu en effet que les pièces sont étroitement liées au tissu des faits pertinents et actuels pour Rutebeuf qui ne s'est pas tenu à l'événementiel mais

plutôt à un examen, voire même à un commentaire critique des faits. Et comme souvent, il évoque ce déséquilibre en rappelant les manifestations rivales entre Séculiers et Mendians qui entrent en compétition, l'activité et le comportement des hommes qui conditionnent les rivalités. A cet égard, son texte est véritablement et notablement révélateur: l'accession et le développement mendiant à la vie religieuse, l'accueil réticent, indifférent, voire même hostile ainsi que le mécontentement chronique du séculier à l'égard de celui-ci, la crise pastorale urbaine, la crise universitaire marquant toutes deux la cassure de l'Eglise de France. Et il reste que ces commentaires explicites ou indirects montrent les motifs profonds et réels qui ont joué à la base des rivalités religieuses de son temps. Implantation parcellaire urbaine des Mendians, taxes paroissiales et chaires universitaires comme biens ou prérogatives des Séculiers mais recherchées par les Mendians, doctrines ou idéologies nouvelles des Mendians vis-à-vis de celles traditionnelles des Séculiers, voilà ce qui a rempli le texte de Rutebeuf qui, non absentia, a pris position en faveur de ce qui représente à ses yeux l'ordre, la tradition, c'est-à-dire le Séculier. Et la question traditionnelle des Croisades qui marque également son époque ne lui échappera pas autant.

Notes

- 1.- Robert Fossier, Histoire sociale de l'Occident médiéval, p. 202-203.
- 2.- Gabriel Le Bras, Histoire de l'Eglise, Institutions ecclésiastiques de la Chrétienté médiévale, volume 12, p. 507.
- 3.- Ibid., p. 505.
- 4.- Robert Fossier, op. cit., p. 207.
- 5.- Georges Duby, Histoire de la France, p. 326.
- 6.- Jacques Le Goff, Ordres mendiants et urbanisation dans la France médiévale, p. 930.
- 7.- Ibid., p. 930.
- 8.- Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française: Moyen Age, p. 171.
- 9.- Edmond Faral et Julia Bastin, Oeuvres complètes de Rutebeuf, p. 68-69, t. I.
- 10.- Ibid., p. 70.
- 11.- Gabriel Le Bras, op. cit., p. 517.
- 12.- Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, Histoire Générale, t. II, p. 397.
- 13.- Ibid., p. 397.
- 14.- Ernest Lavisse, Histoire de France, p. 20.
- 15.- Ibid., p. 20.
- 16.- Ibid., p. 20-21.
- 17.- Ernest Lavisse et Alfred Rambaud, op. cit., p. 397
- 18.- Ibid., p. 397.
- 19.- Gabriel Le Bras, op. cit., p. 519.
- 20.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, Histoire de l'Eglise: La Chrétienté romaine, p. 467.
- 21.- Gabriel Le Bras, op. cit., p. 544.

- 22.- Léopold Génicot, Les lignes de faîte du Moyen Age, p. 204-205.
- 23.- Jacques Le Goff, op. cit., p. 936.
- 24.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 471.
- 25.- Yves M-J Congar, Aspects ecclésiologiques de la querelle entre Mendians et Séculiers dans la seconde moitié du XIIIe siècle et le début du XIVe, p. 56.
- 26.- Ibid., p. 65.
- 27.- Marie-Dominique Chenu, Pour la théologie du travail, p. 86.
- 28.- Gabriel Le Bras, op. cit., p. 517.
- 29.- Edmond Faral, La Vie quotidienne au temps de Saint-Louis, p. 53
- 30.- Yves M-J Congar, op. cit., p. 56.
Jean Claude Payen, Le motif du repentir dans la littérature française médiévale, p. 550-551. Il écrit à ce sujet: "On comprend que les clercs séculiers aient redouté que les "spécialistes" qui étaient les franciscains et les dominicains ne s'assurent un quasi monopole de la direction de conscience."
- 31.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 269.
- 32.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 468.
- 33.- Yves M-J Congar, op. cit., p. 54.
- 34.- Les Collectiones catholicae et canonicae scripturae de Guillaume de Saint Amour, oeuvre citée in Yves M-J Congar, op. cit., p. 81-84.
- 35.- Yves M-J Congar, op. cit., p. 83.
- 36.- De Valido mendicante et De Periculis de Guillaume de Saint Amour, De Opere manuali de Thomas d'Aquin, Q. de opere manuali, Apologia pauperum et Quod mendicatum de Bonaventure, faits littéraires cités dans Yves M-J Congar, op. cit., p. 45-46.
- 37.- Gabriel Le Bras, op. cit., p. 518.

- 38.- Voir supra note 6 .
- 39.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 229.
- 40.- Ibid., p. 229-230 .
- 41.- Les rapports des procès entre Séculiers et Mendiants dans les Archives judiciaires portent témoignage de la crise. Cf. Georgette Lagarde, Les sources de l'histoire des Ordres Mendiants, p. 950-952 .
- 42.- Louis Halphen, L'Essor de l'Europe, p. 561 .
- 43.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 467, notent justement : " les Mendiants acquièrent un grand prestige auprès des étudiants qui se pressaient en foule à leurs leçons en délaissant celles des Séculiers. Ceux-ci en conçurent beaucoup de dépit."
- 44.- Louis Halphen, op. cit., p. 561 .
- 45.- Georges Duby, Histoire de la France, Volume I, p. 349 .
- 46.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 467-468 .
- 47.- Georges Duby, op. cit., p. 349 .
- 48.- Ibid., p. 349 .
- 49.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 246 note vers 57-60 .
- 50.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 468 .
- 51.- Georges Duby, op. cit., p. 349 .
- 52.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 70 .
- 53.- Ibid., p. 238 .
- 54.- Ibid., p. 244, note vers 12 .
- 55.- Ibid., p. 77-78 .
- 56.- Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs op. cit., écrivent à ce sujet, p. 470 : " Il s'agit pour Guillaume de Saint Amour de contraindre Dominicains et Franciscains à renoncer à l'étude. Le meilleur moyen était de les obliger au travail manuel comme vie régulière."
- 57.- Ainsi par la Bulle du 4 juillet 1254, Innocent IV con-

firma les dispositions prises par l'Université. Cependant la Bulle Nec insolitum du 22 décembre 1254 d'Alexandre IV révoqua tout et suspendit l'exécution des mesures décrétées auparavant par Innocent IV. La Bulle Quasi lignum vitae d'Alexandre IV consolida la position des Mendiants dans l'Université. Cf. Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 468-469.

- 58.-- "Dans ce Tractatus, Guillaume de Saint Amour attaqua vivement les Mendiants qui, après avoir reçu le cordial accueil des Séculiers à l'Université, tentent de ruiner ceux-ci par leurs fausses calomnies, leurs doctrines erronées et divulguent de faux raisonnements de logique et de philosophie." Cf. Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 470, résumant ainsi l'ouvrage de Guillaume de Saint Amour.
- 59.-- Eudes de Douai, Chrétien de Beauvais se déclarèrent prêts à admettre les Mendiants parmi les maîtres de l'Université. Voir à ce sujet Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 471.
- 60.-- Ernest Lavisse, op. cit., p. 397, écrit : " L'enseignement public, à Paris comme dans les provinces tomba en grande partie entre les mains des religieux mendiants."
- 61.-- Guillaume de Saint Amour fut banni du royaume de France en août 1257. Voir Augustin Fliche, Christine Thouzellier et Yvonne Azaïs, op. cit., p. 472.
- 62.-- Yves M-J Congar, op. cit., p. 99.
- 63.-- Edmond Faral, Les Jongleurs en France au Moyen Age, p. 164 et note 2 de la même page.

Chapitre II

La réalité vivante des croisades
au temps de Rutebeuf

Comme la question du pullulement urbain des Ordres Mendians et de leur implantation universitaire à Paris, la matière de la Croisade, fait historique, est venue elle aussi couler dans l'oeuvre de Rutebeuf. Ainsi, une littérature de propagande pour la Croisade peut être lue à côté des textes étudiés auparavant. Poète populaire, Rutebeuf n'est donc pas indifférent à cette activité sociale, religieuse et culturelle de son temps, puisqu'il n'existe pas un secteur de la vie, de la pensée ou de la croyance, qui ne soit affecté par la Croisade. On peut donc accepter les pièces de Rutebeuf concernant ce fait d'actualité comme assez représentatives de l'époque qui précéda et suivit la seconde expédition de Louis IX en Orient contre les Sarrasins. Et de plus, malgré la critique mordante, et la ferveur du poète, qui y transparaissent, ces pièces ont une vraie valeur documentaire. Comme telles, leur réalisme est indéniable. "Témoin précieux de l'opinion des grands et de toutes les forces qui se composent dans cette société féodale française en train de devenir monarchique, il dit persévéramment la nécessité de l'oeuvre de Croisade" .. note en toute vérité P. Alphanhéry à propos du poète-propagandiste.¹ Le texte du poète est écrit en effet au moment où la Chrétienté française s'inquiète de ses structures culturelles relativement à l'idée traditionnelle de croisade, provoquée à nouveau par l'Eglise. Ainsi Rutebeuf donne-t-il une certaine orientation de l'esprit public en ce qui concerne la croisade dans la seconde moitié du XIIIe

siècle, et en même temps informe sur la réalité contemporaine des faits. Qu'en est-il donc du contexte général de l'époque au moment où s'établissent les écrits de Rutebeuf? Et que peut-on tirer valablement de ces pièces données comme un document réel sur l'histoire de la pensée ou de la conscience religieuse, et sur l'histoire militaire des croisades?

A - Arrière-plan social, religieux et culturel

Entre 1250 et 1270, sous la pression de certaines modifications, la Croisade traditionnelle de la Chrétienté médiévale, en particulier dans le royaume de France, est vue autrement. Au centre des préoccupations nouvelles du monde urbain, la geste sublime tient peu de place. Une quasi-indifférence, une réelle tiédeur, envahissent la conscience de la Chrétienté. C'est que la conception du mauvais Infidèle d'Orient, ennemi de Dieu et du bon Chrétien d'Occident, n'y a plus de prise.

En effet, les milieux urbains—surtout celui de Paris—de la seconde moitié du siècle, sont ceux de la croissance économique.² Et avec elle, il y a une nouvelle stratification sociale, une nouvelle civilisation. Les fortunes se sont renouvelées et un nouvel estat de bourgeois-marchands connaît l'aisance matérielle. Cette bourgeoisie riche, dynamique et pratique, menace alors, dans sa place prépondérante, une noblesse à court d'argent et qui s'appauvrit.

La société se désarticule par cette suprême instance qu'est l'argent. Il se dessine alors et tout naturellement un clivage antagoniste entre élites et peuple, clercs et laïcs. A cette nouvelle société, correspond un nouvel esprit.

Naturellement, la vie se laïcise pour une société urbaine matérielle. L'homme de l'époque est positif: il a vite compris qu'il est appelé à durer dans ce monde et qu'il faut par conséquent l'organiser pour assurer son mieux-être. On investit donc sur la terre et au niveau des hommes, sans oublier pour autant la recherche de la sécurité dans l'autre monde. Ainsi la vie morale et la vie spirituelle s'interpénètrent dans cette nouvelle Chrétienté. Dans ce monde du progrès économique, le comportement du public s'éclaire alors par le rejet ou l'abandon des garanties eschatologiques de la Croisade. Celle-ci n'opère plus comme une entreprise religieuse en vue du salut collectif. C'est plutôt par la charité et la justice que l'homme serait sauvé et purifié, non pas en allant combattre et persécuter les Infidèles hors de la Chrétienté. La perception chrétienne du salut ainsi modifiée, apparaît comme reflet d'une mentalité dominée par l'économie de l'argent. Nouvelle spiritualité qui témoigne des relations de l'homme médiéval à son Dieu: les fruits de son faire ici-bas à récolter plus tard au jour du jugement dernier. Ainsi, la Croisade comme planche de salut a perdu le consensus parmi les fidèles. Qu'en est-il alors de la pensée de la croi-

sade en elle-même, c'est-à-dire comme entreprise de guerre?

En général, le chrétien du temps de Rutebeuf est arrivé à une certaine acceptation réaliste des Croisades d'Orient. L'optimisme, la ferveur des siècles antérieurs est parti. La foi de sortir vainqueur des expéditions outre mer se trouve estompée. La première croisade de Louis IX, désastreuse, ajoutée aux échecs passés et continuels—c'est-à-dire actuels—apporte une fois de plus la preuve convaincante de l'impuissance de l'Occident à avoir raison des Infidèles. On était de plus fatigué de ces guerres éloignées jugées inutiles. La Chrétienté arrivait même à douter d'elle-même, de son droit ou de son devoir de croisade, puisque les succès de ceux qui combattent au nom de Mahomet la troublaient. L'idée de croisade ne peut donc alors fixer les actions et les passions de cette nouvelle société qui ne se sent plus concernée. Aussi, partir pour l'Orient est plutôt vu comme une sanction pénale, une peine temporelle, que comme une conduite pénitentielle. Il apparaît alors véritablement difficile d'avoir de cette Chrétienté devenue réaliste l'assentiment ou l'adhésion spontanée des premières Croisades épiques où nobles, paysans, citadins, exaltés et confiants, se fusionnèrent pour aller persécuter en bonne conscience les Sarrasins ennemis héréditaires.

On observera également que cette désaffectation marquée a des racines dans d'autres terrains. Pour une société en train de se dégager des contraintes spirituelles comme telles

afin de s'attacher au réel de la vie, et qui ressent profondément les malheurs des guerres de Croisade, il lui naturel d'interroger l'Eglise qui prend en son nom l'initiative des entreprises. Or, au milieu du siècle, aux yeux du laïc, l'Eglise—il faut entendre ici sa hiérarchie—est puissance financière, temporelle, c'est-à-dire politique, et qui met à son profit propre la Croisade.³ En effet, en plusieurs fois, la noblesse française se réunissait pour reprocher à Louis IX, un obstiné des Croisades appelées par les papes, de compromettre les intérêts du royaume en ne protestant pas avec assez de vigueur contre les empiètements pontificaux.⁴ Et comme la papauté a établi pour les croisades, une fiscalité permanente et abusive, il est naturel que la classe chevaleresque débordée déjà par une bourgeoisie riche, et endettée à cause de l'augmentation de ses charges nobles, ait régi par une grande indépendance vis-à-vis des entreprises papales. Celles-ci sont considérées comme relevant de la politique étrangère de la papauté, alors que la Chrétienté elle-même ne s'estime point lésée ou menacée à l'intérieur de ses propres frontières. C'est ainsi qu'on comprenait mal les croisades papales—jugées comme impies par les contemporains—contre des princes chrétiens.⁵ Et même l'Eglise gallicane s'insurgeait-elle aussi contre la centralisation fiscale de la papauté romaine. Une certaine conscience patriotique, un esprit de résistance, un sentiment anti croisade, apparaissent donc dans ce premier tiers de la moitié du XIII^e siècle.

Ainsi, le renouvellement urbain de la société, et par là, de l'homme, de son existence et de sa vision de la vie, a tenu une place imminente dans la modification de l'idée de croisade au temps de Rutebeuf. La Croisade est devenue chose critique: l'appel des prédicateurs et des poètes propagandistes pour stimuler les fidèles grands et petits à prendre une décision en faveur de la Croisade, témoigne en preuve contraire d'une revision de vie et de conception d'une société ouverte à la laïcisation. L'idée de Croisade est épuisée, décadente déjà. C'est donc un tel contexte qui éclaire la lecture réaliste des pièces consacrées à la Croisade par Rutebeuf.

B - Mentalités de la Croisade reflétées: tradition et transformation

1

La Croisade a retenu l'attention de Rutebeuf, qui la recommande. Les remous nouveaux qu'elle entraîne, les questions qu'elle soulève, les actions ou les faits qu'elle suscite, constituent le tissu discursif de ses textes. On se trouve ainsi de plain pied dans la réalité, nullement dans l'imaginaire. Il y a effectivement un problème de Croisade à l'époque de Rutebeuf, puisque la tradition pèse encore d'un grand poids sur la société qui cherche à s'en libérer. Et les textes du poète permettent d'atteindre alors cette réalité.

Dans l'ensemble, les pièces de Rutebeuf font écho à la représentation que l'on se faisait du monde d'alors. Pour

l'homme contemporain, la terre est partagée entre Chrétienté et Islam. Ainsi, cette vision binaire, familière à l'époque⁷ point dans l'oeuvre: la Chrétienté, lit-on, est faite de boens crestiens, loiaul, de preudomme, de gens qui aiment, qui prient et qui adorent Dieu; la Chrétienté, c'est la bele terre où fontaine soronde, la grace terre des pecheours, opposée à la terre de la gent sarrasine où fontaine en estei s'escoute. L'Islam c'est la gent tartarine

. . . qui Dieu ne proie
151 Ne aime ne sert ne aieure.

FB.1, p.418

vue comme pute gent haie, chiennaille. Ces notations traduisent bien la composante affective de la vision du monde mauvais, hostile, des Musulmans, pour le médiéval chrétien. Et derrière cette manifestation, on voit poindre l'explication de la lutte chrétienne contre l'Orient obstiné dans le mal et qui méprise Dieu. Mais à quoi renvoie cette lutte? Les textes de Rutebeuf sont encore éloquentes.

Ce qui ressort en outre c'est la ferveur ou le sentiment de croisade compris et vécu par plus d'un contemporain. La vie du chrétien est une lutte perpétuelle à livrer contre les ennemis de l'Eglise, et on estime comme un devoir de partir pour la Croisade d'Orient au moins une fois dans son existence terrestre. Le chrétien est donc né pour combattre l'infidèle. Cette conception qui remonte remonte au XIème siècle se prolonge encore au XIIIème et apparaît ainsi comme un fait de mentalité et de conscience.⁸ On remarquera

que c'est surtout l'état noble qui se trouve le plus imprégné de la force vivante de cette idée. Dans une tradition de croisade, le monde noble, en effet, se reconnaît et se juge par sa chevalerie dévouée au Christ. Le chevalier est miles christi.⁹ L'exemple des croisades répétées de Louis IX est à plus d'un titre révélateur de la permanence et de la force réelle de cette conception. Et on pourrait même interpréter les somptueuses cérémonies religieuses à l'occasion de l'adoubement de son fils aîné—au moment où l'on parlait précisément de guerre—comme témoignage de la considération accordée à la jeunesse armée de la chevalerie, qui n'aura de vie que pour Dieu, lequel elle a juré de défendre. Ainsi, le noble doit braver la mort, prodiguer son sang, honorer la Chrétienté à laquelle il appartient. C'est cette éthique qui sous tend l'ordre socio-culturel et religieux du temps de Rutebeuf. Le poète saisit donc cette réalité de l'idéal chevaleresque et la fait fonctionner dans ses pièces.

Quand il écrit à propos de Geoffroi de Sergines que celui-ci est le seigneur qui

. . . ala. . . vienger
95 La honte Dieu outre la mer
: FB.1, p.416

et ajoute à son honneur:

104 L'ame et le cors a Dieu offri
: FB.1, p.416

Rutebeuf ne fait qu'évoquer l'idée de croisade vécue comme un impératif moral et religieux. Rois, ducs, contes, ba-

rons, dans la Complainte d'Outre mer, sont rappelés

A revengier et a desfendre
23 La Terre de promission FB.1, p.445

car homme (s) de guerre, ils le sont avant tout pour la gloire de Dieu. Et si Rutebeuf répète à leur intention:

16 Recommencez novele estoire
FB.1, p.445

c'est qu'il a compris et accepté comme ses contemporains que la guerre sainte est réellement leur fait. Dans la Complainte du comte Eudes de Nevers et celle du comte de Poitiers, Rutebeuf présente ces seigneurs comme les milites Christi et qui vivent de cet idéal: le comte Eudes de Nevers

. . . a maint borc et mainte vile
66 Laissié, por morir en servize
Celui Seigneur qui tot justize.
FB.1, p.457

et le comte de Poitiers

. . . met le cors en present
16 Por Celui qui le fais pesent
Vout soffrir de la mort ameire.
20 Et si met por Dieu le cors en guerre
Tant que Dieux de cest siecle l'oste. (FB.1, p.488)

Dans la Voie de Tunes, le poète propagandiste relève encore la conduite du soldat du Christ chez Louis IX, à nouveau chez le comte de Poitiers, puis le roi de Navarre, messire Philippe, les deux fils du roi de Navarre et le comte d'Artois:

Li rois ne les prent pas, cui douce France est toute
Qui tant par ainme l'arme que la mort n'en redoute,
Ainz va par meir requerre cele chiensaille gloute.
32 Jhesucriz, par sa grace, si gart lui et sa route!
Prince, prelat, baron, por Dieu preneiz ci garde.
France est si grace terre, n'estuet pas c'om la larde:
Or la vuet cil laissier qui la maintient et garde,

36 Por l'amor de lui qui tout a en sa garde...
FB.1, p.464

écrit Rutebeuf, faisant allusion à Louis IX. Il continue:

41 Et li cuens de Poitiers, qui un pueple souztient...
44 Il s'en va outre meir, que riens ne le detient.
Plus ainme Dieu que homé qui emprent teil voiage
Qui est li souverains de tout pelerinage:
Le cors metre a essil et meir passeir a nage
48 Por amor de celui qui le fist a s'ymage...
FB.1, p.464-465

49 Et messires Pheli pes et li boens cuens d'Artois
Et li cuens de Nevers, qui sunt preu et cortois...
53 Li boens rois de Navarre, qui lait si bele terre
Que ne sai ou plus bele puisse on troveir ne querre...
64 Quant par meir vont requerre Sarrazins et Coumains.
FB.1, p.465

Ces seigneurs mentionnés vont Roi servir ou il n'a point
ameir, c'est-à-dire en allant combattre les Infidèles. Les
passages suivants de la Disputaison du Croisé et du Décroisé,
et de la Nouvelle-Complainte d'Outre mer, illustrent bien
clairement le point d'ancrage moral sur lequel s'appuient
les croisés contemporains et le poète lui-même pour écrire
ainsi:

56 D'aleir le Sepulchre requerre"...
65 Cuidiez vos or que la croix preingne
Et que je m'en voize outremeir...
140 Vuet metre le cors en balance...
146 Li rois vraiment que n'avons
Qui de son cors vuet honorer
148 Celui que por signor tenons.
FB.1, p.472-475

. . .

Quant je pens a la sainte Terre
8 Que picheour doivent requerre...
12 Et pour en voi qui s'en amort
A empanrre la sainte voie
Ne faire par quoi Diex les voie...
Quant vostre tens aveiz vescu
177 Qu'ainz paiens ne vit votre escu...
208 Que vous me veiz isnelepas
Por la sainte Terre deffendre...
FB.1, p.498-504

Le comportement du noble comme soldat du Christ est manifeste ici. On ne conçoit pas autrement, à l'époque, un jeune adoubé ou un chevalier. C'est en fait l'une de ses caractéristiques. Dans le cas contraire, il déçoit aux yeux du contemporain.

Mais ce devoir de croisade ne va pas sans une certaine valeur proprement religieuse qui lui est rattachée. Partir pour la croisade, en effet, c'est se sauver: le salut individuel, éternel, est gagné en combattant l'Infidèle.¹⁰ On comprend pourquoi l'Orient occupé par la gent sarrasine constitue la voie royale pour accéder au paradis. C'est la raison de la Croisade qui a été pensée comme une nécessité spirituelle. Dans l'oeuvre de Rutebeuf reviennent alors ces occurrences Terre sainte, Terre de promesse, Terre de Dieu, Terre absolue, explicitant la ferme croyance à l'époque que la béatitude appartient à celui qui trouve la mort en Orient.¹¹ On admettra ainsi que l'utilisation par Rutebeuf de ce mythe d'Orient doit être considérée au-delà de l'argument positif qu'il cherche pour sa propagande. Il y a bien le reflet d'une mentalité: idée courante, le salut par la croisade, fait partie intégrante de la vie et marque réellement la sensibilité spirituelle de l'époque. Quand Rutebeuf écrit abondamment

1 Qu'a l'arme vuet donçer santei
Oie de Puille l'errement!

Diex a son regne abandonei:
4 Li sien le nos vont presentant
Qui de la Terre ont sarmonei. . .

FB.1, p.432-433
(La Chanson de Pouille)

- Cil Damedieix qui fist air, feu et terre et meir,
 Et qui por notre mort senti le mors ameir,
 Il doint saint paradix, qui tant fait a ameir,
 4 A tous ceulz qui orront mon dit sans diffameir/
 De Puille est la ma^octyre que je vuel coumancier
 Et dou roi de Cezile, que Dieux puisse avancier/
 Qui vodrat elz sainz cielz semance semancier
 8 Voisse aidier au boen roi qui tant fait a prisier.
 Li boens rois estoit cuens d'Anjou et de Provan^oce,
 Et s'estoit filz de roi, freres au roi de France.
 Bien pert qu'il ne vuet pas faire Dieu de sa pance
 12 Quant por l'arme sauveir met le cors en balance.
 . . . / . . .
 36 Picheour vont a Roume querre confession
 Et laissent tout ensemble avoir et mansion,
 Si n'ont fors penitance; ci at confusion:
 40 Voisent un pou avant, s'avront remission.
 (Le dit de Pouille)
 FB.1, p.437-438

on a la dure impression qu'il pense à cette image mirage
 d'Orient ancrée dans la conscience du médiéval contemporain.
 Et on retrouve le même écho de cette croyance de récompense
 dans l'autre monde dans les vers suivants de la Complainte
d'Outre mer, malgré l'accent général de réprimande qui est
 celui de cette pièce:

- Emperor et roi et conte
 Et duc et prince, a cui l'en conte
 Romanz divers, por vous esbatre,
 5 De cels qui se seulent combatre
 Ça en arriers por sainte Yglise,
 Quar me dites par quel servise
 Vous cuidiez avoir paradis.
 8 Cil le gaaignierent jadis
 Dont vous oez cez romanz lire
 Par la paine et le martire
 Que li cors souffrirent sor terre.
 . . . / . . .
 16 Recommenciez novele estoire,
 Servez Dieu de fin cuer entier,
 Quar Diex vous moustre le sentier
 De son païs et de sa marche
 20 Que l'en sanz reson li sormache.
 Por ce si devriiez entendre
 A revengier et a desfendre
 La Terre de promission
 24 Qui est en tribulacion...

- .../.
 48 Més qui voudra avoir honor
 En paradis, si le deserve...

FB.1, p.444-445

Dans la complainte du comte Eudes de Nevers, on reconnaît
 la même invocation

- 66 Qu'il a maint borc et mainte vile
 Laissié, por morir en servize
 Celui Seigneur qui tot justize.

- Et Diex li rent en bele guize
 (Ne cuidiez pas que ce soit guile),
 Qu'il fait granz vertuz a devize:
 Bien pert que Diex a s'arme prise
 72 Por metre en son roial concile.

FB.1, p.457

et également dans la voie de Tunes:

- Li boens rois de Navarre, qui lait si bele terre
 Que ne sai ou plus bele puisse on trover ne querre
 (Mais hon doit tout laissier por l'amor Dieu
 conquerre:
 56 Ciz voiages est cleis qui paradix desserre)
 .../.
 Tot soit qu'a moi bien faire soient tardif et lent,
 Si ai je de pitié por eulz le cueur dolant:
 Mais ce me reconforte (qu'iroie je celant?)
 68 Qu'en lor venues vont en paradis volant.
 FB.1, p.465

Enfin, dans la disputaison du Croisé et du Décroise, la
complainte du Comte de Poitiers, la nouvelle complainte
d'Outre Mer, de nombreux passages montrent expressément
 cette intériorisation de la croisade comme tremplin du sa-
 lut. Ainsi lit-on:

- Hom puet or paradis avoir
 Ligierement, Diex en ait loux!
 Assez plus, ce poez savoir,
 84 L'acheta sainz Piere et sainz Poulz
 Qui de si precieux avoir
 Com furent la teste et li coux
 L'aquistrent, ce teneiz a voir;
 88 Icist dui firent deux biaux coux."
 .../.
 Laisse clers et prelaz esteir

- Et te pren garde au roi de France,
 Qui por paradix conquesteir
 140 Vuet metre le cors en balance
 Et ses enfans a Dieu presteir,
 Ne point n'en est en esmaiance;
 Tu voiz qu'il se vuet apresteir
 144 Et faire ce dont a toi tance.
- Moult a or eillor demoreir
 Li rois vraiment que n'avons,
 Qui de son cors vuet honoreir
 148 Celui que por seignor tenons,
 Qu'en crois se laissa devoreir.
 Se de lui servir ne penons,
 Helas! trop avrons a ploireir,
 152 Que trop fole vie menons.
 . . . / . . .
- 222 Mais que li cors puist sauver l'ame...
 237 Sui de moi croizier curieux
 Por venir a la joie cleire;

FB.1, p.473-479

Toujours dans cette même ligne de pensée Rutebeuf écrit:

- Qui ainme Dieu et sert et doute
 Volentiers sa parole escoute;
 Ne crient maladie ne mort
 4 Qu'a lui de cuer ameir s'amort.
 Temptacios li cemble vent,
 Qu'il at boen escu par devant:
 8 C'est le costei son Criatour,
 Qui por nos entra en l'estour
 De toute tribulation
 Sans douteir persecution.
 De con costei fait il son hiaume,
 12 Qu'il esirre lou Dieu roiaume,
 Et s'en fait escut et ventaille
 Et blanc haubert a double maille,
 16 Et si met le cors en present
 Por Celui qui le fais pesent
 Vout soffrir de la mort ameire
 De legier laisse peire et meire
 Et fame et enfans et sa terre,
 20 Et met por Dieu le cors en guerre
 Tant que Dieux de cest siecle l'oste.
 Lors puet savoir qu'il a boen hoste
 Et lors resoit il son merite,
 24 Que Dieux et il sunt quite et quite.
 Ainsi fut li cuens de Poitiers
 Qui toz jors fu boens et entiers,
 Chevaucha cest siecle terrestre
 28 Et mena paradix en destre.

FB.1, p.488

La nouvelle complainte d'Outre mer renvoie également aux
actes méritoires. Et Rutebeuf reprend:

- 58 Mais trop me plaing de votre outrage
Quant vos ne penceiz a la fin
60 Et au pelerinage fin
Qui l'arme pecherresse afine
Si qu'a Dieu la rent pure et fine.
. . . / . . .
88 S'or voleiz paradix avoir,
Si secoreiz la Terre sainte
Qui est perdue a ceste empainé,
. . . / . . .
125 Monseigneur Joffroi de Sergines,
Qui fu tant boens et fu tant dignes
Qu'en paradix est coroneiz
128 Com sages et bien ordeneiz,
Et le conte Huede de Nevers,
Dont hom ne puet chanson ne vers
Dire se boen non, et loiaul
132 Et bien loiei en court roiaul.
A ceux deüssiez parre essample
Et Acres secorre et le Temple.
. . . / . . .
332 Ils n'ont cure de Dieu servir
Por conquerre saint paradix,
Com li preudome de jadiz,
Godefroiz, Buemons et Tancreiz.

FB.1, p. 499-508

Comme on le voit toutes ces reprises expresses sur lesquelles on s'est attardé s'insèrent bien dans un contexte culturel et donnent garant de la pensée ou de la mentalité collective en ce qui concerne l'action de la croisade. Et il n'est pas superflu d'ajouter, pour bien saisir ce contexte, qu'en sanctifiant au XIII^e siècle les rites de l'adoubement pour la noblesse, l'Eglise a accordé ainsi une grande valeur sacrée à la prouesse militaire du chevalier du Christ.¹² Ainsi, dans cet univers médiéval centré sur Dieu, la pauvreté évangélique des clercs aussi bien que la croisade des laïcs, apparaissent comme deux voies réelles et vécues de sainteté en plein XIII^e siècle. Il y a réellement dans les textes con-

sidérés la transposition littéraire de cet aspect de la spiritualité des laïcs. Humbert de Romans, contemporain de Rutebeuf, les prédicateurs populaires ainsi que les troubadours engagés pour la cause de la croisade, ont évoqué eux aussi dans leurs écrits ou leurs appels ce trait commun de mentalité.¹³ Et comme eux, Rutebeuf ne se trouve point éloigné du contexte de son époque.

On se trouve ainsi renseigné sur la continuité d'une tradition en plein siècle, avec ses éléments culturels ou moraux, mythiques ou idéologiques. Cet enthousiasme pour la guerre, cette croyance aux promesses de récompense dans l'au-delà, cette haine enfin des Sarrasins, sont effectivement les sentiments les plus représentatifs de cette atmosphère de croisade dans la société sociale contemporaine. Un monde vu comme partagé entre bons chrétiens et mauvais musulmans; la vie chrétienne considérée comme un combat sans répit à livrer aux infidèles; la terre d'Orient, étape nécessaire vers le salut. Tous ces éléments sont autant de significations vécues au temps de Rutebeuf. Ses textes ont bien dit ce qui est. Et leur réalisme vient de ce que Rutebeuf traduit ce qui existe traditionnellement dans la tête des gens. Cependant, positif et réel, ce qui a survécu dans les textes, s'y inscrit au moment d'une crise de mutation dans la société. On s'explique mieux ainsi les insistances de Rutebeuf engagé dans la propagande de la croisade. L'existence à son époque d'un état d'esprit nou-

veau a nécessité de sa part cette réactualisation toujours pressante de la tradition pour mobiliser la communauté. Que révèlent de plus les textes, se rapportant au refus contemporain de la Croisade?

Rupture ou transformation

Dans les années allant de 1270 à 1277, la situation de la chrétienté française est inquiétante en ce qui concerne l'idée traditionnelle de croisade. Jongleur itinérant, Rutebeuf est en mesure de constater l'indifférence profonde des esprits et des coeurs à cette question. Il se trouve donc au fait du problème. Or il est étonnant et paradoxal de voir que la conception que l'on se fait de la croisade d'Orient à cette époque, a beaucoup regressé, bien que la vie religieuse ait évolué avec la popularité et le succès des Ordres mendiants dans le monde. C'est que d'autres passions, d'autres intérêts, ont gagné le public.

Ainsi la diminution de la foi contemporaine est une preuve que Rutebeuf déplore:

12 Que la foi qui foible devient
Porroit changer nostre langage.
(La Complainte de Constantinople)
FB.1, p.424

40 La loi, la foi et la creance
Va presque toute chancelant.
(La Complainte d'Outre mer)
FB.1, p.445

Il se lamente sur l'absence de pitié humaine si nécessaire à l'accomplissement de l'oeuvre de croisade en Orient:

- 152 Li feu de charité est froiz
 En chascun cuer de crestien;
 (La Complainte d'Outre mer)
 FB.1, p.449

Réellement au temps de Rutebeuf, on ne se sentait en aucune manière concerné par la Croisade. Tout simplement on refusait de prendre une décision en faveur du Christ:

- 100 L'en pot bien le sermon entendre,
 Més a la croiz ne vont nus tendre
 (La Complainte de Constantinople)
 FB.1, p.427

- 154 Ne jone homme ne ancien
 N'ont por Dieu cure de combatre.
 (La Complainte d'Outre mer)
 FB.1, p.449

Ces vers correspondent bien à la désaffection constatée chez les contemporains du poète. Et on ne croit plus aux bénéfices spirituels et saints de la croisade comme le grand pèlerinage d'où l'homme sort transformé à jamais:



- Moul vont outre meir gent menue,
 Sage, large, de grant aroi,
 188 De bien metable convenue,
 Et bien a font, si comme je croi,
 Dont l'arme est por meilleur tenue;
 Si ne valent ne ce ne quoi
 192 Quant ce vient a la revenue.
 FB.1, p.477

déclare le décroisé de Rutebeuf. En ce milieu du siècle, on veut être ainsi réaliste. A quoi bon, se demandait-on, courir le monde hors de la Chrétienté pour être sauvé?

- 97 Hom puet moult bien cet païx
 Gaaignier Dieu sens grant damage;
 FB.1, p.474

Pour le décroisé, comme pour la plupart de ses contemporains, les illusions eschatologiques de la Croisade tombent. Et sa position semble refléter de plus que la seconde croisade de Louis IX n'était pas du tout populaire. On n'applaudis-

sait pas comme il se doit le roi qui s'obstine à amener au baptême le soudan d'Egypte. Joinville, contemporain de Rutebeuf et conseiller du roi, abonde aussi dans le sens du décroisé du poète.¹⁴ La littérature provençale du temps opine de la même manière.¹⁵ Humbert de Romans fait également dans ses observations écrites un écho critique de cette nouvelle attitude faite de tiédeur et d'hostilité vis-à-vis de la croisade.¹⁶ La foi naïve, la ferveur ou l'enthousiasme ont disparu: la croisade ne retient plus. La réalité de cet état d'esprit se trouve reflétée dans les pièces de Rutebeuf. Et on s'explique pourquoi, à l'époque, prédicateurs et poètes, s'élevaient de tous côtés contre ce qui constituait à leurs yeux

Ainsi, dans ces  des villes,¹⁷ aventures, illusions. On est raisonneur et pratique.  lement il y a une rupture de mentalité là et ils frappent l'esprit de Rutebeuf: le chrétien s'attache aux biens terrestres, se préoccupe des choses du siècle, et n'est nullement intéressé à intervenir en Orient:

. . . J'entens moult bien
 Por quoi vos dites tel parole.
 Vos me sermoneiz que le mien
 60 Doingne au coc et puis si m'en vole:
 Mes enfans garderont li chien,
 Qui demorront en la pailliole.
 Hon dit: "Ce que tu tiens, si tien"
 64 Ci at boen mot de bone escole.

Guidiez vos or que la croix preingne
 Et que je m'en voize outre meir
 Et que les cent soudees deingne
 68 Por quarante sols reclameir?

Je ne cuit pas Deux enseigne
 Que hom le doie ainsi semeir:
 Qui ainsi senme, pou i veigne,
 72 Car hom le devroit asomeir.

FB.1, p.472-473

objecte alors le Décroisé contre la Croisade.¹⁸ Il y a ici l'empreinte d'une civilisation ouverte aux biens matériels ainsi qu'un témoignage d'une fraction aisée de la société qui commence à connaître et à jouir du prix du bonheur. Ce passage mérite considération. Et quand on lit plus loin:

156 Vos ireiz outre la meir peistre,
 Qui poeiz grant fais embracier.
 Dites le soudant vostre meistre
 Que je pris pou son menacier:
 160 S'il vient desa, mal me vit neistre,
 Mais lai ne l'irai pas chacier.
 Je ne faz nul tort a nul home,
 Nuns hom ne fait de moi clamour;
 Je couche tost si dor grant soume
 164 Et tieng mes voisins d'amour;
 Si croi, par saint Pierre de Roume,
 Qu'il me vaut miex que je demour
 Que de l'autrui porter grant soume
 168 Dont je sercie en grant cremour.

FB.1, p.476

Ces vers ne font que saisir l'indifférence contemporaine, populaire, qui rejette la légitimité de la guerre contre l'Islam. Cette hostilité à la Croisade, on le sent, laisse la voie ouverte à de nouveaux rapports humains entre Chrétiens et Non Chrétiens. Le texte est alors transparent sur la compréhension la générosité d'esprit dans le jugement contre les Sarrasins monstrueux et non sur la lutte. Et à l'encontre de la volonté chrétienne de convertir l'Orient malgré lui, il y a plutôt un désir éperdu de rester en France, c'est-à-dire de jouir de la paix chez soi.

La gent laie refuse de faire les sacrifices militaires

sait pas comme il se doit le roi qui s'obstine à amener au baptême le soudan d'Egypte. Joinville, contemporain de Rutebeuf et conseiller du roi, abonde aussi dans le sens du décroisé du poète.¹⁴ La littérature provençale du temps opine de la même manière.¹⁵ Humbert de Romans fait également dans ses observations écrites un écho critique de cette nouvelle attitude faite de tiédeur et d'hostilité vis-à-vis de la croisade.¹⁶ La foi naïve, la ferveur ou l'enthousiasme ont disparu: la croisade ne retient plus. La réalité de cet état d'esprit se trouve reflétée dans les pièces de Rutebeuf. Et on s'explique pourquoi, à l'époque, prédicateurs et poètes, s'élevaient de tous côtés contre ce qui constituait à leurs yeux un non sens.

Ainsi, dans cette nouvelle chrétienté des villes,¹⁷ aventures, illusions, ne sont plus de mise. On est raisonneur et pratique. On interroge tout. Réellement il y a une rupture de mentalité. Les faits sont là et ils frappent l'esprit de Rutebeuf: son contemporain chrétien s'attache aux biens terrestres, se préoccupe des choses du siècle, et n'est nullement intéressé à intervenir en Orient:

. . . J'entens moult bien
 Por quoi vos dites tel parole.
 Vos me sermoneiz que le mien
 60 Doingne au coc et puis si m'en vole:
 Mes enfans garderont li chien,
 Qui demorront en la pailliole.
 Hon dit: "Ce que tu tiens, si tien"
 64 Ci at boen mot de bone escole.

 Guidiez vos or que la croix preingne
 Et que je m'en voize outre meir
 Et que les cent soudees deingne
 68 Por quarante sols reclameir?

Je ne cuit pas Deux enseigne
 Que hom le doie ainsi semeir:
 Qui ainsi senme, pou i veigne,
 72 Car hom le devoit asomeir.

FB.1, p.472-473

objecte alors le Décroisé contre la Croisade.¹⁸ Il y a ici l'empreinte d'une civilisation ouverte aux biens matériels ainsi qu'un témoignage d'une fraction aisée de la société qui commence à connaître et à jouir du prix du bonheur. Ce passage mérite considération. Et quand on lit plus loin:

156 Vos ireiz outre la meir peistre,
 Qui poeiz grant fais embracier.
 Dites le soudant vostre meistre
 Que je pris pou son menacier:
 160 S'il vient desa, mal me vit neistre,
 Mais lai ne l'irai pas chacier.
 Je ne faz nul tort a nul home,
 Nuns hom ne fait de moi clamour;
 Je couche tost si dor grant soume
 164 Et tieng mes voisins amour;
 Si croi, par saint Pierre de Roume,
 Qu'il me vaut miex que je demour
 Que de l'autrui porter grant soume
 168 Dont je seroie en grant cremour.

FB.1, p.476

Ces vers ne font que saisir l'indifférence contemporaine, populaire, qui rejette la légitimité de la guerre contre l'Islam. Cette hostilité à la Croisade, on le sent, laisse la voie ouverte à de nouveaux rapports humains entre Chrétiens et Non Chrétiens. Le texte est alors transparent sur la compréhension la générosité d'esprit dans le jugement contre les Sarrasins monstrueux et non sur la lutte. Et à l'encontre de la volonté chrétienne de convertir l'Orient malgré lui, il y a plutôt un désir éperdu de rester en France, c'est-à-dire de jouir de la paix chez soi.

La gent laie refuse de faire les sacrifices militaires

qu'il faut pour la Croisade. Elle soulève des objections de toutes sortes pour ne pas partir en guerre. C'est ainsi qu'on exagérât le grand péril de la meir parfonde à traverser pour demeurer en France.¹⁹ En ce qui concerne la gent clergie, l'esprit de dévouement disparaît devant celui de lucre. Sur ce point, le texte de Rutebeuf est encore révélateur. A l'époque où il écrit:

- 49 Se li denier que l'en a mis
En cels qu'a Dieu se font amis
Fussent mis en la Terre sainte,
. . . / . . .
- 109 Que sont les deniers devenu
Qu'entre Jacobins et Menuz
Ont receüz de testament
De bougres por loiaus tenuz
Et d'usersiers viex et chenuz
- 114 Qui se muerent soudainement,
Et de clers aussi fetement,
Dont il ont grant aînement
Dont li ost Dieu fust maintenuz ?
Més il le font tout autrement,
Qu'il en font lor grant fondement,
- 120 Et diex remaint la outre nuz.
(La Complainte de Constantinople)
FB.1, p.426-428
- 41 Clerc et prelat qui aïne
Ont l'avoir et l'or et l'argent. . .
(La Chanson de Pouille)
FB.1, p.434
- 196 Prelat auz palefrois norrois...
215 A cex doneiz de votre avoir. . .
- 221 Clerc aaise et bien sejournei,
Bien vestu et bien conraei
Dou patrimoine au Crucifi...
234 Or me dites quell aavantage
Vos puet faire vostres trezors...
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
FB.1, p.504

L'Eglise est réellement riche, et le plus grand propriétaire foncier. Qui pis est, elle ne cache point sa simonie:

- 98 Que l'en cuida paradis vendre
Et livrer de par l'apostole.
(La Complainte de Constantinople)
FB.1, p.427

C'est que la pratique rénumératrice du rachat des vœux de croisade n'était point un secret pour personne. C'est le scandale de l'époque. Huon de Saint Quentin, Mathieu Paris, ainsi que les auteurs des sirventes, contemporains de Rutebeuf, stigmatisent eux aussi la vente par l'Eglise des indulgences de croisade et mettent en doute leur validité.²⁰ Ainsi aux yeux du simple chrétien exaspéré par la guerre, la croisade apparaîtra comme le lot des riches dignitaires de l'Eglise, seuls profiteurs du système :

- Clerc et prelat doivent vengier
La honte Dieu, qu'il ont sa rente;
Il ont a boivre et a mangier
132 Si ne lor chaut s'il pluet ou vente.
Siecles est touz en lor dangier;
S'il vont a Dieu par teile sente,
Fol sunt s'il la vuelent changier
136 Car c'est de toutes la plus gente.
(La Disputaison du Croisé et du Décroisé)
FB.1, p.475

On voit bien que la question de la croisade en cette seconde moitié du XIII^e siècle ne touche presque pas la population comme autrefois. La croisade est même devenue un fait de classe: la chose de l'Eglise hiérarchique.²¹ A cet égard le peuple arrivait parfois à insulter les prédicateurs de croisade.²² Ce qui montre à quel point est parvenue la montée du sentiment anti croisade. Ainsi, la pièce de Rutebeuf La disputaison du Croisé et du Décroisé, illustre à elle seule tout un nouveau courant d'idées, toute une nouvelle conduite, témoignant une grande générosité d'esprit dans le jugement contre les Musulmans. L'estime, la sympa-

thie, remplacent la haine, l'hostilité. La ferveur chrétienne a disparu.

Une foi non agissante, une désaffectation presque totale, l'insolence de la richesse de l'Eglise, tout ceci, à l'époque, établit une profonde parenté avec l'expression littéraire de Rutebeuf. Ses textes rendent bien compte de la critique interne de la chrétienté en ce qui concerne les projets de croisade. Ils ont mis à jour une réelle transformation des attitudes.

On peut conclure maintenant qu'un double courant d'opinion se partage la société contemporaine de Rutebeuf. Les pièces du poète renseignent bien sur la nouvelle conception chrétienne de la vie et de l'homme par rapport à la croisade, et en même temps sur la permanence de cette idée comme assise de la chrétienté. Et c'est une réalité conflictuelle que Rutebeuf a transposé littérairement. Réalité qui a fait de lui à la fois un propagandiste et un critique. Aussi, opinions, traditions, croyances, conduites et comportements sont tour à tour sollicités dans la création littéraire. Rien ne se lit comme une fiction. Au contraire les textes représentent le climat historique. Ce qui confère alors une grande valeur d'actualité et de vérité à son écriture. Et qu'en est-il maintenant de la croisade événementielle?

Relation des événements de croisade corroborés par l'Histoire

Rutebeuf doit tenir un public au courant. L'attention de son milieu est donc sollicitée sur des actualités réelles de la croisade qu'il importe de faire connaître aussi précisément que possible. L'heure pour Rutebeuf n'est pas pour se laisser bercer benoitement par des événements imaginaires ou passés, romanesques, comme

57 Assez de gent / qui / sont moult dolant
De ce que l'en trahi Rollant
Et pleurent de fausse pitié,
(La Complainte d'Outremer)
FB-I, p.446

Il n'a d'yeux au contraire que pour les opérations présentes de la croisade d'Outre mer, faites de déboires et de déceptions:

12 VeZ ci le tens, Diex vous vient guerre. . .
(La Complainte d'Outremer)
FB-I, p.445

déclare Rutebeuf.

Aussi, les titres de ses pièces explicitent clairement son attention personnelle aux événements: complainte d'Outre mer, complainte de Constantinople, nouvelle complainte d'Outre mer, la chanson de Pouille, le dit de Pouille, la voie de Tunes. C'est le journaliste qui informe. Et Rutebeuf parle en connaissance de cause, car il est bien au courant de la situation critique de la guerre à cette époque. Sur quoi renseigne-t-il à propos, qui puisse faire partie de l'histoire de la croisade?

La Complainte de Monseigneur Geoffroi de Sergines re-
 porte à la résistance militaire de ce seigneur à Jaffa entre
 1255 et 1256 contre les Musulmans. L'attention est portée
 sur sa situation critique imminente. Homme-lige de Louis IX
 avec qui

94 . . . il alla . . . vengier
 La honte Dieu outre la mer:
 FB.1, p.416

lors de la première croisade du roi en 1248, Geoffroi de
 Sergines était resté à Jaffa pour assurer avec bravoure la
 défense de la Palestine:

A Jasphe, ou il fet sejour
 S'il est sejour de guerroier,
 112 La veut il son tens emploier.
 Felon voisin et envieus
 Et cruel et contralieus
 Le truevent la gent sarrasine,
 116 Quar de guerroier ne les fine.
 Sovent lor fet grant envaie,
 Que sa demeure i est hale...
 149 Sovent assaut et va en proie
 Sor cele gent qui Dieu ne proie
 Ne aime ne sert ne aieure,
 FB.1, p.417-418

Dans la complainte de Constantinople, des vers de Rutebeuf
 sont liés aux événements se rapportant en tout premier lieu
 à la chute du siège de l'empire latin et chrétien d'Orient:

Quant Constantinoble est perdue
Et la Moree se ravole
A recevoir tele escorfroie
 18 Dont Sainte Yglise est esperdue;
 Qu'el cors a petit d'atendue
 Quant il a la teste fendue.
 Je ne sai que plus vous diroie:
 Se Jhesucriz ne fet aieue
 A la Sainte Terre absolue,
 24 Bien li ert esloingnie joie.
 FB.1, p.425

L'Empereur chrétien Beaudouin II étant alors déposé par Michel

Paléologue en 1261. Et plus loin on lit la menace tartare de 1260-1261 contre les Etats chrétiens d'Orient, qui met la Palestine entière en danger:

25 D'autre part viennent li Tartaire
Que l'en fera mès a tart taire,
C'on n'avoit cure d'aler querre.
Diex garde Jasphe, Acre, Cesaire!
 FB.1, p.425

Le poète mentionne également la situation périlleuse que court la Chrétienté tant en Occident qu'en Orient:

37 Isle de Cret, Corse et Sezile,
Chypre, douce terre et douce isle
Ou tuit avoient recouvrance,
Quant vous serez en autrui pile...
De la Terre Dieu qui empire,
Sire Diex, que porront or dire
Li rois et li quens de Poitiers?
Diex resueffre novel martire;
Or facent large cimetiire
 66 Oil d'Acre, qu'il lor est mestiers.
Toz est plains d'erbe li sentiers
C'on soloit batre volentiers
Por offrir l'ame en lieu de cire;
Et Diex n'a mès nus cuers entiers,
Ne la Terre n'a nus rentiers,
 72 Ainçois se torne a desconfiire.
 FB.1, p.425-427

Effectivement à la même époque, en Occident, Manfred, fils naturel de Frédéric II, ennemi de la papauté, occupait la Sicile. La guerre a été décrétée contre lui comme une croisade religieuse à entreprendre en vue d'éliminer le péril d'un prince chrétien anti Rome.²³ D'autre part le chef des Tartares, Baïbars, faisait planer un danger certain sur la Terre sainte que Michel Paléologue

54 a ja brisie et frainte.
 FB.1, p.426

Ainsi Jasphe, Acre, Cesaire, Jherusalem, et

31 . . . Antioche, sainte terre,
 Qui tant coustates a conquerre
 FB.1, p.425

sont donc tous des endroits névralgiques où la Chrétienté se meurt. Dans la complainte d'Outre mer, la complainte du comte de Nevers, la nouvelle complainte d'Outre mer, et la disputation du Croisé et du Décroisé, des passages entiers renvoient aux revers et désastres essayés en Orient par la Chrétienté française. Rutebeuf centre ainsi l'attention sur l'actualité:

Por ce si devriez entendre
 A revengier et a desfendre
 La Terre de promission
 24 Qui est en tribulacion
 Et perdue se Diex n'en pensse
 Se prochainement n'a desiensse.
 . . . / . . .
 161 . . . la Terre absolue
 Qui par défaut nous est tolue,
 Et Diex l'a ja d'une part arse.
 F.B.1, p.445-449

La perte totale de la Palestine est imminente, car

. . . cil de Tharse;
Et Coramin et Chenillier
 FB.1, p.449

y sont déjà. Et imaginant la disputation, Rutebeuf a toujours en esprit les menaces constantes à l'époque de Baïbars contre les Chrétiens d'Orient

. . . car trop sunt agrami
 4 La gent dont Diex at plus a faire,
Cil d'Acre, qui n'ont nul ami. . . .
 7 Et sont si pres lor anemi
 Qu'a eux pueent lancer et traire.
 FB.1, p.470-471

Menaces dont tout le monde est au courant et qui font les frais des commentaires:

49 Tu voiz et parsois et entens
Le meschief de la Sainte Terre.
 FB.1, p.472

fait dire Rutebeuf au Décroisé. On peut rattacher aisément le passage suivant de la complainte du comte Eudes de Nevers, à la situation dangereuse que Rutebeuf relève lors de la mort du comte, qui est un des défenseurs de la Terre sainte:

42 N'eust pas Acre desgarnie
De si redoutée baniere.
La mors a mis l'afaire ariere
D'Acre, dont nuns mestiers n'en iere;
La Terre en remaint esbahie.

122 Acre est toute jor en balance:

FB.1, p.456-458

Enfin ce dernier passage de la nouvelle complainte d'Outremer, fait bien écho à l'imminence de la perte de la Palestine aux environs de 1277,²⁴ c'est-à-dire après la désastreuse croisade de Louis IX:

92 Si secoreiz la Terre sainte
Qui est perdue a ceste empainte,
Qui n'a pas un an de recours
S'en l'an meimes n'a secours.
Et s'ele est a voz tenz perdue,
A cui tens ert ele rendue?

(La Nouvelle Complainte d'Outremer)

FB.1, p.500

Les textes de Rutebeuf mentionnés ici sont contemporains des faits de croisade. Et on peut prendre au pied de la lettre ce que le poète dit. Les appels apostoliques de son temps ont aussi éclairé le public dans le même sens que Rutebeuf, qui, on l'a vu, ne s'est pas interdit de rester sur le terrain de l'actualité pour diffuser ses dits sur les nouvelles alarmantes de l'Orient chrétien. En effet, Urbain IV, Clément IV par des lettres pontificales à Louis IX, au roi de Navarre, ainsi qu'aux prélats dignitaires de l'E-

glise de France, entre 1262 et 1266, attestent les faits mentionnés par Rutebeuf.²⁵ Ce qui justifie le réalisme d'une écriture qui, assortie de réflexions hautes au point de vue de la démission contemporaine, veut exhorter et critiquer. Les démarches de Rutebeuf et des papes vont donc ensemble. Elles se rejoignent en vue de fins réelles.

Exhortations et admonestations

Dans l'ensemble, les poèmes de Rutebeuf relativement à la Croisade, sont destinés à appeler l'attention de la communauté chrétienne sur l'urgence et l'utilité de la persécution contre les Sarrasins. Au milieu des remous suscités par le péril de l'Orient, Rutebeuf invite à l'entreprise sainte, affaire réelle et sérieuse pour une Chrétienté menacée. Ses poèmes deviennent alors efficaces au milieu d'une grave crise: l'indifférence de la communauté à l'explosive question de la Croisade, et qui est pourtant nécessaire. Les poèmes semblent alors être faits pour provoquer un redressement culturel ou religieux et porter des accusations contre tous ceux dont la conduite, les comportements ou les propos arrogants minent la cause de la Croisade. Tels ont été, on le croit, les ressorts de ses dits sur la Croisade.

Rutebeuf exhorte la communauté à quelque action pratique, ce qui fait partie de la vie de son époque. Ses pièces tiennent donc du réel pour parler du réel. Et en-

core la croisade à laquelle il exhorte semble une entreprise plus sociale que religieuse ou spirituelle. Il réclame alors un soutien militaire pour les chevaliers chrétiens délaissés outre mer. Et ceci est demandé sur le plan de l'honneur. Ce qui prouve que ses dits relèvent d'un besoin objectif. Dans la complainte de Geoffroi de Sergines, le poète propagandiste loue la conduite militaire héroïque de celui-ci à Jaffa. En ce faisant, Rutebeuf ne cherche qu'à attirer indirectement l'attention de ses contemporains sur le vrai comportement du chevalier chrétien: une guerre de vengeance et sans répit à livrer au mal que représentent les Sarrasins. Et le dit doit viser à un résultat pratique: l'aide en faveur du seigneur de Sergines, résistant chrétien d'outre mer, malgré le défaitisme chrétien:

169 Me^sire Gieffroi de Sergines
 Je ne voi més deça nus signes
 Que l'en des or més vous sequeure.
 (La Complainte de Constantinople)
 FB.1, p.430

Pour Rutebeuf il faut secourir largement Constantinople afin de conserver les gains de la première croisade de Louis IX:

31 Ha! Antioche sainte terre
 Qui tant coustates a conquerre
 Ainz c'on vous peüst a nous traire!
 (La Complainte de Constantinople)
 FB.1, p.425

Au-delà de l'émotion qui emplit ce vers

30 Que je ne sui més hom de guerre.
 Idem, p.425

Il faudra lire l'invitation qu'il adresse à aller au secours de tout l'Orient en péril. Il exige pour cela une croisade

en règle et non pas une simple expédition de repris de justice dont le fait est confirmé par ces vers:

91 L'en lor envoia en aïe
Une gent despite et haïe, *Idem*, p.427

Rutebeuf exhorte aux décisions militaires pour sauver la Terre d'Orient. Il comprend mal pour l'instant ces réunions politiques où la rhétorique seule a cours, et ces mesures d'austérité sans portée réelle pour la cause de la Croisade. On retiendra ces vers qui y font allusion:

. . . Sezile,
Chypre. . .
Quant vous serez en autrui pile,
Li rois tendra deça concile
42 Comment Aiouls s'en vint en France.
. . ./ . . .
103 Or nous ⁵devent on la carole,
Que c'est ce qui la terre afole,

(La Complainte de Constantinople)

FB.L, p.425-427

et de façon voilée, il écrit:

60 Qu'il ne puent metre lor testes,
Aus bons jors ne aus bones festes,
En sa meson
Et se n'i set nule reson,
Fors qu'il doute de la seson
63 Que n'enchierisse?

(Renart le Bestourné)

FB.L, p.540

il ne s'agit donc que de l'assemblée de princes et prélats de 1261 et de ses résolutions sur l'interdiction des jeux et des danses dans le royaume de France, et sur les mesures d'économie du roi Louis IX en "mangeant à portes fermées".²⁶
Et quand on lit:

Se Nobles savoit que ce monte
Et les paroles que l'en conte

- 39 Parmi la vile,
 Dame Raimborc, dame Poufile,
 Qui de lui tienent lor concile,
 42 Ça dis, ça vint,
 Et dient c'onques més n'avint
 N'onquent a franc cuer ne sovint
 45 De tel geu faire !
 (Renart le Bestourné)

FB.1, p.539-540

c'est la transposition des conciliabules du peuple commen-
 tant sur la politique du roi. On ne veut plutôt que des
 mesures réalistes, positives et efficaces contre l'agres-
 sion tartare. Rutebeuf en particulier s'en prend aux Men-
 diants, conseillers du roi, et qui détournent à leur profit
 l'argent destiné aux croisades.²⁷

- 109 Que sont les deniers devenuz
Qu'entre Jacobins et Menuz
 Ont receüz de testament..
 Més il le font tout autrement,
 Qu'il en font lor grant fondement,
 120 Et Diex remaint la outre nuz.
 (La Complainte de Constantinople)
 FB.1, p.428

Ils sont aussi les principaux instigateurs de la politique
 néfaste de Louis IX contre les seigneurs chevaliers, com-
 battant, par excellence, de croisade.²⁸

- 157 Li rois, qui païens asseüre
 Idem, p.429

devrait avoir plus d'oreille pour les chevaliers que pour
 les Mendiants engraisés. Autrement pour Rutebeuf, c'est
 l'échec total de tout secours réel aux chrétiens d'Outre mer.
 Ce ne sera point les Mendiants qui défendront le royaume
 contre les Tartare . La politique royale d'abaissement de
 a chevalerie est à reviser.

- 129 Loiautez est morte et perie:
 Idem, p.428

conclut Rutebeuf sur les rapports de Louis IX avec ses barons.

Dans la chanson de Pouille, Rutebeuf exhorte à l'engagement pour la croisade de Sicile contre Manfred:

56 Prenez la croiz, Diex vos atant!
FB.1, p.434

lance-t-il à l'endroit des jone gent, vasseur, bachelier errant et du cuens de Blois. Et il y presse les riches prélats de contribuer de leur argent à l'entreprise de cette croisade. A cet égard le dit de Pouille correspond bien à un problème contemporain, à savoir la résistance du clergé français au paiement de la dime levée par Rome à l'occasion de la Croisade de Sicile.²⁹ L'apostrophe de Rutebeuf à l'endroit des prélats transpose bien ce climat de tension entre Rome et les prélats français pour leur contribution:

60 Prelat, ne grouciez mie dou dizeime paier,
Mais priez Jhesucrit qu'il pance d'apaier;
Car se fe n'a mestier, sachiez sanz delaier.
Hom panrra a meimes, si porroiz abaier.
FB.1, p.439

En effet, on sait qu'Urbain IV, préoccupé de chasser Manfred, fils naturel de Frédéric II, du trône de Sicile, pour le remplacer par le frère de Louis IX, Charles

9 . . . cuens d'Anjou et de Provence
Idem, p.437

avait proclamé en faveur du futur roi de Sicile le paiement d'une dime sur les revenus ecclésiastiques pour la conduite matérielle de la guerre contre Manfred. Effectivement le clergé français se plaignait de cette dime imposée par Urbain IV et son successeur Clément IV. Ainsi s'explique dans le dit l'éloge de Rutebeuf pour l'aide matérielle ap-

portée par le comte de Poitiers en faveur de cette croisade
de Sicile

44 Gentilz cuens de Poitiers, Dieux et sa douce Meire
Vous doint saint paradyx et la grant joie cleire!

48 Bien li avez montrei loiaul amor de frere;
Ne vos a pas tenu ~~cou~~voitize l'aveire.

49 Bien i meteiz le votre, bien l'i avez ja mis;

FB.1, p.439

Le dit de Rutebeuf s'insère bien dans la réalité concrète de la question de Sicile. Il plaide à la fois pour la succession du royaume de Sicile et pour le paiement des dimes sous peine de censure ecclésiastique.

Peu après l'affaire de Sicile de 1266, la complainte d'Outre mer apparaît comme un appel véhément de Rutebeuf à la réalisation d'une croisade en Terre sainte. Effectivement l'Orient se trouvait en danger: Césarée prise en 1265, tombée à la même époque, toute la Chrétienté d'Orient assiégée par Baïbars. Au fond Rutebeuf cherche dans cette pièce à créer un état d'esprit favorable à l'action immédiate. Rustebues dist à Louis IX,

73 Rois de France, qui avez mis
Et vostre avoir et voz amis
Et le cors por Dieu en prison.

FB.1, p.446

le félicitant ainsi pour avoir pris la croix en 1248, au comte de Poitiers, son frère, aux barons de France, de porter secours à la Terre sainte qui le demande de la mer:

78 Or covient que vous i ailliez
Ou vous i envoieiz de gent

FB.1, p.446-447

Il interpelle les gens d'Eglise

- 87 Ahi! prelat de sainte Yglise...
 96 C'est vostre guerre et voz esfors,
 C'est vostre Diex, c'est vostre biens ...
 118 Diex veut que vous l'alez vengier
 Sanz controver nul autre essoine,
 FB.1, p.447-448

Son appel est ainsi direct, car à l'époque où il réclame la guerre l'empressement est loin d'être grand:

- 167 Ja ne sera qui la desfandre.
 . . .
 169 Secors, si quiere qui li face,
Que je n'i voi nule autre trace;
 FB.1, p.449-450

Ces réflexions de Rutebeuf traduisent indirectement la tiédeur connue en son temps pour les croisades. Et il est clair pour lui ^{que} c'est mestiers chrétien de défendre la Terre absolue. Aussi a-t-il profité en passant pour vilipendier les clercs et chevaliers attachés à la jouissance des biens terrestres. Et c'est à cela qu'aboutit la complainte:

La complainte du comte de Nevers, la complainte du roi de Navarre, la complainte du comte de Poitiers, sont tout aussi bien des oraisons funèbres que de vraies exhortations à la croisade. Rutebeuf, en effet, dans ces pièces, loue la mémoire du conte Eudes de Nevers, tombé à Acre en 1266, celles du roi de Navarre et du conte de Poitiers morts respectivement en 1270 et 1271, au retour de la malheureuse expédition de Louis IX à Tunis en 1270. Cependant Rutebeuf s'est employé également dans la complainte du comte Eudes de Nevers, par exemple, à presser le roi de France, le comte de Poitiers, le comte de Blois, le comte de Saint Pol, de

Il interpelle les gens d'Eglise

- 87 Ahi! prelat de sainte Yglise...
 96 C'est vostre guerre et voz esfors,
 C'est vostre Diex, c'est vostre biens ...
 118 Diex veut que vous l'alez vengier
 Sanz controver nul autre essoine,
 FB.1, p.447-448

Son appel est ainsi direct, car à l'époque où il réclame la guerre l'empressement est loin d'être grand:

- 167 Ja ne sera qui la desfandre.
 . . .
 169 Secors, si quiere qui li face,
Que je n'i voi nule autre trace;
 FB.1, p.449-450

Ces réflexions de Rutebeuf traduisent indirectement la tiédeur connue en son temps pour les croisades. Et il est clair pour lui ^{que} c'est mestiers chrétien de défendre la Terre absolue. Aussi a-t-il profité en passant pour vilipendier les clercs et chevaliers attachés à la jouissance des biens terrestres. Et c'est à cela qu'aboutit la plainte:

La complainte du comte de Nevers, la complainte du roi de Navarre, la complainte du comte de Poitiers, sont tout aussi bien des oraisons funèbres que de vraies exhortations à la croisade. Rutebeuf, en effet, dans ces pièces, loue la mémoire du conte Eudes de Nevers, tombé à Acre en 1266, celles du roi de Navarre et du conte de Poitiers morts respectivement en 1270 et 1271, au retour de la malheureuse expédition de Louis IX à Tunis en 1270. Cependant Rutebeuf s'est employé également dans la complainte du comte Eudes de Nevers, par exemple, à presser le roi de France, le comte de Poitiers, le comte de Blois, le comte de Saint Pol, de

partir pour l'Orient, tout en condamnant les tournois
vantards qui jamais ne se risqueront au nom du Christ dans
une aventure outre mer.³⁰ Rutebeuf écrit:

Ha! rois de France, rois de France,
Acre est toute jor en balance:
Secoreiz la, qu'il est mestiers...
Ne faites plus ci remanance,
126 Ne vos ne li cuens de Poitiers.
.../...
133 Chevalier, que faites vos ci?
Cuens de Blois, sire de Couci,
Cuens de Saint Pol, fils au bon Hue...
139 Vos veeiz la Terre absolue
Qui a vos tenz est tolue,
Dont j'ai le cuer triste et marri.
FB.1, p.458-459

L'Orient, terre de promesse, entre les mains des Infidèles, constitue à ses yeux une aberration. . . Et c'est à la croisade réparatrice qu'il exhorte. En louant la conduite militaire du roi de Navarre en campagne, Rutebeuf recherche à l'aide de ce développement dans la plainte du roi de Navarre un effet certain. Ainsi faudra-t-il lire au-delà des éloges la justification vraie et acceptée par tous de la conduite du guerrier du Christ. Se battre, c'est donc exalter la foi dans le Christ et témoigner surtout de la réalité culturelle de la chevalerie. Rutebeuf informe ainsi:

Quant il me sovient des biens faiz
Que il a devant Tunes faiz,
Ou il a mis avoir et cors.
56 Li premiers issuz estoit fors
Et returnoit li darreniers...
Sa bataille estoit bone et fors,
76 Car ses semblanz et ses efforts
Donoit aux autres hardiesse...
Qui l'ot en Champaigne vetü
En Tunes l'ot desconneü,
84 Et vos saveiz, ce est la soume,
Qui en pais est en son pais
Tenuz seroit por foux naïx

- S'il aloit auz paroz combatre.
 88 Par ceste raison vuel abatre
 Vilonie, si on l'en a dite,
 Que sa vaillance l'en aguîte.
 Quant l'aguait faisoit a son tour,
 92 Tout aussi com en une tour
 Estoit chacune asseüreiz,
 Car touz li oz estoit mureiz;
 Lors estoit chascuns a seür,
 96 Car li siens gaiz valoît un mur.
 FB.1, p.483-484

Ce sont donc ici d'intéressants renseignements dignes de plaider en faveur du soldat chrétien. Et dans la plainte du comte de Poitiers, l'éloge du défunt

- 68 Miraours de chevalerie
 FB.1, p.489

n'empêche point Rutebeuf de consacrer des vers à l'exhortation des croisades. Aussi, le témoignage du poète sur la santé du comte:

- 104 Et par dedens et par defors:
 Job le trouva en paciance
 Et saint Abraham en fiance.
 Ainz n'ot fors maladie ou painne,
 108 S'en dut estre s'arme plus saine.
 FB.1, p.490

est fait du point de vue de la croisade à encourager: ne fait-il pas remarquer implicitement que le devoir de croisade pour le chevalier chrétien passe avant toute chose? Et quant Rutebeuf écrit:

- Qui ainme Dieu et sert et doute
 Volentiers sa parole escoute;
 Ne crient maladie ne mort
 4 Qu'a de lui cuer ameir s'amort.
 . . ./. . .
 Outre meir fu en sa venue,
 Ou moult fist vien sa convenue
 Avec son boen frere le roi.
 112 Plus bel hosteil, plus bel aroi
 Ne tint princes emprés son frere.

Ne fist pas honte a son boen pere,
 Ainz montra bien que preudoy*s* iere
 116 De foi, de semblant, de meniere.
 FB.1, p.488-490

il ne fait que traduire toute une culture, et qui est celle de la noblesse: l'honneur chevaleresque de servir et le roi et le Christ.

La Voie de Tunes et La Disputaison du Croisé et du Dé-croisé sont des appels aux croisades. On remarquera que Rutebeuf dans la première pièce veut avant tout frapper l'esprit des grands de la société encore récalcitrants, indécis ou indifférents à la cause de la croisade, en invoquant l'exemple du roi Louis IX et de quelques autres chevaliers comme conduite significative. Les mentions élogieuses sur le roi de France qui

31 . . . va per meir requerre cele chienna^{le} gloute.
 FB.1, p.464

le comte de Poitiers croisé

44 . . . que riens ne le detient
 FB.1, p.464

Philippe, fils de Louis IX, les comtes d'Artois et de Nevers, preu et cortois, qui

64 . . . par meir vont requerre Sarrazinz er Coumains.
 FB.1, p.465

enfin sur le roi de Navarre qui lait si bele terre. . . sont alors toutes exploitées par Rutebeuf comme des manifestations concrètes devant maintenir l'équilibre spirituel de la société. On s'explique aisément que la catégorie des vauvasseur, bacheleir, paresseux et frondeurs sans dévotion, désapprouvant la croisade, est largement importante.

De même les propos que Rutebeuf met dans la bouche du croisé dans la pièce de la disputaison ne sont pas sans rapport avec l'intention du poète d'une action à entreprendre en faveur de l'Orient en détresse. Et comme ailleurs pour les autres poèmes de Rutebeuf concernant la croisade, ce Técit-débat se veut être pratique: amener le peuple à la guerre au moment où Louis IX était déterminé à prendre la croix une seconde fois contre les Sarrasins. L'exemple repris du roi, inclus dans le texte, doit avoir un effet certain sur l'esprit du milieu:

Laisse clers et prelaz esteir
 Et te pren garde au roi de France,
 Qui por paradix conquesteir
 140 Vuet metre le cors en balance
 Et ses enfans a Dieu presteir,

Moult a or meilleur demoreir
 Li rois vraiment que n'avons,
 Qui de son cors vuet honoreir
 148 Celui que por seignor tenons,
 Qu'en crois se laissa devoreir.
 Se de lui servir ne pensons
 Helas! trop avrons a ploreir,
 152 Que trop fole vie menons.

FB.1, p.475-476

Devant cette argumentation du croisé on comprend que le dé-croisé ne puisse hésiter:

229 La croix preing sans nul delaie,
 Si doing a Dieu cors et chatei,
 Idem, p.478

dit de lui Rutebeuf. C'est donc un devoir de vie morale, sociale, religieuse et culturelle, auquel personne du temps du poète ne saurait échapper.

Et c'est la raison pour laquelle Rutebeuf revient encore à la charge après les malheurs de l'expédition de Tunis

de 1270. Ce désastre avait eu ses effets: la foi se trouvait ébranlée et la question d'une autre tentative de reconquête de la Terre d'Orient n'était plus justifiée: on était vaincu et on en avait tiré de pessimistes leçons. Mais, malgré tout, une partie de l'opinion voulait que la geste de Louis IX fût reprise et continuée comme il se doit. La papauté d'alors reformulait un nouveau projet de croisade. Ce qui montre bien la vitalité de l'idée dans l'esprit des contemporains de Rutebeuf. Ainsi, la nouvelle complainte d'Outremer est un nouvel appel du poète pour le pèlerinage fin de la sainte Terre d'Orient. Rutebeuf en hom courrouciez et plains voit l'insouciance gagner la classe dominante et s'indigne de l'abandon de la croisade à un moment si critique à ses yeux: l'Orient

92 Qui n'a pas un an de recours
S'en l'an meïmes n'a secours.
FB.1, p.500

Aussi pour rappeler les grands à cette nécessité de l'heure:

134 Et Acres secorre et le Temple.
Idem, p.502

Le poète adresse un suprême appel aux

83 Rois de France, rois d'Aingleterre...
Idem, p.500

. . . / . . .

95 Rois de Sezille...
Idem, p.500

ainsi qu'aux

107 Cuens de Flandres, dus de Bergoingne,
Cuens de Nevers... Idem, p.501

Ainsi à Philippe, roi de France, Edouard Ier, roi d'Angle-

terre, Charles Ier, roi de Sicile, Rutebeuf déclare:

- 124 Avoir deüssiez en memoire
 Monseigneur Joffroi de Sergines
 Qui fut tant boens et fu tant dignes...
 129 Et le conte Huede de Nevers...
 A ceux deüssiez panrre essample
 Idem, p.501-502
- 89 Si secoreiz la Terre Sainte
 Idem, p.500

Cependant la longue introduction de la complainte invite à penser qu'en dehors de la Croisade, une autre conjecture a déterminé Rutebeuf. C'est que la question des droits du royaume de France sur la succession de Castille mettait réellement en conflit les jeunes rois de France et de Castille. Philippe le Hardi et ses barons ne prêtaient plus attention à la Terre d'Orient et préféraient embrasser les affaires de Castille. Or Rutebeuf partisan des croisades d'Orient ne voit le salut de la Terre de promesse que dans la concorde ou l'union des princes chrétiens qui se déchirent. Et c'est à quoi il fait allusion en disant:

- 21 Et nos sons aussi com li viautre
 Qui se combatent por un os!
 FB.1, p.498

Vers qui désignent les nouveaux intérêts politiques des princes, en l'occurrence Philippe le Hardi, dont le poète désapprouve. Aussi la complainte peut être lue parallèlement comme un reproche de Rutebeuf à l'endroit de ce seigneur pour s'être détourné de la cause de la croisade. Et les faits dont il parle à mots couverts tout au cours du poème en ce qui concerne la conduite du jeune roi, se rapprochent de ceux que font connaître les lettres pontificales

de l'époque. Les papes Grégoire X, Innocent V, Adrien V et Jean XXI, se sont tour à tour employés à apaiser les différends belliqueux entre Philippe le Hardi et le roi de Castille au sujet de la succession de ce royaume et à exhorter en même temps à s'engager plutôt dans une croisade commune contre les Sarrasins.³¹ La Terre sainte à délivrer est ce que cherchaient et les papes et le troubadour Raymond Gaucelm de Beziers³² et Rutebeuf, après les revers de Tunis.

Ainsi, les dits-complaintes de Rutebeuf sont liés intimement à une question d'intérêt général: la croisade, fait socio-religieux, moral et culturel que le poète-jongleur ne cesse de recommander, étant donnée la désaffection manifestée par ses contemporains. Il y a certes une critique de la part de Rutebeuf, mais il faudra y voir aussi indirectement la marque d'une frustration collective. Les poèmes, en effet, appellent à l'opinion critique d'une communauté ouverte à ses propres problèmes, et attentive aux faits et gestes de ceux qui la gouvernent.

Il reste des pièces de Rutebeuf consacrées à la Croisade un double acquis. C'est d'abord celui de la croisade comme expérience salvatrice vécue traditionnellement par une société chez qui tout se rapporte à Dieu. C'est ensuite celui de la croisade vécue comme négation par une société consciente de ses nouveaux intérêts terrestres. Ainsi, cette idée de Croisade au XIII^e siècle, intégrée à la vie même de l'époque, au rang de conduite nécessaire, obli-

gatoire, et à travers de nouvelles attitudes quotidiennes caractéristiques, apparaît comme le lieu où se manifestent à la fois une continuité et une rupture. En ce sens, la réalité produite dans l'oeuvre de Rutebeuf, attestée comme on l'a vu, par d'autres écrits contemporains, s'impose. Elle a donné accès à des événements précis se rapportant à la situation critique concrète de l'Orient entre 1260 et 1277. Cependant, pour finir, il convient de se demander pourquoi Rutebeuf s'est rallié à la Croisade, car la pratique exhortative aussi bien que critique de ses pièces est éminemment utilisatrice pour la cause de cette expérience de son temps. Pourquoi donc Rutebeuf veut-il donner au mythe conservateur de la croisade un dynamisme forcé dans un milieu si mal disposé? Est-ce qu'il y a à la base de ses appels de croisade un ferment eschatologique? Enfin son intention était-elle pure?

Pour commencer, on admettra deux remarques importantes. Les préparatifs de croisade avec la fiscalité opprimante de l'Eglise de Rome sont lourds pour le royaume de France. La croisade pour la papauté—l'Eglise s'étant mêlée à la vie séculière—n'est qu'un moyen pour elle de mener ses luttes purement politiques. Lever donc une croisade, c'est signer en plein milieu du siècle un arrêt de mort naturelle contre tous ceux qui, comme Rutebeuf, économiquement impuissants et vulnérables, sont condamnés à une insécurité chronique. La croisade devrait miner pour un jongleur tout mécénat public. Et à ce niveau on imagine mal que Rutebeuf ait pu

s'employer à recommander la deuxième croisade de Louis IX, connaissant les exactions fanatiques de celui-ci pour les croisades.³³ Il est encore d'autant plus difficile d'expliquer la prise de position de Rutebeuf quand on sait que cette croisade a permis au poète d'exécuter pour vivre quelques oeuvres de commande. Dans le recensement des écrits touchant à la croisade, la complainte de Monseigneur Geoffroi de Sergines, la complainte de Constantinople, la chanson de Pouille, le dit de Pouille, la complainte du comte Eudes de Nevers, la voie de Tunes, la complainte du roi de Navarre, la complainte du comte de Poitiers, la complainte de Monseigneur Anseau de l'Isle, sont des pièces de circonstance composées soit en faveur d'un seigneur croisé abandonné en Orient, soit dans l'intérêt propre du poète se lamentant sur la perte d'un protecteur tombé pour la cause de la Croisade. Est-ce pourquoi on ne saurait interpréter ces poèmes de Rutebeuf seulement dans une perspective dominante d'appel de croisade, même s'ils sont tissés de morceaux d'éloquence plaidant la guerre sainte. On sent chez lui qu'il se donne vraiment de coeur à celle-ci et qu'il veut délibérément faire revivre le mythe de façon réelle pour la communauté à laquelle il appartient. Il faudra en venir alors dans une certaine mesure à la condition personnelle du poète pour bien formuler une réponse satisfaisante à la question de son ralliement.

Tout d'abord, on penserait que les appels de Rutebeuf, vaincu de la vie, pauvre hère, ne semblent pas dériver d'un

sincère désir chrétien de salut, et qu'ils correspondraient de sa part à une forme de protestation. Le mythe de croisade aurait permis à ses rancœurs de s'exprimer dans une propagande de guerre. Rutebeuf aurait ressenti comme une gêne la présence des nantis et toléré mal cette nouvelle société chrétienne un peu déliée des liens traditionnels de charité. On comprend alors qu'il puisse se réfugier dans ce mythe où il lui serait permis de tuer avec bonne conscience: la croisade devrait purger et sauver la terre devenue insupportable à cause de la présence des boucs émissaires responsables des détresses matérielles de Rutebeuf: la riche clergie accaparatrice des fonds de croisade et novatrice de fausse religion, la chevalerie parjure et avare, la bourgeoisie menteuse et cossue, trois estats démissionnaires de croisade et seulement attentifs à leurs intérêts séculiers. Et c'est donc là, à travers cette propagande de guerre, que Rutebeuf trouverait sa justice, qu'il vivrait, qu'il jouirait psychologiquement d'une certaine sécurité, sa propre misère présente étant conjurée. En un mot, c'est sa revanche qu'il prend sur les riches, les puissants et les heureux de son monde par ses appels répétés de croisade.³⁴ Entreprise qui aurait permis une restructuration des valeurs de charité, de pitié, sur lesquelles le métier du poète comptait on ne peut plus. On pourrait penser que Rutebeuf tombe dans le mythique, voire l'irréel, délaissant ainsi le champ du réel, soufflant dans ses trompettes de Jéricho pour la croisade conservatrice. Mais ce n'est point par anachro-

nisme ou par manque de réalisme qu'il le fait. Au contraire, ce sera pour répondre littéralement à ses besoins vitaux qu'il réinterprète ou retourne le mythe précisément contre le clergé profiteur, parasite et riche. C'est à ce niveau que sa qualité d'écho sonore de croisade a un sens: toute la réalité vivante de l'entreprise s'anime dans ses pièces.³⁵ Au fond, Rutebeuf, il faut bien le dire, récuse la société à cause de ses écarts non chrétiens.

Notes

- 1.- Paul Alphanféry, La Chrétienté et l'idée de croisade, XII-XIIIe siècles, p. 231.
- 2.- Guy Fourquin, Le Temps de la Croissance, p. 375-547.
- 3.- Charles Lenient, La poésie patriotique en France au Moyen Age, p. 254.
- 4.- Georges de Lagarde, La naissance de l'esprit laïque, Bilan du XIIIe siècle, p. 160.
- 5.- Edmond Faral et Julia Bastin, Oeuvres complètes de Ru-tebeuf, t. I, p. 84-86.
- 6.- Charles Lenient, op. cit., p. 254-255.
- 7.- Pierre René Chaunu, De l'Histoire à la Prospective, p. 184.
- 8.- Pierre Riché, Vie spirituelle des laïcs du 9e au 12e siècles, p. 120.
- 9.- Georges Duby, Situation de la noblesse en France au XIIIe siècle, chapitre XX.
- 10.- Paul Alphanféry, op. cit., p. 198.
- 11.- Paul Alphanféry a bien montré que ceci est pensé à l'époque des croisades. Voir Paul Alphanféry, op. cit., p. 235.
- 12.- Pierre Riché, op. cit., p. 120-121.
- 13.- Cf. Paul Alphanféry, op. cit., p. 210-220 sur Humbert de Romans. Egalement Palmer A. Throop, Criticism of the Crusade: A study of public opinion and crusade propaganda, p. 188.
- 14.- Paul Alphanféry, op. cit., p. 203 : "Joinville déclarait même que ceux qui louaient l'entreprise du roi commettaient un péché mortel." Egalement Palmer A. Throop, op. cit., p. 155.
- 15.- Palmer A. Throop, op. cit., p. 151-152.
- 16.- Humbert de Romans: De Predicatione Crucis et Opus Tripartitum, cités par Palmer A. Throop, op. cit., p. 147-150.
- 17.- Marie-Dominique Chenu, La Théologie comme science au XIIIe siècle, p. 233-244.

- 18.- De la réalité des remarques de Rutebeuf, Paul Alphanéry, op. cit., p. 206, fournit la preuve dans ses observations: "Les grands viennent de faillir à leur renom de soldats de la Chrétienté. Ils ne sont plus dans la hiérarchie, ceux qui luttent, et qui par conséquent protègent; ils sont déjà ceux qui jouissent... L'esprit laïque de nationalité et de classe l'emporte contre la doctrine d'unité, et la croisade est sans doute l'une de ses victimes..."
- 19.- Raimon Gaucelm de Beziers, Humbert de Romans ont critiqué à l'époque cette excuse populaire. Cf. Palmer A. Throop, op. cit., p. 152 et p. 159.
- 20.- Ibid., p. 160-165.
- 21.- Ibid., p. 199 : Salimbene accusait même la papauté d'amasser l'argent pour elle-même.
- 22.- Ibid., p. 175.
- 23.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 84-88.
- 24.- Margaret Wade Labarge, Saint Louis: Louis IX, Most Christian King of France, p. 226-228.
- 25.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 89-93.
- 26.- Ibid., p. 58-63.
- 27.- Salimbene rapporte lui aussi ce fait. Huon de Saint Quentin accuse l'avarice du clergé. Cf. Palmer A. Throop, op. cit., p. 175 et p. 188.
- 28.- Sur les rapports de Louis IX avec ses barons, voir les observations et informations d'Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 422-423. Et ce n'est point par hasard si pendant le XIII^e siècle le personnage dominant de la chanson de geste est le baron rebelle.
- 29.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 84-87.
- 30.- Cette accusation se retrouve généralement dans les sermons des prédicateurs de croisade. Cf. Palmer A. Throop, op. cit.
- 31.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 89-93.
- 32.- Charles Lenient, op. cit., p. 263.
- 33.- Mathieu Paris a dénoncé les extorsions tyranniques de

Louis IX à côté des exactions des papes. Voir Ernest Lavisse, op. cit., p. 69-70. On peut expliquer les louanges de Rutebeuf à l'endroit de Louis IX comme une simple nécessité esthétique ou politique : la geste du roi serait capable de tout entraîner à sa suite : le roi étant lui-même un principe d'unité chrétienne. C'est là encore un trait de mentalité médiévale que reflète l'oeuvre de Rutebeuf.

34.- Charles Lenient, op. cit., p. 257.

35.- Paul Alphandéry, op. cit., p. 232.

Chapitre 111

La réalité des Hommes et des choses de son temps

Introduction

L'oeuvre de Rutebeuf présente un grand intérêt sur le plan sociologique et historique, par la réalité concrète qui s'y trouve. Le poète, observateur du réel, fait vraiment figure de témoin domestique "voirdisant" dans son oeuvre sur la vie, les êtres et les choses de son temps. Et au fond des réalités décrites, il y a également des indications sur les niveaux de pensées, les attitudes mentales, et les remous inconscients de la collectivité dans laquelle Rutebeuf a vécu. Naturellement, il n'y a pas lieu de chercher dans l'oeuvre une intention artistique de réalisme ^{comme} on l'a dit plus haut. L'oeuvre plutôt ne vaut que par ce qu'elle traduit comme toute composition moralisante ou satirique du temps, écrite pour les estats de la société. Et loin de mettre en doute ce que dit Rutebeuf comme produit de son expérience directe, on trouve utile d'admettre l'évidence de ses observations: Rutebeuf peut bien forcer la note avec ses exagérations critiques ou paraître manifester de l'intérêt pour des formules stéréotypées d'écriture, mais c'est bien sur le réel observable qu'il le fait. Ce qu'il dit procède donc et relève de la réalité. On penserait en outre que Rutebeuf présente ce réel à travers l'interprétation idéologique de la charité ou de la foi chrétiennes qui, seules, commandent implicitement ou explicitement les textes. On doit convenir, par contre, que le monde dont Rutebeuf a pleinement conscience est un point de départ pour ses propres

réflexions: Paris et le siècle vivent en effet dans l'oeuvre de Rutebeuf.

A- Paris.

On ne peut douter que Paris ait exercé une grande attraction sur Rutebeuf, trouvère-jongleur, bohème itinérant à la recherche de faits divers à colporter. Ses pièces apportent force preuves qui montrent chez lui une connaissance objective et concrète de Paris. La ville, coeur de la vie à son époque, de la discussion universitaire, ou de la compétition active marchande, fait indirectement partie intégrante de la matière poétique de Rutebeuf. Aussi une lecture d'indications précieuses et identifiables du Paris physique de la seconde moitié du XIIIème siècle ira dans le sens du réalisme urbain de son oeuvre.

Paris est bien au centre et à l'arrière-plan de la poésie de Rutebeuf. Le témoignage concret de la richesse économique ou de la valeur culturelle de la ville s'y trouve moins visible. C'est bien plutôt le Paris religieux qu'attestent les pièces de Rutebeuf. Ainsi l'énumération dans le dit Les Ordres de Paris des religieux tels que les Barres, les Beguines, les Jacobins et les Cordeliers, les Sachets, les Quinze-Vingt, les Filles-Dieu ou Filles du Roi, les Trinitaires, le Val-des-Ecoliers, les Chartreux et les Guillemins, ne se comprend que par la présence tangible de leurs établissements respectifs dans l'espace réel de Paris. Or

l'histoire de la ville a bien précisé ce fait. Il est donc à soupçonner que le poète exécutant un tour de ville quotidien se trouve frappé d'emblée par ce paysage religieux insolite. Aussi quand il écrit:

25 Li Barré sont près des Beguines
 (Les Ordres de Paris)
 FB.1, p.324

soulignant par là le voisinage de leurs édifices respectifs, et

128 Je voi deça les pommiaus luire
 Des manoirs qu'il ont entrepris;
 Idem, p.328

évoquant les superbes et neuves constructions parisiennes des Trinitaires, on peut lire ces vers comme la transposition d'une chose vue. Granz meson, biaux palais, grant fondement, caractérisent les lieux de résidence des Jacobins et des Cordeliers que

556 Onques nus riches hon n'ot tel
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p.360

observe alors Rutebeuf. Et "maint biau lieu et maint manoir"
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p.384 V.18

des Bénédictins et des Cisterciens, achèvent de mettre en relief à ses yeux la ville religieuse.

On peut retenir cette énumération des ordres mendiants de Paris, et ces mentions descriptives de leurs résidences dans les divers textes, tout au plus comme un témoignage de leur "nouvellete"¹ et de leur fausseté dans la vie religieuse de l'époque. C'est la façon dont il faut les lire: pour se plaindre de l'ambition de ces ordres prêchant la pauvreté

et la désapprouver en même temps, Rutebeuf ne sait mieux faire que de constater la réalité de leurs impressionnants édifices dans la ville.

De plus Rutebeuf fait dans son oeuvre, avec des indications éparses, la part de la pleine réalité de la vie urbaine de Paris. On doit constater que ces notations dispersées à travers les textes soulignent bien la présence active de Rutebeuf au monde urbain ainsi que son goût d'observation du réel. En effet, en identifiant des détails non négligeables comme meson Dieu ou les fondations charitables multipliées dans le temps par Louis IX, Universitei de Paris la citei ou le quartier des études, Draperie ou le centre des drapiers de Paris, Change ou celui des banquiers, ribaut du quartier de la louée des travailleurs de Paris, on voit bien que le poète évoque toute une diversité des secteurs de l'expérience humaine de son temps.

Aussi bien les vues de Paris comme centre effervescent, enfer moral, ne sont point absentes de l'oeuvre. Ainsi le dit de l'Herberie s'explique par la réalité quotidienne des crieries publiques du marchand charlatan qui vante les vertus thérapeutiques de son erberie. Ce dit de Rutebeuf peut être lu sans hésitation comme la transcription d'un vrai boniment de marchand que le poète a sûrement maintes fois entendu dans Paris. Les vers suivants de Rutebeuf traduisent aussi l'animation que suscite en pleine ville le va-et-vient quotidien des moines mendiants qui s'en vont par deux com-

pains en quêtant de façon bruyante:

88 Parmi Paris en va trois paire
(Les Ordres de Paris)
FB-1, p.326

. . ./ . . .

33 "Donez por Dieu du pain aus Freres!"
(L'Etat du Monde)
FB-1, p.384

Et l'agitation, la turbulence des clerc de Paris n'échappe point à l'observation de Rutebeuf dans le dit de l'Université de Paris. Les violences de jour et de nuit des étudiants dans les rues de Paris ont été si fréquentes qu'elles ont été dans le temps relevées par plus d'un observateur.² Enfin, le Paris de la perdition et de la débauche se reflète également à travers les textes de Rutebeuf.

311 Au bordel ou en la taverne
(La nouvelle complainte d'Outremer)
FB-1, p.507

avec de tels lieux maudits, la ville décourage les meilleures volontés et les meilleures dispositions: Paris est la faille de l'étudiant en quête de la belle musarde, celle-ci le plus souvent entraînée par des marqueraus de profession comme Charlot le jongleur; la cité détruit en outre à jamais le jongleur pauvre, buveur et joueur de dés invétéré.

Il y a donc lieu de parler d'un cadre parisien de l'oeuvre de Rutebeuf. La réalité physique de la ville ainsi que certains aspects habituels de la vie de sa population sont des données assez intéressantes qui caractérisent le Paris de Rutebeuf.

Le siècle.

C'est surtout le monde contemporain qui a sa grande part dans l'oeuvre réaliste de Rutebeuf. De cette civilisation à laquelle appartient le trouvère, les côtés peu reluisants aussi bien que les aspects les plus frappants sont transcrits dans ses dits. Et ce qu'il représente alors, relève de la vraie situation de la société à l'époque où il écrit. La "gent crestienne" de la seconde moitié du XIIIème siècle est un monde que connaît directement Rutebeuf. Ses dits méritent ainsi considération car ils sont loin d'être puisés à même un milieu merveilleux.

Le "lignage umain" du milieu parisien.

Il n'est que d'examiner l'oeuvre littéraire de Rutebeuf pour voir combien la société de son temps était diversifiée. La prolifération d'"estats" est l'un des traits de l'époque si bien que les moralistes du XIIème siècle et surtout du XIIIème, dans leurs textes comme les États du monde, les Miroirs du monde, ou les Bibles, se sont évertués à recenser ces conditions de la société avec des critères acceptés par leurs propres contemporains. Et on devine aisément les rapports complexes qui doivent nécessairement s'établir dans une société où il y a tant de sortes de gens. Il ne nous appartient pas ici d'étudier comment et à partir de quels fondements Rutebeuf voit les divisions de la société mais de souligner plutôt que son texte en gé-

néral atteste des individus ou des groupes vivant à l'époque à Paris. Aussi une histoire sociale se doit de tourner ses regards vers Rutebeuf: les dénominations du milieu alimentent son oeuvre qui est ainsi loin d'être laconique: roi ou prince, baron, conte, du(c), chevalier, jone escuir, bailli, provos, maires, juges, mestre d'universitei, escolier, clerc lai, borjois, mire ou fisicien, tavernier, mestrestreil, musarde, bedeau, seneschaus, pour nommer la gent laie; ³ abeesse, evesque, prelat, provoire, moine, clerc, prestre, religieu, pour parler de la gent clergie.⁴ En outre, le vocabulaire de Rutebeuf renseigne sur la conception sociale, économique et même morale des relations urbaines: riche, moien, menu, povre, crestien, juif,⁵ ont toute leur force et leur valeur dans les textes de l'auteur. C'est que dans ce milieu, le profond changement de l'économie à l'époque, et la culture chrétienne basée sur la charité et la foi comme réalités fondamentales de l'existence ont donc une forte emprise sur des comportements et des attitudes typiques qui intéressent avant tout Rutebeuf. On comprendra mieux par la suite sa traduction de la réalité sociale.

Louis IX —

Dans cette société complexe il doit se distinguer tout naturellement une hiérarchie structurée. Et par voie de conséquence des styles de vie, et des attitudes multiples prennent corps. Il se dessine alors en tout premier lieu une aristocratie aussi bien laïque qu'ecclésiastique qui

s'impose à l'attention des contemporains. Ses grands pouvoirs économiques et sociaux assurent sa montée, son prestige ou sa considération. Ainsi apparaît-elle comme une référence morale aux yeux de la "fole gent" qui lui est opposée, sinon distincte. Au faite de cette aristocratie se trouve l'autorité royale respectée et reconnue comme sacrée. Conception qui se matérialise dans la littérature aussi bien que dans les arts de l'époque. Et puisqu'on a une très haute idée de la royauté, on regarde ou mieux on observe le souverain. Ainsi comme tout homme au Moyen âge, Rutebeuf n'a aucune gêne à veoir li rois Loÿs. Son attention à celui-ci est largement remarquée dans ses textes. Louis IX n'y est décrit que par ses propos, sa conduite ou ses sentiments. Et ce que dit Rutebeuf vaut pour la compréhension de l'historien en ce qui concerne les rapports du roi et de son peuple. Thomas d'Aquin ne déclarait-il pas à l'époque que le "prince est fait pour le peuple"?⁶

Louis IX ne revêt en effet d'intérêt pour Rutebeuf qu'à cause de la protection excessive qu'accorde le roi aux ordres religieux et de son esprit chevaleresque. En étudiant la querelle et les rivalités entre Mendiants et Séculiers, on avait remarqué que Rutebeuf s'opposait effectivement à Louis IX, jugé par le trouvère comme un obstacle réel au succès des séculiers, et un sympathisant trop complaisant **aux** moines mendiants. Rutebeuf enragé de voir la toute-puissance mendicante dans le milieu parisien, que ce soit à l'université ou

dans l'apostolat, ne cache point alors les sentiments que lui impose la conduite de Louis IX. Et c'est cette conduite qu'il est bon de signaler.

Rutebeuf observe que le roi est un fanatique des Français et des Cordeliers, et il le rappelle à la raison:

- 81 Li rois jura: "En non de mi,
Il m'avront tout anemi
S'il la brisent, sachiez sans faille:
84 Je n'ai cure de lor bataille."
Li mestres parti du palais
Ou assez ot et clers et lais.
. . .
89 Si l'escilla sanz plus veoir.
(Le dit de Guillaume de Saint Amour)
FB.1, p.247

dit le trouvère lors de la comparution du séculier Guillaume de Saint Amour et des Mendiants près de Louis IX qui se mesfet ainsi et contrairement à ce qu'on attend d'un souverain:

- 27 Car rois ne se doit pas mesfere,
Idem, p.245

c'est du moins ainsi que le voyait la société. Et l'absence de loyauté de la part du roi à l'endroit des chevaliers ses pairs, arrache ce cri au poète:

- 129 Loiautez est morte et perie.
(La Complainte de Constantinople)
FB.1, p.428

Ailleurs quand Rutebeuf ajoute:

- 89 Et de l'avoir au meilleur roi
C'onques encor haïst desroi,
(La Bataille des Vices contre les Vertus)
FB.1, p.308

- Li rois tendra deça concile
42 Comment Auils s'en vint en France,
Et fera nueve remanance
A cels qui font nueve creance
(La Bataille de Constantinople)
FB.1, p.426

Il faut comprendre ses déclarations à contre-pied: Rutebeuf ne fait que reprendre sa juste observation sur l'amour fanatique et la faiblesse du roi qui se laisse abuser par les Mendians. Il y revient encore mais en faisant en outre la peinture de l'avarice surprenante du roi à l'époque de ses croisades:

Que dites vous que il vous samble
 Quant me sires Nobles dessamble
 57 Toutes ses bestes,
 Qu'il nē pueent metre lor testes,
 Aus bons jors ne aus bones festes,
 60 En sa meson,
 Et se n'i set nule reson,
 Fors qu'il doute de la seson
 63 Que n'encherisse?
 . . .
 Ja autrement ne se demaint
 118 Por querre avoir
 Qu'il en porra assez avoir...
 (Renart le Bestourné)
 FB.1, p.540-542

Il n'y a pas lieu de prendre ici la déclaration voilée de Rutebeuf pour une simple réaction classique de jongleur insatisfait dans l'attente d'une faveur quelconque. Elle répond à la réalité des faits en ce qui concerne les mesures d'économie effectivement prises par Louis IX sous l'emprise mendicante afin d'apaiser la colère divine à la nouvelle que les Tartares allaient envahir la Chrétienté d'Orient.⁸ Rutebeuf ne se trompe point: il a bien remarqué que Louis IX se comporte comme un simple instrument entre les mains mendiante.

Parallèlement cependant, Louis IX est pour Rutebeuf un paragon de chevalerie chrétienne, marquant ainsi la conduite exemplaire du roi reconnue par les contemporains. Et ce n'est point par hasard que le trouvère le présente sous ce jour. On sait bien qu'il est un chanfre des croisades et que

le roi avait embrassé avec ferveur la guerre sainte dans un but tout à fait religieux. A une époque où ni clerc, ni moine, ni pape, nul en fin de compte n'était assuré du salut dans l'autre monde,⁹ on comprend que l'entreprise guerrière du roi répond à l'état d'esprit général qu'on a retracé ci-dessus: la sauvation par la croisade. Le roi, en effet, c'est la prudence personnifiée:¹⁰ sa soumission à l'Eglise, sa vaillance et son respect de la morale chevaleresque sont à plusieurs reprises soulignées par Rutebeuf.

Ainsi, l'image familière connue de Louis IX des meson Dieu et des plaids n'apparaît pas tellement dans les textes de Rutebeuf. La raison n'est pas difficile à trouver. Rutebeuf en ce qui le concerne personnellement ne voit surtout chez le roi que sa dévotion aveugle pour les Mendiants—les ennemis de sa profession—même s'il ne s'est pas tu sur l'idéal chevaleresque du roi, soldat du Christ.

L'aristocratie proprement dite —

La chevalerie possédante est une fraction du groupe dominant. Les grands dignitaires de l'Eglise enrichie associés au gouvernement en constituent l'autre partie. C'est en somme la catégorie des privilégiés et comme tels, on la regarde selon un trait mental physique du Moyen âge: on attend d'elle certaines manifestations concrètes qui puissent la justifier aux yeux de tout le monde. On imagine bien que cet estat réunit les conditions d'une vive peinture de la part de

Rutebeuf dont la lucidité se trouve précisément accrue par sa propre situation de dépendance. Rutebeuf, pour la faire, s'en tient à ce qu'il voit. Son état lui interdit toute fuite loin du réel: le comportement et la situation de la noblesse frappent l'esprit du trouvère. Au-delà des apparences, Rutebeuf dit avec pénétration sur les vraies réalités, les écarts ou les contradictions de cette catégorie sociale de son temps. Sur ce point, son oeuvre nous éclaire. Elle supplée à l'histoire.

Il est facile de percevoir d'après l'oeuvre de Rutebeuf, la diversification nobiliaire de l'aristocratie laïque. Sans pour autant qu'il y ait une décadence, la cassure interne de la noblesse est relevée dans les textes du poète.¹¹ Déséquilibre que l'histoire confirme pour la seconde moitié du XIIIème siècle.¹² Aussi les mentions pertinentes de Rutebeuf dans ce sens ne sont point à dédaigner. Chevalier, baron, duc, vasseur, vauvasseur, bachelier, escuier, appartiennent tous à la noblesse aristocratique mais ces termes recouvrent des réalités différentes: ils informent sur des nobles qui possèdent et qui sont riches, et sur ceux qui, dépassés par l'évolution économique du temps, sont pauvres. Quand Rutebeuf parle à plusieurs reprises de grand sire, de mieudres ou de moiens, de povres gentilz homes ou de povre preudome, ce n'est point une simple vue de son esprit. Effectivement des chevaliers ruinés ont constitué une classe moyenne nouvelle facilement accessible à la paupérisation. Et bon nombre d'indices dans les dits témoignent des problèmes économiques d'une partie de la noblesse

devenue pauvre, et qui sont attestés par l'histoire:¹³

114 Ja ne li covient terre vendre
 Por paor de l'autre deffendre
 (Les Ordres de Paris)
 FB.1, p. 327

. . .

210 Prelat auz palefrois norrois...
 Mais vos poeiz entor vos prendre
 Assez de povres gentilz homes
 212 Qui ne mainnent soumiers ne soumes
 Qui doivent et n'ont de qu'il paient
 Et lor enfant de fain s'esmaient:
 A cex doneiz de votre avoir...
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 FB.1, p. 504

ces passages ne sont point sans rapport avec la réalité: des prudhommes déstabilisés économiquement, ruinés ou appauvris, avaient du mal à se croiser; d'autres gênés, vendaient leurs terres pour croiser.¹⁴ Et d'autres encore désireux de s'enrichir ou pour survivre s'adonnent à des activités marchandes:¹⁵

160 Aussi bien aleiz as marchiez
 Vendre voz bleiz et votre aumaille
 Com cele autre povre pietaille.
 Toute gentilesece effaciez.
 Idem, p.503

Les difficultés matérielles ressortent ici clairement, puisque de telles activités sont contraires à la mentalité aristocratique. Les vers montrent bien l'affaiblissement de la situation économique de la noblesse de son temps. Autant les références dans l'oeuvre à jone gent, bacheliers errants, ecuyers, s'expliquent par des situations concrètes et de l'économie et de l'attitude mentale d'une noblesse vis-à-vis du déséquilibre social à l'époque.¹⁶ C'est qu'il semblait tout à fait naturel à l'aristocratie en difficulté de consacrer sa supériorité native devant la présence insupportable de marchands riches,

nouveaux venus de basse naissance, qui s'imposent déjà dans le milieu. Elle conférait alors le titre d'écuyer aux jeunes célibataires non casés qu'elle ne pouvait pour le mement adouber chevaliers.¹⁷ Faute d'argent, et couverte de dettes, l'aristocratie ne pouvait pas se permettre de supporter les frais élevés à l'époque des cérémonies d'adoubement.

Ainsi le vocabulaire de Rutebeuf traduit bien les traits de différenciation dans le monde de la noblesse chevaleresque. Rutebeuf informe comme l'histoire sur la non homogénéité de cette classe à son époque.

De plus, la mentalité aristocratique attestée au temps même de Rutebeuf est reflétée dans son oeuvre. Une image réelle de la personne du noble donne à l'époque une structure caractéristique à l'ensemble de ses rapports sociaux: c'est la prudhomie, idéologie de la noblesse reconnue comme un art de vivre, et si souvent mentionnée par Rutebeuf à travers son oeuvre. Sous ce mot se lisent toute une attitude morale, tout un état d'esprit, appartenant aussi bien au laïc qu'au clerc. La générosité, la vaillance et la loyauté en sont les traits caractéristiques qui achèvent la supériorité, l'honneur et le prestige du noble, et qui le définissent en même temps.

105 Chevalerie est si grant chose
(Les Plaies du Monde)
FB.1, p. 381

souscrit alors Rutebeuf à cet état d'esprit familial à son siècle.

De tout ce qui précède, on peut généraliser valablement

sur le fond sociologique, économique et historique de l'oeuvre de Rutebeuf en ce qui concerne tout particulièrement la classe dominante de son époque. Le poète l'a représentée dans ses structures diversifiées et dans l'idéologie qui explique son existence réelle. Mais que dit notamment Rutebeuf sur la conduite du noble?

Le noble vu par Rutebeuf est une réalité bien vivante dans son époque. Et pour bien admettre les observations, les allusions précises du poète, il faut se représenter une fois de plus les conditions du temps. L'histoire accuse pour l'aristocratie un recul des profits des droits de justice—source puissante de ses revenus—et une mauvaise exploitation des domaines nobles.¹⁸ Et le climat économique qui en résulte est celui d'un véritable marasme obligeant le noble possédant de couper court à des prodigalités dispendieuses, à des sorties de fonds exagérées, enfin à des coutumes traditionnelles coûteuses ou ruineuses comme celles de se payer trop régulièrement les services d'un jongleur ou d'accueillir des convives à sa table. Robert de Blois précisément s'indignait à la pensée que certains seigneurs font fermer les portes des salles où ils mangent au lieu de les laisser ouvertes à tout venant.¹⁹ Ainsi Rutebeuf, dans le comportement noble, ne vit que celui d'un groupe sourd à la générosité, égoïste et même vénal:

152 Et bien puet veoir et entendre
 Qu'il n'i a més nul Alixandre.
 Lor mestiers defaut et decline
 Li plusor vivent de rapine.
 Chevalerie a passé gales:

- 156 Je ne la voi es chans n'es sales
Menesterez sont esperd ,
Chascuns a son Donet perdu,
Je n'i voi ne prince ne roi
160 Qui de prendre face desroi,
(L'Etat du Monde)
FB.1, p.388

- Chevaliers de plaiz et d'axes
Qui par vos faites vos justices.
Sens jugement aucunes fois,
248 Tot soit sairemen~~s~~ ou foiz,
Cuidiez vos toz jors ainsi faire?
. . . / . . .
Par vos faites vos jugemens,
Qui sera votres dampnemens
Se li jugemens n'est loiaus,
268 Boens et honestes et feaus,
Qui plus vos done, si at droit;
Ce faites que Diex ne voudroit.
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
FB.1, p.505-506

Ces passages le décrivent comme tels. La largesse aristocratique a donc disparu, et la cupidité de la noblesse prête à rendre une justice vénale est fait courant à l'époque de Rutebeuf. Ces vers consacrent en effet la dégradation de la noblesse.²⁰ Et d'autres passages attirent l'attention sur l'image des chevaliers parjures. Il faut bien comprendre ici que l'économique qui disparaît ou s'amenuise comme une peau de chagrin suscite naturellement une réaction médiocre:

- 119 Les chevaliers loiaus et preus:
Por ce n'est més li sieclès preus.
(Les Plaies du Monde)
FB.1, p.381

n'existent plus.

- 111 Tout sens, tout bien et toute honor
Idem, p.381

ne les caractérisent plus. La vaillance chevaleresque est lettre morte. Et le décroisé qu'a représenté Rutebeuf est le type parfait

- 264 . . . de combattre n'est pas gueux
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 FB.1, p.506

d'une certaine partie de la noblesse : de là à la vantardise il n'y a qu'un pas. C'est ce comportement que constate Rutebeuf à sa façon:²¹

- 252 Quant la teste est bien avinee,
 Au feu, deleiz la cheminee,
 Si vos croiziez sens sermoneir;
 Donc verriez granz coulz doner
 Seur le sozdant et seur sa gent;
 Forment les ~~avez~~ ^{avez} damagent.
 Quant vos vos leveiz au matin
 S'aveiz changié votre latin,
 Que gari sunt tuit li blecié
 260 Et li abatu redrecié.
 Idem, p.505-506

. . . : . . .

- 162 Teil coutume a et clers et lais
 (La Complainte du Comte Eudes
 de Nevers)
 FB.1, p.459

Et pour preuve les jeunes écuyers qui ont pris conscience que la fortune ne les attendait point en Orient avec les croisades ne veulent plus aventure pour s'illustrer braves et vaillants. Dans ce groupe Rutebeuf met en relief la figure du noble étourdi, frivole et arrogant:

- Jone escuier au poil volage,
 136 Trop me plaing de votre folage,
 154 Car vos toleiz vilainment
 Povres puceles lor honeurs.²²
 156 Quant ne puent avoir seigneurs,
 Lors si deviennent dou grant nombre:
 159 Vox povres voizins ~~sqz~~ ^{sqz} marchiez
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 FB.1, p.502-503

Et pour finir, la constatation et la démission ou la dégradation de la noblesse amène le poète à invoquer toute une autre réalité de la vie aristocratique du temps dans ses traits les

plus caractéristiques: la chasse et les tournois.²³ Quand

Rutebeuf parle constamment des tournoyeurs

57 Cuens de Blois, bien avez errei
Par desai au tournoement.
(La Chanson de Pouille)
FB.1, p.434

. . .

52 Prince, baron, tournoyeur
Et vos autre sejourneur
Qui teneiz aise le cors,

. . .

116 Tournoiëur, vos qui aleiz
En yver, et vos enjaleiz,
Quelle places a tournoier
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
FB.1, p.499-501

et des chevaliers qui

261 . . . vont au lievres chacier,
Et li autre vont porchacier
S'il panront un mallart ou deux,
Idem, p.506

et qu'il relève les propos des vauvasseurs ou des bacheliers

errants qui ne pensent uniquement qu'à la chasse:

116 "Sans oïr messe sunt maint biau serf em Biaire"
(La Voie de Tunes)
FB.1, p.467

Le poète en effet ne fait que présenter le noble dans ses occupations favorites tout en soulignant implicitement son oisiveté coutumière.

Il faut remarquer tout de suite que ces conduites nobles ont bien retenu l'attention de Rutebeuf et qu'elles ne sauraient être interprétées comme des reprises interminables de jongleurs brocardant sur des travers aristocratiques. Il y a bien dans l'arrière-plan des passages ou des vers cités la

détérioration historique des rapports nobles dans la société au temps de Rutebeuf, et qu'elle a fait l'objet de ses jugements sévères. Cependant, dans la réalité médiévale, se rencontrent encore des figures exemplaires. Elles ne sont point absentes en effet des diits de Rutebeuf qui, on l'a vu, n'a pas caché les sentiments que lui inspire le monde aristocratique.

Monseigneur de Sergines, le comte de Nevers, le roi Tiebauz de Navarre, le comte de Poitiers, sont ainsi de nobles prudhommes par la dissipation systématique qu'ils font de l'argent et des dons généreux, par le témoignage concret des sentiments cultivés de la vraie prudhomie.²⁴ Rutebeuf dit de Monseigneur de Sergines:

57 Valor de cors et bonté d'ame . . .

. . ./. . .

93 Son seignor lige tint tant chier
Qu'il ala avoec li vengier...

(La Complainte de Mgr Geoffroi de Sergines)

FB.1, p.415-416

Du roi de Navarre, il écrit:

Quant il me sovient des bienz faiz
Que il a devant Tunes faiz,
Ou il a mis avoir et cors.

56 Li premiers issuz estoit fors

Et retorroit li darreniers. .

117 Fontaine estoit de cortoisie. .

122 Com preudoms puet ameir seignor. .

(La Complainte du Roi de Navarre)

FB.1, p.483

Dans les passages suivants le comte de Poitiers est digne d'estime:

33 Par son sanz et par sa largesse,
Par sa vigueur, par sa proesse,

. . . / . . .
 Et por ameir religions
 Et chevaliers et povre gent
 56 Ou il a mis or et argent . . .
 68 Miraours de chevalerie
 Fu il tant com il a vescu.
 Moult orent en li boen escu
 Li povre pseudome de pris.

(La Complainte du Comte de Poitiers)
 FB.1, p.488-489

On voit bien que la largesse, la loyauté et la prouesse sont des vertus courtoises, donc de prudhomme. Ces morceaux fondent donc la chevalerie aristocratique telle qu'elle a été vécue par les contemporains. Et dans l'arrière-plan des pièces rappelées se trouve indirectement évoquée la réalité de l'activité noble caractéristique et par excellence: il faut nommer la guerre,²⁵ marque réelle de l'esprit aristocratique.

En définitive, on peut bien puiser dans l'oeuvre de Rutebeuf des renseignements sur la noblesse chevaleresque de son temps. Au moment où écrit le poète, il y a effectivement une mutation morale et mentale de la part de la noblesse encore enracinée dans ses attributs constitutifs. Déviation que dévoile Rutebeuf.

Les hommes d'église et les clercs_

Un autre secteur d'expérience humaine de son siècle intéresse Rutebeuf. On veut parler ici de la clergie. On ne saurait trop s'en étonner. Du temps de Rutebeuf, en effet, l'Eglise vit réellement dans la communauté urbaine. Elle se trouve donc objectivement observable. Et si son ascendance économique dans le milieu est à noter pour comprendre une cer-

taine hostilité à son égard, elle explique en même temps son importance sociale. Rutebeuf, poète-jongleur, n'est donc point indifférent aux faits et geste de la clergie. Il regarde l'état clérical. On se contentera de remarquer tout d'abord que ce que dit Rutebeuf ne se départ point de sa confession chrétienne, car au fond Rutebeuf, aussi bien que ses contemporains, considère l'Eglise pour la force spirituelle et morale qu'elle représente. Il n' a pas lieu de prendre les observations critiques de Rutebeuf pour une sorte de révolte hérétique. Le poète a en vue non l'Eglise institutionnelle, mais les gens d'Eglise. Aussi ne cache-t-il pas alors les sentiments éprouvés devant l'Eglise de son temps:

S'en ai le cuer taint et plain d'ire
 6 Quant je la voi en tel point mise,
 (De Sainte Esglise)
 FB.1, p.279

Ses dits dans lesquels il a consigné ses observations instruisent donc sur la vie ecclésiastique de son époque.

Et justement une grande valeur réaliste peut être conférée aux notations de l'auteur sur les signes extérieurs qui différencient visiblement les clercs vivant dans le milieu parisien. Les Cordeliers ou frere de la corde—cordée à trois cordes—vestus d'un brun habit ou d'une cotele grise

8 . . . sont saint de la corde et s'ont tuit lor
 pié nu.
 (Le dit des Cordeliers)
 FB.1, p.231

Les Precheurs Jacobins sont

42 Vestu de robe blanche et noire;
 (La Discorde de l'Université et des Jacobins)
 FB.1, p.240

rude robe de simple laine qu'ils portent à même la peau, ajustée avec la corroie: "au lange se froie" pour bien montrer leur esprit de mortification ou d'humilité. Les enseignants Jacobins ont chape ronde, large cote et pelice. Et tous portent la distinctive grant corone de cheveux autour de leur large tonsure sur la tête. Par humilité, remarque Rutebeuf, les Béguines qui besse la chiere et

156 Qui larges robes ont
 Qui ont envelopé les cols
 Et sont barbees comme cols.
 (Des Règles)
 FB.1, p.275

Les Sachets qui circulent dans Paris sont de sas ensachie,¹⁰ et les Trinitaires y vont monter sur des ronci. Les Frere Barre resont cras et enfin le vers

17 Li un sont moine blanc et noir
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p.384

signale bien la tenue des Bénédictins et des Cisterciens de l'époque. On s'est aperçu bien ainsi que la clergie parisienne ne constitue point pour Rutebeuf une masse indistincte. Les signalements qu'il donne de ces Ordres témoignent bien du spectacle religieux de Paris:

Tant d'Ordres avons ja
 (La Chanson des Ordres)
 FB.1, p.331

s'est-il écrié—on s'en souvient—devant l'affluence constatée des Ordres Mendians dans la ville. Mais quels sont les comportements de ces gens d'Eglise, étudiés par le poète dans ses textes?

En premier lieu, Jacobins et Cordeliers n'y appaissent

point avec sympathie. Rutebeuf prend au sérieux l'existence des Mendiants, ne s'y fiant point aux apparences d'humilité, de pauvreté ou de douceur dont ceux-ci se réclament. Il refuse d'être celui qui esgardoit defors le fait mendiant. Ceci l'inquiète fort. Et toutes les fois qu'il est allé regarder de près la réalité des Mendiants, il découvre une dessevrance:

8 Que dire et fere n'i soit mie
(La Discorde de l'Université et des Jacobins)
FB.1, p.239

55 Et sont apostre par parole
(Les Ordres de Paris)
FB.1, p.325

78 Assez font el que il ne dient
(Du Pharisien)
FB.1, p.253

écrit tour à tour Rutebeuf à leur égard. A ses yeux, ils sont essentiellement des hypocrites et c'est là leur trait caractéristique dominant. On pourrait penser que l'hypocrisie du clergé est un thème largement répandu dans la littérature, qu'il est même un motif courant de plaisanterie dans les fables, par exemple, contre le clergé mendiant.²⁶ L'observation de Rutebeuf en ce cas apparaîtra comme une forme littéraire pour dénigrer tout simplement les Mendiants considérés comme ses ennemis. Cependant on doit tenir compte de l'intention polémique de certaines pièces écrites de Rutebeuf. On admettra ainsi que souvent la haine aiguise l'observation. Et mieux encore le dénigrement, la caricature n'enlèvent pas toutefois le fond d'une accusation. On reconnaîtra enfin que le comportement mendiant—comme l'a témoigné l'histoire—a effectivement laissé une impression de duplicité parmi les

contemporains de Rutebeuf.²⁷

L'hypocrisie mendiante est pour Rutebeuf l'évidence même. Des notations abondent en ce sens dans son oeuvre entière. Et il suffit de considérer le vocabulaire choisi pour sentir que Rutebeuf ne fait que relever avec force une réalité qui lui est odieuse: felons cuers, fauz cuer ou mauvaistie enclose, fauve la face, ypocrite papelart, plus faus qu'Erodes, faus Samblant, faus ypocrites qui fet biau semblant par defors, faus papelars, faussetez, fausse vie menez, et qui defors oint et dedanz larde, toutes ces expressions ne font que reprendre sur la duplicité ou ypocrisie des Ordres mendiants Jacobins et Cordeliers surtout, qui, aux yeux du poète,

6 Ont le siecle honi
 (La Chanson des Ordres)
 FB.1, p.331

Rutebeuf saisit donc le lieu de contradictions mendiantes avec ce trait d'esprit. Et quelles sont alors les moeurs des Mendiants autorisant le poète à signaler leur hypocrisie patente dans le milieu?

Rutebeuf note l'avidité acquisitive insatiable des Mendiants qui courent donc après les richesses:

. . . Faus Samblant
 87 Emporte tout. . .
 98 Moult a sainte chose en avoir,
 Quant tel gent le vuelent avoir
 (Complainte de Guillaume)
 FB.1, p.262

Ils méprisent les gens menues et n'ont plutôt d'égards que pour les riches, afin de profiter de leur prospérité:

Encor est ceste gent si chiene
 Quant un riche homme vont entor
 108 Seignor de chastel ou de tor,
 Ou userier ou clerc trop riche
 (Qu'il aiment miex grant pain que miche)
 Si sont tuit seignor de leenz:
 (Des Règles)

FB.1, p.273

Et helas! poursuit le poète,

. . . tant en corent a cort
 Qu'a povre gent font si le sort
 93 Et au riches font feste et joie
 (Le dit de Sainte Eglise)

FB.1, p.283

Habiles, insinuants, ces Mendiants, sans scrupules, pourchas-
 sent—attirés par l'appât du gain—toutes les occasions de
 s'enrichir, ils courent après des testaments:

. . . Jacobins et Menuz
 Ont receüz de testament
 De bougres por loiaus tenuz
 113 Et d'useriers viex et chenuz
 (La Complainte de Constantinople)

FB.1, p.428

20 Qui les aboivrent et enyvrent
 Et qui lor engressent les pances
 D'autrui chatels, d'autrui substances...
 (Des Règles)

FB.1, p.270

Ils grugent ceux qui possèdent:

31 . . . li Mendiant
 43 Et cil lobent les lobeors...
 (L'Etat du Monde)

FB.1 p.384

et appauvrissent les pauvres:

139 Quant chiés povre provoie viennent...
 144 Or covient por els grant arci,
 Dont li povres hom est en trape.
 (Des Règles)

FB.1, p.274-275

Et qui pis est, observe Rutebeuf,

32 . . . cil sont changeor qui vindrent avant hier
 (Des Jacobins)
 FB.1, p.315

et même aver.

On ne saurait, en effet, parler d'une avidité hypothétique relatée par Rutebeuf pour présenter avec intention le Mendiant comme un être méprisable. Ce trait correspond bien à quelque chose de réel, et assez de textes contemporains l'ont montré.²⁸ Comme ceux-ci, l'oeuvre de Rutebeuf est encore fidèle en présentant les Mendiants comme des parasites jouisseurs, préoccupés avant tout par le bien manger, le bien boire et le bien vivre.²⁹ On ne peut que tolérer la persistance de ce trait à travers l'oeuvre:

- 130 Et cil en ont pances emplies. .
 132 Que l'en voit cras et rePOSEZ.
 (Des Règles)
 FB.1, p.274
- 117 Nous font orandroit grant moleste
 S'il n'ont bons vins et les blanz liz.
 (Le dit de Sainte Eglise)
 FB.1, p.284
- 249 Vins et viandes vuet avoir,
 S'om les puet troveir por avoir
- 252 Et non d'ameir religion . . .
 (Le dit d'Hypocrisie)
 FB.1, p.296
- 808 Or demandent a biez paroles
 Les bons vins et les coutes moles . . .
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p.368

Les Mendiants ne cherchent ainsi que les bonnes tables. Et Rutebeuf renseigne en outre sur leur volonté de dominer qui rend leur espèce

- 56 . . . cruel et deputaire
 Vers cels a cui il ont afaire.
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.252-253

Manifestation d'orgueil bien plus réelle, aux yeux de Rutebeuf, que l'humilité, la douceur, la sainteté, prêchées ou cultivées par les Mendiants. Voudrait-on parler de leur pauvreté intellectuelle évangélique? Là encore Rutebeuf note leur duplicité: ils refusent la potestas³⁰ mais ils courent après les chaires de l'Université de Paris

16 Ou il vuelent a force lire
 (La discorde de l'Université et des
 Jacobins)

FB.1, p.239

et où

56 Bon fu tel gent mise a escole.
 (Les Ordres de Paris)
 FB.1, p.325

Ainsi, Rutebeuf a bien vécu le fait religieux mendiant. Les citations glanées dans l'oeuvre représentent réellement le type du faux mendiant dont l'attitude est inacceptable aux yeux du poète. L'absence de transparence dans les relations des Mendiants avec le milieu est en effet une réalité concrète qui a inspiré Rutebeuf. Il ne s'est pas tenu sur le seul terrain de leur langage. Au contraire, il a pénétré la vérité de la gent doubliere et la dévoile en même temps. On accepte alors que ses dits ne sont point infondés. Ils ont mis en relief moins la personne spirituelle, morale, du Mendiant que sa figure économique engagée dans les valeurs matérielles du siècle, au lieu de vivre saintement.

Mais comment Rutebeuf trouve-t-il en général la gent clergie? Le poète l'examine dans ses réalisations concrètes. Le clerc avare, dissolu, prend aussi place dans son oeuvre.

On pourrait objecter que ces deux traits sont indépendants de la réalité observable et qu'ils apparaissent comme des reprises traditionnelles de la jonglerie. Toutefois il est certain que le fait par Rutebeuf de constater l'absence de ces travers chez

732 . . . li moine de saint Victor...
 Si preude gent, c'est sanz doutance.
 Ne font pas lor Dieu de lor pance
 Comme li autre moine font
 A cui toz biens dechiet et font.
 (La Voie de Paradis)
 FB.I, p.366

ceci témoigne bien de son regard actuel sur les attitudes morales de la clergie. De nombreux passages de son oeuvre traduisent l'avaritia qui n'est nullement hypothétique surtout dans le haut clergé: prelat, grant cler, grant provandier, clers riches

60 Et des prestres avers et chiches
 (Le Testament de l'âne)
 FB.II, p.301

tous

61 . . . ne font bonteï ne honour.
 Idem, p.301

Il y revient encore

36 . . . sor la gent clergie est dite.
 Plus est bons clers qui plus est riches;
 40 Et qui plus a s'est li plus chiches
 46 Que, plus amasse et plus assamble . .
 (Les Plaies du Monde)
 FB.I, p.379

49 . . . je voi que plusor chanoine,
 Qui vivent du Dieu patre moine . . .
 Quant chaçuns a chape forree
 60 Et de deniers la grande borsee,
 Les plains coffres et la paine huçe
 (L'Etat du Monde)
 FB.I, p.384-385

- 64 Quar Avarice li commande
 71 Il est riches du Dieu avoir
 Idem, p. 385
- 41 Clerc et prelat qui aünei
 Ont l'avoit et l'or et l'argent
 L'ont il de lor loiaul chatei?
 46 L'avoit que il ont amassei
 (La Chanson de Pouille)
 FB.1, p. 434

Avarisce, toujours, se répète le poète,

. . . a enchanté
 Et chanoines et moines noirs,
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, 362

et surtout les Bénédictins et les Cisterciens

- Qui maint biau lieu et maint manoir
 Ont et mainte richece assise
 20 Qui toz sont sers a Covoitise
 Toz jors achatent sanz riens vendre
 25 Bien pueent lor richece acroistre.
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p. 384

Rutebeuf surprend même des religieux qui se font commerçants
 et qui calculent les hauts cours pour gagner beaucoup plus
 d'or:

- 25 Asseiz ot robes et deniers,
 Et de bleif toz plains ses greniers,
 Que li prestres savoit bien vendre
 28 Et pour la vendue attendre
 De Peues a la Saint Remi
 (Le Testament de l'Ane)
 FB.11, p. 300

D'autres clers enfin n'hésitent pas à laisser les études théo-
 logiques pour tomber dans l'avocasserie considérée à leurs
 yeux comme lucrative:

- 79 . . . clers d'autre guise,
 81 Si vuelent estre pledeeur
 Et de lor langues vendeeur,
 Et pensent baras et cauteles
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p. 385

Toutes ces notations reprises sur l'avaritia peuvent bien suggérer la détermination de Rutebeuf de fixer une réalité que dérobe la clergie. L'amour de l'argent à accumuler ravage bel et bien ce monde. C'est véritablement une plaie, comme Rutebeuf l'a constaté lui-même. Et cette avarice foncière se trouve renforcée par le souci de bien vivre dans les couches élevées de la hiérarchie ecclésiastique. Rutebeuf a vu avec pénétration que dans l'ordre social, à l'instar des "Hauts corones laïques", ou des grands bourgeois, les grands prelates de Sainte Eglise en sont donc aussi les seuls et vrais bénéficiaires privilégiés jouissant pleinement des avantages du siècle:

131 Il ont a boivre et a mangier
(La Disputaison du Croisé et du Décroisé)
FB.1, p.475

221 Clerc aaise et bien sejournei,
Bien vestu et bien conraei
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
FB.1, p.504

Ainsi ces chanoines des granz eglises, nervois,

75 . . . maint bone vie en cest monde
(Des Règles)
FB.1, p.272

Cette remarque de Rutebeuf sur leur train de vie n'est point gratuite. L'histoire témoigne de la tendance des puissants de l'Eglise à imiter le genre de vie des grands cercles laïques. Et comme ceux-ci, ils sont épris de jouissances matérielles. Ces grands clercs, volontiers voluptueux, pratiquent la douce farniente:

87 . . . prelat de sainte Yglise
Qui, por garder les cors de bise,
Ne volez aler aus matines,

- . . . je di cil fet a blasmer
 Qui riens nule plus vous demande
 Fors bons vins et bone viande
 Et que li poivres soient bien fors.
- 109 . . . grant cler, grant provandier,
 Qui tant estes grant viandier,
 Qui fetes Dieu de vostre pance.
- 114 Qui ne volez pas dire un siaume
 Du sautier, tant estes divers,
- 116 Fors celui ou n'a que deus vers:
 Celui dites après mengier.
 (La Complainte d'Outremer)
 FB.1, p.447-448
- 375 . . . cleric et provoire...
 390 . . . se lieve
 391 Aucuns por aler au moustier...
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p.354
- 183 Prelat, cleric, chevalier, borjois
 Qui trois semaines por un mois
 Laissiez aleir a votre guise
 Sens servir Dieu et sainte Eglise
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 FB.1, p.504
- 11 Chanoine . . .
 12 Sont trop aver
 N'ont cure des ames sauver,
 Mes les cors baignier et laver
- 15 Et bien norrir
 (L'Ave Maria Rustebuef)
 FB.11, p.240
- Li autres, par sa lecherie,
 772 Est entrez en l'enfermerie
 Pour le cors esbatre et deduire
- 780 Il aiment miex les eschancon
 Et les kex et les bouteilliers
 Que les chanTERS ne les veilliers.
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p. 367

Tous ces passages cueillis dans l'oeuvre ne font que reprendre le même trait de physionomie morale caractérisant le haut clergé. Et il n'est pas

jusqu'au comportement physique qui ne se ressent de ce goût de bien vivre des prélats riches. Cette façon d'être dissolu aux

yeux de Rutebeuf qui écrit:

13 Relegieus premierement
 Deüssent vivre saintement,
 Ce croi, selon m'entencion;
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p. 384

cette façon d'être, a-t-on dit, contredit ainsi leur état ecclésiastique voué au spirituel. Et Rutebeuf signale l'orgueil de leur consommation somptuaire qui achève cette contradiction:

191 Icele gent. .
 193 Sont vestu d'un cendal vermeil
 Qui destaint contre le soleil;
 Chapelez ont de flor vermeille
 196 Qui trop est bele a grant merveille
 Quand ele est freschement cueille;
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p. 347

285 Large robe, solers forreiz;
 Et quant il est bien afeutrez,
 Si doute autant froit comme chaut
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 FB.1, p. 297

Ainsi c'est cette déformation éthique qui a attiré l'attention de Rutebeuf. Il y aurait des considérations intéressantes à faire sur ce sujet. Sous les pressions conjuguées de la situation économique nullement brillante et d'une évangélisation axée sur la mendicité, il est normal de voir se développer une dénonciation objective des clercs par un jongleur en difficulté. Rutebeuf a peut-être pratiqué de près ces dignitaires de l'Eglise dont le comportement insolite a été également noté par les moralistes du temps ou par les petits prédicateurs pauvres. Les observations de Rutebeuf sont donc collées au réel.

En résumé, la situation ecclésiastique est de loin bien différente de l'apparence qu'elle veut se donner au milieu du

siècle. Ce que Rutebeuf constate avant tout c'est le mensonge collectif de la sainteté, la pauvreté et la générosité, qui devraient faire des gens d'Eglise des missionnaires spirituels en ce monde. Or tel n'est point le cas au siècle de Rutebeuf: l'Eglise hiérarchique se trouve ancrée dans l'avarice et la luxure. Il y a bien plus dans les textes du poète qu'un jeu de jonglerie attribué par convention à certains travers cléricaux. Chez les Ordres Mendians surtout, au-delà de leurs déclarations ou de leurs affirmations, Rutebeuf découvre les relations réelles concrètes instaurées entre ceux-ci et la communauté urbaine. Relations marquées par l'hypocrisie; point de vue particulier qui lui est imposé, qui fixe son attention et la détourne de certains autres.

La gent laïe: le bourgeois

L'activité bourgeoise dominante du siècle, c'est l'activité marchande. Celle-ci caractérise la vie bourgeoise aussi bien que les rapports des bourgeois eux-mêmes avec les autres groupes sociaux. Dans cette perspective, la gent laïe bourgeoise du milieu parisien est aussi vue par Rutebeuf. Le poète l'a réellement présente à l'esprit en oeuvrant ses dits. Il n'y a pas lieu de parler d'abstractions ou de transpositions littéraires. Et les indications de Rutebeuf sur la bourgeoisie sont bien le fruit de son observation directe. On peut s'en assurer par tout ce que l'histoire enseigne relativement aux bourgeois et marchands du siècle. Et le ton lyrique, les cir-

constances de la composition des textes, tout invite à penser que les signalements de Rutebeuf reposent bien sur quelque chose. Après tout, le poète s'y est appliqué à donner une vue partielle du bourgeois de son temps. Celui-ci ordinairement représenté comme actif, entreprenant, audacieux, n'émerge point de l'oeuvre.³⁷ On y rencontre de préférence le bourgeois marchand attaché à l'argent, travaillé seulement par l'appât du lucre, et totalement sourd à la générosité.

Plusieurs passages des dits de Rutebeuf font savoir comment les choses se passent effectivement du côté de la gent marchande. Ainsi ces deux morceaux révélateurs:

281 Riche borjois d'autrui sustance,
 283 Li povre Dieu chiez vos s'aünent...
 Por atendre votre gragan
 Dont il n'ont pas a grant lagant
 296 Vos entendez a autre afaire:
 Je sai toute votre atendue.
 Dou bleif ameiz la grant vendue,
 Et chier vendre de ci au tans
 300 Seur lettre ou seur plege ou seur nans,
 Vil acheteir et vendre chier
 Et uzereir et gent trichier
 Et faire d'un deable deus.

(La Nouvelle Complainte d'Outremer)

FB.1, p. 506-507

Or i a gent d'autres manieres
 Qui de vendre sont costumieres
 De choses plus de cinq cens paires
 124 Qui sont au monde necessaires.
 Je vous di bien veraïement
 Il font maint mauvés serement
 Et si jurent que lor denrees
 128 Sont et bones et esmerees
 Tel foiz que c'est mençonge pure;

Si vendent a terme, et usure
 Vient tantôt et termoierie

- 132 Qui sont de privee mesnie;
Lors est li termes achatez
Et plus cher venduz li chates.
(L'Etat du Monde)
FB.1, p. 387

Ce qui est relevé ici, c'est la malhonnêteté des opérations commerciales, l'absence de probité et implicitement la critique d'une richesse construite sur le lucre, l'usure féroce.³³ Et il y a véritablement ainsi transparence de l'état d'esprit marchand-bourgeois. Dans le second passage, la notation de Rutebeuf sur l'utilité économique du marchand n'est point un hasard. Elle témoigne bien de l'attention du poète à la réalité économique de son temps. Et quand on sait en outre que ce siècle avait fortement la hantise de la marchandise bonne ou loyale, on comprend tout l'intérêt de Rutebeuf à traduire dans les deux pièces les données d'une réalité que sermonnaires et moralistes contemporains n'ont pas manqué de dénoncer dans une société ouverte aux préoccupations matérielles: les tromperies sur la chose vendue.³⁴

Rutebeuf parle également des bourgeois engagés dans l'administration royale. Comme ses contemporains, il leur attribue des exactions, des excès ou des abus d'autorité dans leur rôle d'agents du roi.

- 92 Or m'estuet parler des genz laies,
Qui resont plaié d'autres plaies.
Provost et bailli et maieur
Sont communement li pleur,
Si com Covoitise le vost;
96 Quar je regart que li provost,
Qui acenssent les provostez,
Que il plument toz les costez
A cels qui sont en lor justice.
(L'Etat du Monde)
FB.1, p. 386

On reconnaît à travers ce passage le signalement de ce qui faisait la réputation des prévôts, personnes redoutées et **détestées** à l'époque de Rutebeuf, à savoir leur rapacité et leurs rapines.³⁵ Et les baillis, autres agents du roi ne traitent pas moins bien la communauté:

- 108 Encor i a une autre gent:
 Cil qui ne donent nul argent,
 Comme li bailli qui sont garde;
 Sachiez que au jor d'ui lor tarde
 Que la lor garde en lor baillie
 Soit a lor tens bien exploitie
 Que autens a lor devancier.
 N'i gardent voie ne sentier
 Par ou onques passast droiture;
 116 De cele voie n'ont il cure,
 Ainçois penssent a porchacier
 L'exploit au seignor et traitier
 Le lor profit de l'autre part:
 120 Ainsi droiture se depart.
 Idem, p. 387

Cette mention de Rutebeuf sur leurs exactions à l'endroit des menues gens est réel. L'histoire rapporte qu'une protestation de l'opinion publique a dû pousser Louis IX à ordonner une enquête sur les malversations des baillis.³⁶ On voit bien ainsi que la relation du poète sur la conduite des baillis n'est point écrite en dehors de toute vérité. Bourgeois marchands, prévôts et baillis sont donc ceux qui possèdent. Et Rutebeuf voit peut-être dans leur oisiveté,³⁷ une marque de richesse, de distinction ou de supériorité sociale:

- 433 Bediaus et bailliz et borgoïis
 Qui trois semaines por un mois
 Lessent aler... (La Voie de Paradis)
 PB.1, p. 356

C'est qu'ils aiment la bonne vie et seuls ils peuvent la mener
 comme

Prelat, clerc, chevalier, borjois,

184 Qui trois semaines por un mois...
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 FB.I, p.504

Incidemment, on comprend bien ce mimétisme social: la bourgeoisie riche imite l'aristocratie, et elle nourrit bien un amour passionné de ses aises. On se rappelle bien, à propos, les arguments du décroisé. Ils sont ceux du bourgeois qui préfère travailler au lieu de se battre, faire bonne chère, se reposer tout en comptant son argent. Et il se trouve très significatif de saisir l'arrière-plan mental de cette traduction de la réalité bourgeoise: le sens pratique, la prudence, l'attachement à son activité caractéristique, sont sous-jacents à toute démarche bourgeoise. Rutebeuf a bien exprimé ce qui paraît dans les faits et les sentiments auxquels obéissent les bourgeois de son époque.

La gent laie: le clerc étudiant intellectuel.

Quoiqu'il en soit, l'étudiant est mieux considéré par Rutebeuf, même si le poète a trouvé à redire à son comportement dans le milieu universitaire de Paris. Rutebeuf témoin du spectacle qu'il donne souvent à la ville, stigmatise cette conduite courante faite de débauche et de turbulence:

21 Quant il est a Paris venuz
 Por faire a quoi il est tenuz
 Et por mener honeste vie...
 25 Gaaig de soc et d'areüre
 Nos convertit en armetüre
 Par chacune rue regarde
 28 Ou voie la bele musarde;
 Partout regarde, partout muze;
 Ses argenz faut et sa robe use:

- Or est tout au recoumancier...
 35 En leu de haïres haubers vestent
 Et boivent tant que il s'entestent. .
 (Le dit de l'Université de Paris)
 FB.1, p.375

L'étudiant s'entend mieux avec ces moeurs déplorable et ainsi

- 54 . . . pert son avoir et son tens
 Idem, p.376

Cependant la pauvreté de l'étudiant de l'Université de Paris
 préoccupe avant tout Rutebeuf, peintre de la vie des petites
 gens. En un tableau saisissant, il présente la situation ré-
 elle de l'étudiant qui laisse sa région

- 18 Por pris et por honeur conquerre
 Idem, p.375

à l'Université de Paris. Rutebeuf écrit:

- 89 Tout plainement, droit escolier
 Pnt plus de paine que colier.
 Quant il sont en estrange terre. .
 93 Et por honorer cors et ame,
 Si n'en sovient home ne fame:
 S'on leur envoie, c'est trop pou.
 96 Il lor sovient plus de saint Pou
 Que d'apostre de paradis,
 Quar il n'ont mie dis et dis
 Les mars d'or ne les mars d'argent:
 100 En dangier sont d'estrange gent.
 Cels pris, cels aim et je si doi;
 Cels doit l'en bien moustrer au doi,
 Qu'il sont el siecle cler semé
 104 Si doivent estre miex amé.
 (Les Plaies du Monde)
 FB.1, p.380-381

. . .

- Diex! ja n'est il si bone vie
 Qui de bien faire avroit envie,
 Com ele est de droit escolier!
 44 Il ont plus poinne que colier
 Por que il vuelent bien aprendre;
 Il ne pueent pas bien entendre
 A secir asseiz a la table:
 48 Lor vie est aussi bien metable

Com de nule religion.

(Le Dit de l'Université de Paris)

FB.1, p.375

La vie difficile que connaît l'étudiant sans ressources est évoquée avec ces vers, lesquels témoignent en même temps de la persévérance, l'assiduité ou le labeur excessif dont il fait preuve pour obtenir un diplôme, passeport pour des positions honorables et une vie assurée.

La gent laie: le prolétaire

On peut s'en rapporter avec confiance aux relations de Rutebeuf sur le prolétaire-ouvrier de son temps comme témoignage de son expérience. Et l'image qu'il donne de la condition du prolétaire ouvrier est si émouvante qu'elle mérite attention. Dans l'oeuvre ne se trouve point dénoncée la réalité des conflits entre patrons-mâîtres et ouvriers-valets. Rutebeuf s'intéresse plutôt à l'état misérable des parias travailleurs qu'il observe, place de Grève, à Paris, et il les décrit:

Ribaut, o estes vos a point:
 Li aubre despoillent lor branches
 Et vos n'avez de robe point,
 4 Si en avreiz froit a vos hanches.
 Queil vos fussent or li porpoint
 Et li seurquot forrei a manches!
 Vos aleiz en estei si joint
 8 Et en yver aleiz si cranche!
 Votre soleir n'ont mestier d'oint:
 Vos faites de vos talons planches.
 Les noires mouches vos ont point,
 12 Or vos repoinderont les hanches.

(Le Dit des Ribauds de Greive)

FB.1, p.531

La peinture de cette tourbe gelottante avec presque rien sur

le dos pour se protéger du froid, et mal chaussée, toutefois remuante et débrouillarde, l'été, toujours en quête de travail, n'est pas un objet de son invention. A Paris, effectivement, il existait à l'époque, une louée principale à la place de Grève où la force des travailleurs se trouvait exposée,³⁸ tout comme les produits agricoles ou artisanaux. C'est donc là que venaient prendre leur chance à une heure choisie de la journée, les prolétaires qui travaillent de leurs mains. Le marché du travail n'est donc nullement une abstraction dans ce texte de Rutebeuf. Il est tangible, constatable. Et on comprend que la description que donne le poète se rapporte surtout à ces travailleurs déçus, malchanceux, qui n'étaient point loués par un maître embaucheur.

Ailleurs, Rutebeuf fournit des données curieuses sur cette misère, mais paresseuse:

136 Encor i sont ces genz menuez
 Qui besoingnent parmi ces rues
 Et chascuns fet divers mestier
 Si comme est au monde mestier,
 Qui d'autres plaies sont plaié.
 740 Il vuelent estre bien paié
 Et petit de besoingne fere;
 Aiz lor torneroit a contrere
 S'il passioient lor droit deus lingnes.
 744 Neis ces paisanz des vingnes
 Vuelent avoir bon paiement
 Por peu fere, se Diex m'ament.

(L'Etat du Monde)

FB.1, p.387

Elle veut donc l'argent sans pour autant travailler. La remarque de Rutebeuf repose bien sur une réalité. Des contemporains n'ont pas tari de remarques au sujet de cet état d'esprit si fréquent chez les ouvriers.

Rutebeuf analyse en outre l'incapacité de jugement, la stupidité si bête en matière de religion, de ces menues gens. Or quand on connaît la place de la religion dans la vie de l'époque, et la propension facile des gens à tomber dans l'hé-
résie, on acceptera comme fondées ces notations de Rutebeuf:

- Je ne blame pas gent menue:
Il sont ausi com beste mue
- 99 L'en lor fet canc'on veut acroire,
L'en lor fet croire de venue
Une si grant desconvenue
- 102 Que brebiz blanche est tote noire.
"Gloria laus", c'est "gloire loire";
Il nous font une grande estoire
- 105 Nes dou manche de la charrue,
Pour coi il n'ont autre mimoire.
Dites lor "c'est de saint Gregoire",
- 108 Quelque chose soit est creue.
(Le Dit de Sainte Eglise)
FB.1, p.283-284

De ce fait, la fole gent s'oppose aux esprits forts du temps de Rutebeuf.

La gent laie: le prolétaire-jongleur

On doit encore à Rutebeuf des renseignements précieux sur les moeurs et la condition du jongleur de Paris. Le jongleur montreur de bêtes ou acrobate est absent de son oeuvre. On y retrouve de préférence d'autres activités qui le caractérisent. Rutebeuf écrit:

- 40 Par tout est choze commune,
Ce seit chacuns, ce seit chacune,
Quant un hom fait noces ou feste
Ou il a genz de bone geste,
Li menestreil, quant il l'entendent,
- 44 Qui autre choze ne demandent,
Vont la, soit amont soit aval,
L'un a pié, l'autres a cheval.
(Charlot et la peau de lièvre)
FB.11, p.257

. . .

156 Chevalerie a passé gales:
 Je ne la voi es chans n'es sales.
 Menesterez sont esperdu,
 Chascuns a son Donet perdu.

(L'Etat du Monde)

FB.I, p.388

On peut lire ces vers comme une allusion réelle à un état du jongleur: celui-ci, musicien, trouvère, qui, pour vivre, s'emploie à se faire valoir soit lors des mariages soit dans les salles de: châteaux des grands, ses protecteurs. Et bien certainement le spectacle urbain des disputes amères de jongleurs rivaux, luttant pour leur pain, a pu inspirer Rutebeuf dans La desputoison de Charlot et du Barbier. Cette pièce apparaît comme une imitation vraiment originale d'une querelle de jongleurs concurrents connus de Rutebeuf lui-même, qui se disoient vilonie

10 Et si getoient gas de voir:

FB.II, p.261

On est instruit surtout sur certains aspects de la vie réelle du jongleur au-delà des mots comme macuereau, traître, felon, mentionnés dans le texte. Dans le grand besoin de gagner sa vie, le jongleur prolétaire ne saurait faire montre de haute vertu. Et on s'explique pourquoi à l'époque le métier a été si mal considéré.

En outre il ne sera point surprenant de rencontrer dans l'oeuvre de Rutebeuf le jongleur, oisif, joueur invétéré des tavernes. Cela se comprend facilement pour un métier si irrégulier, marqué par des beaux jours heureux et des moments de grande détresse. Aussi la peinture que donne Rutebeuf de l'é-

tat misérable du jongleur causé par le vice du jeu ne se trouve-t-elle pas éloignée de la réalité. On n'a qu'à se rapporter aux ordonnances de Louis IX contre le jeu de dés pour voir comment les destructions qu'opère ce jeu dans les bas estats de la société n'ont laissé indifférent le pouvoir laïc. La ruine occasionnée par le jeu de dés est un fait attesté à l'époque et le poète la dit:

Fols est qu'a lor conseil abite:
 De sa dete pas ne s'aquite,
 78 Ainçois s'encombe;
 De jor en jor acroist le nombre.
 En esté ne quiert il pas l'ombre
 81 Ne froide chambre
 Que nu li sont sovent li membre:
 Du duel son voisin ne li membre,
 84 Més le sien pleure.
 Griesche li a coru seure,
 Desnué l'a en petit d'eure,
 87 Et nus ne l'aime.

(La Griesche d'Hiver)
 FB.1, p.524

. . . / . . .

69 D'un nu despris...
 Qui toz est venduz en deus oés;
 102 Et avril entre,
 Et il n'ont riens defors le ventre.
 Lors sont il viste et prunte et entre
 105 Sil ont que metre;
 Lors les verriez entremetre
 De dez prendre et de dez jus metre:
 108 Ez vous la joie!
 N'i a si nu qui ne s'esjoie;
 Plus sont seignor que ras sus moie
 111 Tout cel esté.
 Trop ont grand froidure esté;
 Or lor a Diex un tens presté
 114 Ou il fet chaut,
 Et d'autre chose ne lor chaut:
 Tuit ont apris aler deschaut.

(La Griesche d'Eté)
 FB.1, p.529-530

Ces passages ne font que redire avec vigueur le dénuement ma-

tériel commun à tous les jongleurs ruinés par les dés. On sait ainsi de Rutebeuf du sort de ces joueurs: ils aventurent en gage leurs vêtements pour jouer au point qu'ils se traînent hiver comme été en guenilles. L'accent pathétique de ces morceaux invite à penser que Rutebeuf a sûrement fréquenté ces jongleurs oisifs, cherchant refuge dans la boisson et le jeu, et maudissant leur ruine. Ces vers sur le jongleur ruiné ramènent à la vue identique du poète sur le ribaut de la place de Grève.

La gent laie: le charlatan des rues de Paris

Le Dit de l'Herberie met en scène un charlatan ambulancier de Paris. Rutebeuf veut y mettre en lumière la psychologie de ce personnage captivant qui donne à la ville son relief. Et indirectement on se fait une idée assez précieuse de ce qu'avait été à l'époque l'art de la réclame, car tout se crie au Moyen âge⁷⁹ Le charlatan pour vendre ses herbes médicinales ou ses onguents, veut éblouir, amuser et persuader sa clientèle publique. Il fait bien un discours pratique nullement obscur. Et afin d'emporter les réticences, les hésitations ou les doutes de l'acheteur éventuel et de le mettre en confiance, il parle de ses longs voyages pour acquérir sa science et sa marchandise:

- 10 Je sui uns mires,
Si ai estei en mainz empires.
Dou Caire m'a tenu li sires
- 13 Plus d'un estei;
Lonc tanz ai avec li estei,
Grant avoir i ai conquestei.
- 16 Meir ai passee,
Si m'en reving par la Moree,

- 19 Ou j'ai fait mout grant demoree,
Et par Salerne,
Par Burienne et par Byterne.
En Puille, en Calabre, en Palerne
- 20 Ai herbes prises...
.../...
- 50 Herbes aport des dezers d'Ynde
Et de la Terre Lincorinde
FB.II, p.272-274

et en d'autres pais encore

". . . en Tosquanne, en terre de Labour, en Ale-
maingne, en Soissonnie, en Gascoingne, en Espagne, en Brie,
en Champaigne, en Borgoigne, en la forest d'Ardanne. . ." (FB.I, p.277)

Il fait miroiter l'O-
rient avec ses prodiges, ses pierres, ses pierres précieuses
inconnues, vertigineuses, aux vertus magiques et curatives:

- Mout riches pierres en aport
Qui font resusciter le mort:
- 34 Ce sont ferrites,
Et dyamans et crespertes,
Rubiz, jagonces, marguarites,
- 37 Grenaz, stopaces,
Et tellagons et galofaces...
FB.II, p.273

Mots ronflants qui font impression . Le charlatan fait rire
son public par ses longues dissertations à couper le souffle
sur des recettes médicales étranges, extraordinaires:

- 73 Et de la dent
Garia je trop apertement
Par un petitet d'oignement
- 76 Que vos dirai:
Oeiz coument jou confirai;
Dou confire ne mentirai,
- 79 C'est sens riote.
Prenez dou sayn de marmote,
De la merde de la linote
- 82 Au mardi main,
Et de la fuelle dou plantain,
Et de l'estront de la putain
- 85 Qui sort bien ville,
Et de la pourre de l'estrille,
Et dou ruyl de la faucille,
- 88 Et de la laine

91 Et de l'escorce de l'avainne
 Pilei premier jor de semaine,
 Si en fereiz
 Un amplastre. Dou jus laveiz
 La dent. . .

FB.II, p.275

L'herbier continue:

" . . . Por la maladie des vers garir-a vos iex la veeiz, a vos piez la marchiez la meilleure herbe qui soit elz quatre parties dou monde ce est l'ermoize. Ces fames c'en ceignent le soir de la sqint Jehan et en font chapiaux seur lor chiez, et dient que goute ne avertinz ne les puet panre n'en chief, n'en braz, n'en pie, n'en main. Mais je me merveil quant les testes ne lor brisent et que li cors ne rompent par mi, tant a l'herbe de vertu en soi. En cele Champeigne ou je fui neiz, l'apele hon marrebore, qui vaut autant com "la meire des herbes". De cele herbe panroiz trois racines, .V. fueilles de sauge, lX. fueles de plantaing. Bateiz ces chozes en .l. mortier de cuyvre a un peteil de fer. Desgeunez vos dou jus par .lII. matins. Gariz sereiz de la maladie des vers. . . et ce qui est ameir a la bouche si est boen au cuer. Vos les me me-treiz .lIII. jors dormir en boen vin blanc. Se vos n'avez blanc, si preneiz vermeil; se vos n'avez vermeil, preneiz de la bele yaue clere: car teiz a un puis devant son huix qui n'a pas .l. tonel de vin en son celier. Si vos en desgeunereiz par .XlIII. matins. Se vos failleiz a un, preneiz autre: car ce ne sont pas charaies. Et je vos di. . . que vos sereiz gariz de diverses maladies et de divers mahainz, de toutes fievres sanz quartainne, de toutes goutes sanz palazine, de l'enfleure dou cors, de la vaine dou cul s'ele vos debat. . ." (FB.II, p.277-278)

Et sur la maladie des vers, il donne une comique étiole:

"Aucune genz i a qui me demandent dont les vers viennent. Je vos fais a savoir qu'il viennent de diverses viandes reschauffees et de ces vins enfuiteiz et boteiz, si se congrient es cors par chaleur et par humeur: car, si condient li philosophe, routes chozez en sunt criees. . ." (Idem, p.278)

Tout en débitant ainsi, le charlatan n'a pas oublié de colorer son discours de mots latins ou scientifiques tels que "carbon-culus" et "garcelars". Il affirme même que ses herbes et son savoir médical se trouvent sous la caution prestigieuse de la "dame Trote de Salerne" et des "philosophe". Tout cela est très important pour la réclame. On donnera plus de crédit à

son discours. Le charlatan ne se fait pas de faute également pour se montrer humain, plein de pitié pour ceux qui souffrent:

"Et por ce que le me fist jureir seur sainz quant je ne departi, je vos apanrai a garir dou mal des vers, se vos le voleiz oir". (Idem, p.278)

Et par-dessus tout, ce qu'il vise, c'est la vente de ses herbes:

"Ostez vos chaperons, tendreiz les oreilles, regardeiz mes herbes, que ma dame envoie en cest pais; et por ce qu'ele vuet que li povres i puist aussi bien avenir comme li riches, ele me dist que j'en feisse danree: car teiz a .l. denier en sa borce qui n'i a pas .v. sols; et me dist et me commanda que ke preisse un denier de la monnoie qui corroit el pais et en la contree ou je vanroie: a Paris un parisi, a Orliens un orlenois, au Mans un mansois, a Chartres un chartain, a Londres en Aingleterre un esterlin. . .

Et je vos dis. . . que vos sereiz gariz de diverses maladies et de divers mahains, de toutes fievres sanz quartaine, de toutes gouttes sanz palazine, de l'enfleure dou cors, de la vaine dou cul s'ele vos debat. . . (Idem; p.278)

Puisqu'il y va de son existence, on saisit à quel point sa vie se trouve intimement liée à son commerce:

". . . pour dou pain, por dou vin a moi pour dou fain, por de l'avainne a mon roncin: car cel qui auteil sert d'auteil doit vivre. . ." (Idem, p.278)

Si on a pris soin de transposer ce discours, c'est pour mieux faire ressortir la psychologie du charlatan-herbier si sensible et si compréhensible à l'auditeur contemporain et qu'a bien voulu montrer Rutebeuf. La signification du texte se réalise à travers l'habileté, la volubilité de langage du charlatan, favorisant ou imposant sa marchandise ou pouvant gêner une vente concurrente. Le texte évoque bien un milieu vu à l'époque avec suspicion et dans lequel ce genre de discours est courant. Il y a peut-être une correspondance évidente entre cette pièce de Rutebeuf et l'éloquence connue des

charlatans. Et il n'est pas douteux comme on l'avait suggéré que le poète ait vu un d'entre eux déployer ses artifices de langage sur une place publique ou à un carrefour des rues de Paris.

La gent laie: le paysan

Les allusions transparentes de Rutebeuf au comportement, à la vie du paysan emplissent son oeuvre. Cependant l'on pourrait être hésitant à les lire comme réelles, puisqu'on y reconnaît à première vue les traits traditionnels de littérature. Il faut commencer par admettre que le paysan en général, travaillant la terre, est une victime du siècle. Il figure bien dans la littérature courtoise, aussi bien que moraliste ou bourgeoise et populaire. Mais toujours c'est pour le noircir. Le noble, le moraliste ou le clerc intellectuel justifient implicitement l'oppression d'un groupe qu'on doit ridiculiser sans pitié ou réprimander sévèrement, parce qu'il n'est pas de la ville, et qu'il est mauvais. Une tradition littéraire est donc née, et exploitée par rancune, par préjugé ou par flatterie. Le paysan est le bouc-émissaire, le souffre-douleur de tous. Ainsi pourrait-on prendre les remarques de Rutebeuf glissées dans son oeuvre comme de pures fantaisies sans lien avec le réel.

On recueillera cependant avec intérêt les informations fournies par Rutebeuf sur l'état paysan. Rutebeuf témoin de la population a sans doute rencontré le paysan venant à Paris,

et pris même en considération la réalité de la vilénie elle-même. Aussi la di-il:

- Li filz d'un povre païsant
 Vanrra a Paris por apanre;
 16 Quanque ses peres porra panrre
 En^uarpent ou deus de terre,
 Por pris et por honeur conquerre
 Baillera trestout a son fil.
 20 Et il en remaint a escil.

(Le Dit de l'Université de Paris)

FB.1, p. 374-375

Effectivement dans le temps, existait une vilénie un peu aisée, soucieuse de la réputation, de l'honneur de ses fils à qui elle veut donner possibilité de faire son chemin en fréquentant l'Université. Et il était courant de voir un paysan riche s'appauvrir totalement pour l'éducation d'un fils turbulent.⁴⁰ De plus quand on sait bien que les fils des nobles cotoient les fils de paysans à l'Université, on ne peut que souscrire au témoignage de Rutebeuf dans les vers rappelés. Et quand on lit dans son oeuvre

- 349 Envie fet rooingner terre,

(La Voie de Paradis)

FB.1, p. 353

- 8 Ce di je por la gent vilaine
 C'onques n'amerent cleric ne prestre;
 (Le Pet au Vilain)

FB.11, p. 306

La réalité paysanne y est vraiment reflétée. Ce ne sont point des relations imaginaires de l'auteur. Des moralistes de l'époque n'ont cessé de reprocher au paysan ses empiètements sur le champ du voisin ou son irrégion. Egalement dans le dit Pet au vilain, il y a quand même un enseignement sur ce trait caractéristique de la vilénie, à savoir sa malpropreté. On

aura vraiment peine à prendre au sérieux cette révélation outrée contre le paysan, et qui constitue un motif récurrent de la littérature de classe de l'époque. Mais cependant si on n'a cessé de voir le paysan comme tel, il faut croire que ce que dit Rutebeuf s'est bien inspiré du réel. A vrai dire le vilain né pour travailler la terre, vivant dans le fumier, ne saurait donc échapper à la saleté ou à la puanteur. Il faut accepter ici que Rutebeuf ne veut point honnir le paysan: c'est plutôt une raillerie exagérée sur un fait connu, accepté comme tel par l'opinion commune. L'intention du dit était d'intéresser le public.

La réalité générale de la vie ou du monde en "cest siecle terre".

Il s'agit enfin de relever à travers les dits de Rutebeuf ses remarques sur la vie contemporaine telle qu'il l'a comprise. Il apparaît en effet qu'il n'est pas douteux que Rutebeuf ait été très conscient de la misère ou de la situation socio-économique et morale de son temps. Ses références de ce fait sont multiples: la réalité de la vie est traitée en incidente. Par exemple on peut se faire une idée assez large de la démarcation sociale, de la différence de fortune et de considération, des préjugés qui affaiblissent le corps social.

718 Cils sont pseudomme qui sont riche,
(La Voie de Paradis)
FB.I, p.365

39 Plus est bons clers qui plus est riches;
(Les Flaies du Monde)
FB.I, p.379

656 Tant as, tant vaus et tant te pris.
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p. 363

21 Qui auques a si est amez,
 Et qui n'a riens s'est fols clamez.
 (Les Plaies du Monde)
 FB.1, p. 378

Ces vers démontrent bien la profondeur des observations de Rutebeuf, qui sont appuyées selon toute vraisemblance sur son expérience personnelle. A cet égard, le témoignage de l'oeuvre porte implicitement sur l'opposition réelle et sourde entre pauvres et riches à tous les niveaux de la société. A preuve la fréquence du mot clé pauvreté ou povre qui emplit les textes de Rutebeuf. Il y a des pauvres gentilhommes. . . et des povres Dieu, tous gens ruinés, victimes de la roue de Fortune qui fait monter les uns et descendre les autres. L'allégorie de la roue traduit bien une mentalité ainsi qu'une réalité vécue à l'époque: les modifications dûes à l'argent devenu l'attribut particulier de l'homme, et qui fait que le riche est estimé et le pauvre méprisé. Et encore si on en parle comme le fait Rutebeuf:

175 Que Fortune, qui met et oste,
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p. 347

c'est que l'économie détermine l'existence parallèlement au salut scolastique. La peur de s'appauvrir n'est pas un mythe. Et ceci explique, avec les dures conditions économiques, le fait notoire de l'avarice des contemporains. Les dits les Plaies du monde, l'Etat du Monde, saisissent cette orientation de la mentalité au moment où ils ont été composés. De plus les sermons du temps montrent bien que ce vice majeur n'est pas

une vue imaginaire: l'avarice est le mal français du siècle
 "où" Rutebeuf "refroidier voi charité":

746 François sont devenu Romain
 Et li riche homme aver et chiche.
 (La Voie de Paradis)
 FB.1, p. 365

On "amasse", on "assamble" et

30 . . . c'est cil fols qui ne gaaingne
 Et qui ne garde son gaaing,
 (Les Plaies du Monde)
 FB.1, p. 379

note Rutebeuf. La gent clergie, sont toutes chiches et aver.
 Et ce n'est point par hasard si dans ces vers

40 Plus est bons clers qui plus est riches;
 Et qui plus a s'est li plus chiches,
 Idem, p. 379

les rimes sont ainsi données. Le monde a "changiez": "tout
 bien se vuide", "nus ne s'entraime". On notera que le pro-
 blème de l'avarice est posé par Rutebeuf par rapport à la mi-
 sère du temps qu'il constate:

4 Diex soloit tistre et or desvuide
 Par tens li est faillie traime.
 Idem, p. 378

Et il faut admettre que le pauvre est problème social dans le
 siècle. Il est moins vu comme une réalité morale ou spiritu-
 elle—on l'a dit avant—qui puisse permettre au chrétien de
 se faire valoir par la charité manifestée à son égard. A
 preuve, les institutions urbaines charitables créées pour se-
 courir à l'époque les malheureux qui s'assemblaient en masse
 dans les centres urbains. Toutes ces considérations ont été
 faites pour expliquer que les appels à la générosité de Rute-
 beuf tout au cours de son oeuvre reposent sur quelque chose de

réel. Et c'est toujours dans cette optique de la pauvreté-problème qu'on doit comprendre les réflexions pénétrantes de l'auteur sur les affections familiales défaillantes:

- N'i vaut riens parenz ne parente;
 Povre parent nus n'aparente;
 Moult est parenz et pou amis.
 16 Nus n'i prent més s'il n'i a mis:
 Qui riches est s'a parenté;
 Més povres hom n'a parent té,
 S'il le tient plus d'une jornee,
 20 Qu'il ne plaingne la sejournee.
 Qui auques a si est amez,
 Et qui n'a riens s'est fols clamez.
 Fols est clame cil qui n'a rien:
 24 N'a pas vendu tout son mesrien,
 Ainz en a un fou retenu.
 (Les Plaies du Monde)
 FB.1, p.378
- Car la terre est de teil meniere
 156 Que touz povrez fait laide chiere.
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 FB.1, p.292

Ainsi, la réalité est bien différente de l'apparence. Ces vers jettent un certain jour sur la fausseté de l'harmonie familiale ou sociale du temps. L'ordre social est loin d'être idéal. Et à cet égard, on peut retenir comme notables les réflexions de Rutebeuf sur certains états d'esprit de son temps: la noblesse vue comme une simple affaire de naissance, et l'abus accepté:

- Se tu voiz home qui le vaille,
 Garde qu'a ton bienfait ne faille;
 N'i prent ja garde a parentei,
 24 C'om voit de teux a grant plantei
 Qui sont de bone gent estrait
 Dont on asseiz de mal retrait.
 . . . / . . .
 32 Puis que nature en l'ome a mis
 Sens et valour et cortoisie,
 Il est quites de vilonie.
 Tex est li hons com il se fait.
 36 Uns homs son lignage refait,

Et uns autres lou sien depiece.
 Je ne porroie croire a piece
 Que cil ne fust droizgentiz hom
 40 Qui faussetei et traïson
 Heit et eschue, et hopeur ainme:
 (Le Dit d'Aristote)
 FB.1, p.562

Puis,

Ainçois est partout la coustume:
 28 Qu'au desouz est, chascuns le plume
 Et le gete on en la longaine.
 (Les Plaies du Monde)
 FB.1, p.379

6 Quar nule gent n'est més maniere
 De l'autrui porfit porchacier,
 (L'Etat du Monde)
 FB.1, p.383

9 Chascuns devient oïsel de proie:
 Nes ne vit més se il ne proie.
 Idem, p.383

Ces passages ne sont donc qu'un témoignage concret d'une situation sociale explosive à l'époque même de Rutebeuf. Il y a un profond malaise dont le poète a pleinement conscience. L'absence d'une réelle question sociale effective n'interdit point de penser que la misère, l'inégalité, la richesse insolente, les abus de puissance, ne frappaient pas les esprits. Jean de Meung, contemporain de Rutebeuf, ne parlait-il pas d'"égalité"?

Enfin l'oeuvre du poète fait connaître ce climat de crainte ou de suspicion caractérisant l'atmosphère moral de son temps. On se rappelle que les nouveaux Ordres mendiants, Jacobins et Cordeliers, agents de Rome et privilégiés de Louis IX, sont des clercs tout-puissants. Comme tels, personne ne saurait leur résister : ils sont inquisiteurs. Ainsi, ils sont craints et

il y a péril à parler contre eux. Il y a peut-être vérité que la menace physique fasse partie de l'arsenal des tactiques des Mendians pour s'imposer dans leurs conflits avec les Séculariens. Aussi quand Rutebeuf écrit sur son propre compte:

Endroit de moi vous puis je dire
 Je ne redout pas le martire
 De la mort, d'ou qu'ele me viegne,
 120 S'ele me vient por tel besoingne.
 (Le Dit de Guillaume de Saint Amour)
 FB.1, p.248

41 Je qu'en diroie?
 Bien puet lier et si desloie:
 S'en un mauvés leu ensailloie,
 44 Ne puet el estre.
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.252

Nus n'en dit voir c'on ne l'assomme:
 Lor haïne n'est pas frivole;
 Je qui redout ma teste fole
 60 Ne vous di plus, més qu'il sont homme.
 (Les Ordres de Paris)
 FB.1, p.325

on ne doit point prendre ces vers pour une simple versification littéraire. Il faudra plutôt ^{les} accepter dans leur sens fort, concret et réel. La déportation de Guillaume de Saint Amour n'a pas été une mystification historique. Et non plus la grande peur inspirée par la gent mendicante:

162 Quar trestoute la char herice
 Au mauvés qui les voit venir:
 168 Por ce qu'il se doute d'enqueste...
 (La Bataille des Vices contre les Vertus)
 FB.1, p.311

Honorez est qu'a li demeure,
 Grant honor a, ne garde l'eure;
 Sanz honor est qui li cort seure
 20 En brief termine
 Gesir soloit en la vermine:
 Or n'est més hom qui ne l'encline
 23 Ne bien creanz,
 Ainz est bougres et mescreanz.
 (Du Pharisien)
 FB.1, p.251

La communauté se trouve en pereeilleuse vie.

Ainsi, avec la réalité générale de la vie à l'époque de Rutebeuf, traitée incidemment dans l'oeuvre, on a aperçu le contexte dans lequel les textes sont produits.

Il conviendrait pour conclure de recueillir l'oeuvre de Rutebeuf comme un témoignage intéressant et même certain sur la société médiévale de son temps. Elle a manifesté en plus une grande disponibilité d'observation de la part du poète. Rutebeuf a examiné de près la société pour blasmer la discorde entre l'apparence et la réalité tangible à ses yeux. On comprend ainsi que ses préoccupations ou ses motivations sont toutes autres que celles du moraliste qui passe en revue la société par catégories. La littérature latine et française est abondante sur ce point en lieux communs qui font partie de la tradition de la satire. Cependant les signalements pessimistes de Rutebeuf sont historiques et traduisent une réalité immédiate au niveau de l'existence contemporaine. En effet il n'y a pas de taximonie complète ou exhaustive des catégories sociales du temps, mais l'oeuvre par ce qu'elle donne sous un jour curieux se trouve près de la réalité quotidienne des dénominations sociales mentionnées. Une certaine vérité de la société médiévale apparaît avec ces indications évoquant des institutions précises, des groupes socio-professionnels ou psycho-sociaux. L'oeuvre permet de retrouver la hiérarchie politique, la hiérarchie ecclésiastique, les

conditions sociales, qui sont assez bien reproduites. Mais surtout des données particulières et peu brillantes par leurs aspects, sont transcrites dans l'oeuvre dans la seule perspective des rapports sociaux organiques, et éclairées en même temps par les réalités mentales objectives. Un roi prud-homme mais aveuglé par sa passion pour les Ordres Mendiants. Le noble qui se dégrade à côté du noble prudhomme avec leur genre de vie caractéristique. Le Frère mendiant à la fausse odeur de sainteté et hypocrite en tout. La haute hiérarchie de l'Eglise, beaucoup plus temporelle dans le siècle que spirituelle. Le bourgeois marchand ou fonctionnaire royal, courant après l'argent et qui ne rêvent tous deux que de bénéfices copieux. Le clerc étudiant pauvre, qui s'amuse, mais qui lutte pour le succès. L'ouvrier prolétaire actif mais paresseux, trainant une misère semblable à celle du jongleur impénitent. Le malin charlatan des rues de Paris. Le paysan un peu aisé, ambitieux pour son fils, mais toujours d'une malpropreté caractéristique. Telles ont été les manifestations concrètes inséparables des mentalités, des conditions matérielles et morales, que Rutebeuf a saisies en regardant son milieu au moment où ses dits ont été composés.

Notes

- 1.- Régine Pernoud, Lumière du Moyen Age, p. 251.
- 2.- Edmond Faral et Julia Bastin, Oeuvres complètes de Ru-tebeuf, t. 1, p. 370, remarques 1-2.
- 3-4-5.- Dénominations relevées entièrement des dits de Ru-tebeuf.
- 6.- Régine Pernoud, op. cit., p. 79.
- 7.- Cf. Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 539 remarques vers 38-45. Egalement Ernest Lavisse, Histoire de France, p. 20. Effectivement la femme Sarrette se moquait ouvertement du roi à cause des pauvres vêtements qu'il portait.
- 8.- Voir supra Chapitre II, note 26.
- 9.- Philippe Ariès, Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Age à nos jours, p. 79.
- 10.- A propos de la prudhomie, nouvelle conception exemplaire de l'homme, le roi Louis IX disait: " Si grand chose et si bonne que, à rien qu'à le dire, le mot emplit la bouche." Cf. Georges Duby et Robert Mandrou, Histoire de la civilisation française, Moyen Age, p. 171.
- 11.- Robert Fossier, Histoire sociale de l'Occident médiéval, p. 264.
- 12.- Ibid., p. 264.
- 13.- Ibid., p. 264.
- 14.- Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 322.
- 15.- Robert Fossier, op. cit., p. 236.
- 16.- J. Flori, Qu'est-ce qu'un bachelier ? p. 289-314.
- 17.- Georges Duby, Situation de la noblesse en France au XIIIe siècle, chapitre XX.
- 18.- Robert Fossier, op. cit., p. 226-229.
- 19.- Régine Pernoud, op. cit., p. 232.
- 20.- Structure mentale de l'époque : un noble se doit de

faire montre de sa richesse en donnant. Autrement il démérite. Le proverbe médiéval "Povrete abaisse courtoisie" illustre bien cette caractéristique de l'esprit médiéval. De plus, les chevaliers procéduriers, plaidoir, pillards, sont peints dans les romans comme la Continuation du Perceval. Et les sermons du temps témoignent bien de l'existence de chevaliers pillards. Voir à ce sujet les indications de Philippe Ménard, in Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age 1150-1250, p. 308, 321, et 497.

- 21.- De nombreux textes de l'époque relèvent ce trait mauvais du noble. Cf. Edmond Faral et Julia Bastin, op. cit., p. 459, notes des vers 157-161. On notera aussi que la vantardise n'est pas une attitude courtoise. Gautier d'Arras, dans Ille et Galleron et l'auteur de Durmart se moquent éprement des chevaliers fanfarons, prétentieux et matamores. Cf. Philippe Ménard, op. cit., p. 497.
- 22.- Ainsi que Rutebeuf, Thomas d'Aquin donnait une interprétation des conséquences du stupre en exprimant les idées du milieu sur la sexualité féminine. Si le séducteur, disait-il, ne marie pas la fille séduite en guise de réparation, celle-ci trouvera plus difficilement quelqu'un à l'accepter comme épouse. Cf. Jacques Rossiaud, Prostitution, jeunesse et société au XVe siècle, p. 321 remarque 54.
- 23.- Edmond Faral, La Vie quotidienne au temps de Saint Louis, p. 30-40.
- 24.- Georges Duby, Situation de la noblesse en France au XIIIe siècle, chapitre XX.
- 25.- Robert Fossier, op. cit., p. 224.
- 26.- Cf. Roger Dubuis, Les Cent nouvelles nouvelles et la tradition de la nouvelle en France au Moyen Age.
- 27.- Jean Batany, Approches du Roman de la Rose, p.95.
- 28.- Cf. Roger Dubuis, op. cit..
- 29.- Philippe Ménard remarque justement in op. cit., p. 259 : "La civilisation médiévale a beau être imbibée de morale chrétienne, elle reste pour une large part éprise de jouissances matérielles."
- 30.- Jean Batany, op. cit., p. 95.

- 31.-- Effectivement il existait à l'époque un prolétariat clérical qui dénonçait les hauts privilégiés de l'Eglise. Voir à ce sujet Robert Fossier, op. cit., p. 227 et p. 254.
- 32.-- Gijsbert Schilperoort, Le commerçant dans la littérature française du Moyen âge.
- 33.-- La haine à l'égard des usuriers est connue. Cf. Gijsbert Schilperoort, op. cit., p. 50.
- 34.-- La hantise d'une marchandise bonne et loyale devient au XIIIe siècle très forte. Voir Robert Fossier, op. cit., p. 341 et Georges Duby, Histoire de la France, volume I, p. 330.
- 35.-- Edmond Faral, La Vie quotidienne au temps de Saint Louis, p. 92.
- 36.-- Edmond Faral, ibid., p. 92-94. Et dans la Continuation du Perceval on retrouve la même accusation contre les baillis. Cf. Philippe Ménard, op. cit., p. 497.
- 37.-- L'Histoire rapporte qu'à cette époque la bourgeoisie se comportait déjà en classe consommatrice. Cf. Edmond Faral, La Vie quotidienne au temps de Saint Louis, p. 57.
- 38.-- Bronislaw Geremek, La main d'oeuvre salariée dans l'artisanat parisien du XIIIe au XVe siècles, p. 199.
- 39.-- Les crieries de Paris appartiennent à la littérature publicitaire : énumérations rimées des articles offerts, recommandations de la marchandise. Cf. Gijsbert Schilperoort, op. cit., p. 93.
- 40.-- Edmond Faral, op. cit., p. 108.
- 41.-- "Fort et fieble, gros et menu:
Tous les met en equalité,
Quant a l'estat d'umanité.
- (Roman de la Rose)
(19525)
- Vers cités par Mary Wood, The Spirit of Protest in Old French literature, p. 18.

Chapitre IV

La réalité de sa présence au monde

A part la brûlante question des croisades, la chicane religieuse de son temps, et les attitudes de ses contemporains urbains, qui sont observés de façon immédiate par Rutebeuf, le texte du poète est aussi le lieu du dévoilement de son moi. La réalité de sa difficile existence y est également dite comme matière poétique. Ce qui confère à cette poésie la valeur de l'expérience vécue et qui fait de Rutebeuf un poète existentiel. Rutebeuf qui s'est donné pour mission de dire le monde, dit aussi la vérité sur sa personne. Ses poèmes "personnels" vont puiser donc à même sa vie, et encore à travers ses traits les plus contingents. On avait remarqué auparavant que Rutebeuf se raconte sans le vouloir dans ses plaintes sur les croisades, la nouveauté scandaleuse des Mendians, et les plaies odieuses de son monde. Et c'est ce moi sous-jacent à l'écriture, qui devient référence suprême à travers des poésies considérées comme un document personnel, un résumé édifiant d'histoire individuelle. Il y a chez Rutebeuf une prise de conscience de sa condition lamentable à un moment donné de son existence. On penserait que cet univers poétique centré sur son moi, n'est que tradition, artifice, anecdote, communs à tout jongleur quêteant l'argent pour vivre. Il faudrait plutôt croire que Rutebeuf retrouve à l'intérieur de ce moule la liberté de dire son moi concret tel qu'il est.

Rutebeuf s'est visiblement appliqué à se présenter avec sincérité. On comprendra mal qu'un homme qui attaque le mensong. soit menteur à son tour. Il n'y a donc nulle place ici pour une écriture fictive. L'écriture est plutôt autobiographique : l'intérêt porté à ses propres problèmes prend une place centrale dans

l'oeuvre de Rutebeuf. Le poète évoque sa vie problématique, personnelle, et partant réaliste, par le biais de ses lettres pleurardes adressées à ceux qui sont puissants, donc riches, et par celui des dits critiques contre ceux qui plument les grands et les petits sous prétexte de préoccupations religieuses.

oo

La réalité de Rutebeuf est bien celle de sa situation matérielle et morale dans le centre urbain de Paris. Réalité qui résulte de l'adaptation malheureuse d'un clerc-jongleur besogneux, à de dures conditions vitales. On ne s'attendrait point à une poésie où sa condition propre n'est qu'un mythe : cette poésie est transparence de ses malheurs et de ses hantises, dont il donne un tableau pitoyable. Il y a lieu de faire à propos des considérations intéressantes qui laisseront une voie largement ouverte à la sincérité de Rutebeuf disant son état. L'Occident médiéval est un univers de la faim. A preuve, le grand nombre des pauvres des villes, et la prolifération des Ordres mendiants considérés et secourus, témoignent de l'existence de la misère matérielle et du chômage à l'époque de Rutebeuf. Ce n'est donc point par hasard si dans la seconde partie du XIIIe siècle naissent les dénonciations de Guillaume de Saint-Amour, et celles de Jean de Meung, contre l'abus des Frères mendiants "valides et bien portants".¹ On s'était rendu compte que dans un monde de la rareté, de la famine², on ne saurait parler de spiritualisation dans la pauvreté volontaire tolérée. Et loin de voir un idéal dans la pauvreté, ce même siècle l'attaque : elle n'est plus sentie comme indis-

pensable à la sécurité salubre dans l'au-delà. A cette même époque, l'opposition entre pauvres et riches n'apparaît nullement comme une simple vision, elle correspond à une réalité vécue surtout dans les milieux urbains. Et dans la mentalité, et dans les attitudes contemporaines, la différenciation économique est sentie. La vie matérielle nécessaire est fait de constatation. Il y a ainsi une prise de conscience de la pauvreté matérielle, car la richesse monétaire ou commerciale fonde la hiérarchie sociale des villes.³ Paris, par exemple, arrière-fond de la poésie de Rutebeuf, est le lieu réel où seigneurs, marchands, fonctionnaires royaux, artisans, ouvriers, clercs, étudiants, se rencontrent et se coudoient. On y vit de rentes, de commerce, de salaires officiels, de prébendes ou d'expédients. Ce qui donne tout naturellement une idée assez nette de l'aspect économique différencié que prend la vie urbaine et des relations qui s'y établissent : la vie est facile pour les uns, et problématique pour d'autres vivant dans des conditions de famine.⁴ Et dans une civilisation avec Dieu pour centre, on comprend facilement l'investissement imaginaire qu'on fait dans les interventions miraculeuses qui sauvent de la détresse matérielle, et la structure mentale qui saisit la pauvreté --- mal vue à l'époque --- comme le résultat d'une offense faite à Dieu. La misère n'est donc pas un mythe, elle fait partie de la vie médiévale, et surtout de la vie urbaine. Ces considérations préliminaires sont nécessaires pour comprendre les dits de Rutebeuf qui écrit son histoire. On est loin encore une fois d'un thème littéraire conventionnel, et partant neutre.

Ainsi dans les textes de Rutebeuf, dominé par le sentiment de son insécurité matérielle, l'état pitoyable, affreux, du vrai pauvre de l'époque⁵ et non celui du pauvre trompeur, faux, qu'il a dénoncé chez le frère mendiant, transparait. Il n'y a pas trace d'accent du pauvre vivant content de soi dans l'espoir d'une récompense dans l'autre monde. Rutebeuf est conscient de l'état et il le dit. Sa poésie personnelle, réelle, se situe donc dans l'histoire sociale de son temps.

---- Réalité de son identité.

Il y a une histoire personnelle perceptible dans quelques-uns des dits de Rutebeuf. Le poète fait part des conditions de sa vie, qu'il saisit avec insistance comme son unique identité au monde où il a élu résidence :

- 45 Que hom m'apele Rutebuef,
 Qui est dit de "rude" et de buef".
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 (FB.1, p. 289)
- 45 Rustebuef qui rudement oeuvre:
 (Le Mariage Rutebeuf)
 (FB.1, p. 548)
- 756 Rudes est et rudement oeuvre:
 Li rudes hom fet la rude oeuvre.
 Se rudes est, rudes est bués;
 Rudes est, s'a non Rudebués.
 Rustebués oeuvre rudement...
 (Le Sacristain et la Femme au Chevalier) (FB.II, p.234)

On saisit ici avec toutes ces reprises moins l'évocation indirecte du genre de vie de toute une catégorie d'intellectuels professionnels, non prébendés, non officiellement salariés, que la vérité d'une confiance malgré les glissements perpétuels vers les jeux

peu. On comprend ensuite que Rutebeuf appuie avec orgueil sa formation intellectuelle. Ceci peut illustrer l'antagonisme latent qui existe entre travailleur intellectuel et travailleur manuel dans le milieu de la concurrence urbaine.⁷ Cependant il faut voir plutôt que Rutebeuf montre son estat de travailleur intellectuel incapable de se soutenir.

Et c'est précisément comme intellectuel qu'il se sent et se voit socialement responsable. Rutebeuf, on l'a vu, ressent vivement les malaises de son temps, et les dénonce publiquement comme il se doit dans la shame culture.⁸ Ainsi la condition mendicante des ordres mineurs et prêcheurs, à son avis, est une affaire temporelle, naturelle. Le frère, faux mendiant, est un danger social. Et c'est sa responsabilité de le dire, étant juge et opinion :

52 Et de voz diz et de voz rimes
Que chacuns deüst conjoïr;
Mais li coars nes daingne oïr
Por ce que trop i at de voir.
(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 289)

38 Se Rustebués est voir disanz,
.../...
Et la Rustebuef tout premiers,
Qui d'aus blamer fu coustumiers.
(La Bataille des Vices contre les Vertus) (FB. I, p. 307-308)

Ces passages relevés peignent directement ou indirectement la responsabilité assumée par Rutebeuf. Tradition classique de jongleur, dira-t-on, mais qui plaide pour sa sincérité. Et comprises à la lumière de la singularité de la situation économique et sociale qui préoccupe tant Rutebeuf, ces déclarations réitérées méritent

toutefois considération. Le poète regarde la réalité pour bien dénoncer sa réalité à laquelle il doit faire face.

Ainsi se font jour à travers les passages indicateurs de l'oeuvre de Rutebeuf, le genre de vie du poète ainsi que son propre estat de jongleur, trouvère, diseur. Il y a bien la part d'une expérience véritable d'adaptation à sa condition. On ne saurait donc parler ici d'un degré zéro de son écriture.

---- Réalité de l'insécurité de sa vie.

Le poète confesse dans son oeuvre sa vie précaire de jongleur urbain, liée à des libéralités occasionnelles de mécènes bienveillants ou complaisants. L'histoire révèle ces sortes de gestes d'attachement aux jongleurs, malgré la répulsion qu'on témoigne à leur égard. Il y a là une certaine réalité des rapports sociaux de l'époque : la dépendance d'un groupe dans la société organique. Ainsi s'expliquent les notations multiples dans les textes des jongleurs du temps, des largesses dont ils sont gratifiés. Rutebeuf ouvre lui-même une porte sur ce trait de moeurs contemporaines en soulignant à plusieurs reprises l'appui des protecteurs qu'il trouve :

37 Por ce qu'il me fist tant de biens
 Vo vuel retraire un pou des siens.
 (La Complainte du Comte de Poitiers) (FB. I, p. 489)

C'or sui en grant afondement
 Se par cels n'ai relevement
 37 Qui jusqu'à ci
 M'ont securu, la lor merci.
 .../...
 Vers mes preudommes m'estuet trere
 Qui sont cortois et debonere
 139 Et m'ont norri.

- 160 Monseignor qui est filz de roi
 Mon dit et ma complainte envoi,
 Qu'il m'est mestiers,
 Qu'il m'a aidié moult volentiers:
 Ce est li bons quens de Poitiers
 Et de Toulouse;

(La Complainte Rutebeuf)
 (FB. I, p. 554-558)

- 39 J'avoie un boen ami en France,
 Or l' ai perdu par mescheance;
 De totes pars Dieus me guerroie,
 De totes pars pers je chevance:

(La Paix de Rutebeuf)
 (FB. I, p. 567-568)

- 4 Por Dieu vos pri, frans rois de France,
 Que me doneiz queilque chevance,
 .../...
 7 J'ai vescu de l'autrui chatei...
 Vos raveiz hors dou reigne estei,
 12 Ou toute avoie m'atendance.
 .../...
 25 Granz rois, s'il avient qu'a vos faille,
 A touz ai ge failli sanz faille.
 .../...
 28 Nuns ne me tent, nuns ne me baille,

(La Povreté Rutebeuf)
 (FB. I, p. 570-572)

De tels passages dispersés à travers l'oeuvre, montrent bien que Rutebeuf vit de libéralités d'autrui. Ils reflètent encore mieux cette caractéristique de sa condition de jongleur de vivre en obligé. Et c'est au nom même de cette forme d'existence qu'il querelle pour leur manquement ceux qui lui assurent des ressources et qu'il rappelle à d'autres ce devoir éminemment matériel à ses yeux. Comportement normal du jongleur qui a bien compris l'insécurité matérielle de sa vie. Un oubli effectif équivaut en fait à la condamnation à mort, à la mesestance, de Rutebeuf en bataille continuelle avec la vie. Dans le cadre d'un poème en faveur d'une croisade, on n'est nullement surpris de lire ces vers :

- 61 Et li dui fil le roi et lor couzins germains,

65 Tot soit qu'a moi bien faire soient tardif et lant,
 (La Voie de Tunes)
 (FB. I, p. 465)

qui soulignent bien que Rutebeuf est avant tout préoccupé par le primum vivere. Et s'il s'autorise à juger ainsi ces protecteurs, c'est que la chevance qu'il escompte, est vitale pour lui qui appartient à la "voide gent sens mestier"⁹, c'est-à-dire sans emploi fixe. Le poète a grand intérêt pratique -- étant en pe-sance -- à faire des reproches aux protecteurs qui l'ont déçu dans ses espérances, peu empressés à l'aider ou qui se détournent de lui. Les dits De Bricheuer et La Paix de Rutebeuf sont en somme des lamentations du poète sur la perte des récompenses promises. Et les fins de discours dans des oraisons funèbres comme la Com-plainte du comte Eudes de Nevers, la Complainte du Roi de Navarre, la Complainte du comte de Poitiers, et le Dit d'Aristote, se li-sent comme des demandes en règle d'éventuelles faveurs. Rutebeuf a compris que les largesses irrégulières, intermittentes, lui sont insuffisantes et c'est pourquoi il ne se lasse pas de quémander¹⁰. Bien plus, le poète qui a ressenti dans sa chair des difficultés matérielles, a éprouvé par sa peau combien est donc nécessaire la bienfaisance des autres : il la recommande à ceux qui pos-sèdent. La bienfaisance, à ses yeux, est bien plus morale que religieuse.

Comme on l'a vu, l'oeuvre de Rutebeuf reflète la préca-rité de sa vie, et donne une idée assez juste des relations ambi-valentes qui s'établissent à l'époque entre le mécénat et les trouvères. Rutebeuf, gratifié aussi bien que repoussé, a éprouvé les incertitudes qui s'attachent à sa condition de jongleur.

Aussi ses plaies sont-elles authentiques quand on les met en regard avec la détermination du poète à rechercher une base matérielle solide pour lutter contre l'adversité.

--- Réalité de sa sordide misère.

On serait porté à croire de nouveau que les notations d'un réalisme frappant, qui présentent cette navrante misère à nu, relèvent d'une technique classique des jongleurs, et que comme telles, elles sont suspectes. On sait bien toutefois que les confessions des jongleurs faites en ce sens abondent dans la littérature de l'époque, et qu'elles sont toutes indicatrices d'une situation de pauvreté réelle. Malgré toutes les exagérations faciles ou la dramatisation de leur mauvaise condition matérielle en vue de s'attirer compassion, pitié et par suite générosité d'autrui, il y a implicitement dans leurs écrits le dévoilement sincère d'une situation économique, sociale et morale pertinente faite aux jongleurs dans la seconde moitié du XIII^e siècle. L'histoire rapporte en effet leur désastreuse situation : ils ne trouvent plus de protecteurs¹¹.

C'est la misère qui domine donc les oeuvres de Rutebeuf et qui les fait. Et Rutebeuf ne cache pas cette pauvreté qui le dévore de tous côtés : il l'avoue et il ne se fait point faute de la dire dans ses aspects les plus frappants tout au long de son oeuvre. Sa présence au monde est donc celle de sa povre estoire et dont il fait la dure expérience. On comprend qu'à un moment donné de son existence Rutebeuf en plein dans la misère, en soit obsédé :

- Je ne sai par ou je coumance,
Tant ai de matyere abondance
3 Pour parleir de ma povretei.

(La Povreté Rutebeuf)
(FB. I, p. 570)

C'est qu'il est une triple victime : économiquement, les services de son métier sont mal payés; socialement, le succès nouveau du frère mendiant remuant qui quémande comme le jongleur est chose certaine; moralement enfin, à cause d'une nouvelle mentalité où la largesse courtoise devient rare et même absente. Tout cela rend ainsi son existence difficile. Rutebeuf est réellement un vrai pauvre frappé d'incapacité matérielle, à l'encontre de la pauvreté volontaire du frère franciscain ou dominicain. Ce dénuement s'attache à lui comme une camisole de force et le terrasse :

- Por povreté qui moi aterre,
Qui de toutes pars me muet guerre
6 Contre l'yver,
Dont moult me sont changié li ver,
.../...
22 Povretez est sor moi reverté :
Toz jors m'en est la porte ouverte,
24 Toz jors i sui
Ne nule foiz ne m'en eschui.

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 522)

Le poète se trouve perdu, privé de moyens d'existence :

- 41 Il ne me remaint rien souz ciel,
(ibid., p. 523)

et il montre le point extrême de cette pauvreté qui le tourmente :

- 10 C'om me seit povre et endetei;
.../...
27 Vivres ne faut et est failliz;
.../...
Je touz de froit, de fain baaille,
30 Dont je suis mors et maubailliz.
Je suis sanz coutes et sanz liz,
N'a si povre jusqu'a Sanliz.

- 33 Sire, si ne sai quel part aille;
 Mes costeiz connoit le pailliz,
 Et liz de paille n'est pas liz,
 36 Et en mon lit n'a fors la paille.

- Sire, je vos fais a savoir
 Je n'ai de quoi do pain avoir.
 A Paris sui entre touz biens,
 40 Et n'i a nul qui i soit miens.

(La Povreté Rutebeuf)
 (FB. I, p. 571-572)

On voit bien que la misère du poète n'est pas un vain mot et qu'elle se trouve liée à des problèmes importants, essentiels et vitaux. De tels passages sont réellement un tableau concret de sa grande misère : Rutebeuf au milieu de l'économie urbaine basée sur l'argent n'est qu'un affamé, un dépenaillé en plein hiver et sans gîte confortable.

Et bien plus, le jongleur avoue que les pires détresses physiques de son appauvrissement sont créées par sa passion invétérée pour le jeu de dés. Son sort s'est donc empiré et Rutebeuf se sait responsable de son état : la grande et vilaine folie du jeu avec lequel il a signé un pacte l'a jeté en grant poverté :

- 54 Li dé m'ocient,
 Li dé m'aguetent et espient,
 Li dé m'assailent et desfient,
 57 Ce poise moi.
 Je n'en puis mes se je m'esmai:
 .../...
 66 Et je que fais
 Qui de povreté sent le fais ?
 Griesche ne me lest en pais,
 Moult me desroie,
 Moult m'assaut et moult me guerroie;
 Jamés de cest mal ne garroie
 72 Par tel marchié.
 Trop ai en mauvés leu marchié;
 Li dé m'ont pris et emparchié:
 75 Je les claim quite !
 Fols est qu'a lor conseil abite :

De sa dete pas ne s'aquite,
78 Ainçois s'encombe;

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 523-524)

Son vice rend donc sa condition inéluctable : Rutebeuf, ouvrier du jeu de griesche, est condamné à finir ses jours dans une noire misère dont il fait présentement l'expérience amère, hiver comme été. Il étale ses malheurs dûs à sa passion irrémédiable :

Et froit au cul quant bise vente:
Li vens me vient, li vens m'esvente
15 Et trop sovent
Plusors foies sent le vent.

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 522)

Et si me sont nu li costé
79 Contre l'yver.
Cist mot me sont dur et diver,

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 555)

L'expérience douloureuse du poète qui subit l'hiver dans sa chair et qui est misérablement habillé, transparait à travers ces vers. On croirait ici lire Baudelaire.¹² L'hiver n'est point dans le dit La Griesche d'hiver un simple prétexte à une écriture sur la pauvreté à montrer, c'est plutôt une cruelle réalité à laquelle Rutebeuf fait face --- "contre l'yver", y a-t-il souligné à deux reprises --- et qui l'affecte :

37 En yver plor et me gaimante,

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 523)

Rutebeuf est ruiné, un nu despris, sans argent : sa bourse est uide. Et il confesse son désastre :

De mon avoir ne sai la somme,
30 Qu'il n'i a point.

(ibid., p. 522)

On comprend qu'il éprouve des difficultés à renouveler ses vêtements d'hiver, et peut-être il les a laissés en gage au jeu :

Li trahitor de pute estrace
63 M'ont mis sanz robe.

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 523)

Ainsi vulnérable, le trouvère ne se trouve point protégé hiver comme été contre les intempéries. Son sort s'avère donc le même, c'est-à-dire éternel. Et si l'hiver, gelé, réveillé par le froid, il ne saurait dormir :

28 Je ne dorm que le premier somme.
(ibid., p. 522)

dit-il, les froides chambres lui étant problème, Rutebeuf subit également les inconvénients des fortes chaleurs et des mouches noires d'été. Il est intéressant de noter ici la sincérité de son aveu, quand on le relie aux autres notations qui montrent le trouvère comme un grand dormeur :

70 Je, qui n'ai pas non d'estre main
Levez...

(La Voie de Paradis)
(FB. I, p. 344)

3 Plus matin que je ne soloie,
Qui ne lief pas volentiers main;

(La disputaison de Charlot
et du barbier)
(FB. II, p. 261)

Il y a donc une vraie situation à la base de sa confiance sur la misère du joueur de dés ruiné qu'il est : le trouvère souffre du froid dans sa chair nue.

Ainsi, ce que dit Rutebeuf des mécomptes du prolétaire qu'il est en butte aux intempéries, n'est en somme que le lot

commun des jongleurs ruinés, ses confrères de jeu. On ne saurait croire seulement que l'hiver, l'été, le jeu, ont inspiré une écriture dont l'intention est de susciter pitié et libéralités, il y a surtout indirectement dans les passages considérés comme une ouverture sur une situation tragique et réelle mettant en péril l'existence même de Rutebeuf. Sans argent, le poète devrait confronter les problèmes de la pauvreté vestimentaire.

Et continuant l'exploration de sa détresse, Rutebeuf avoue que l'expérience tragique qu'il fait actuellement de son appauvrissement, est née de son mariage tardif. Il viendra tout de suite à l'esprit que le thème du mariage-qui-ruine appartient aussi à la convention littéraire, et qu'il n'y a par conséquent rien de spécifiquement vrai dans les affirmations du poète. Cependant, la tradition est souvent acceptée pour circonscrire une réalité critique décevante. Et rien ne dit qu'à côté de la convention il n'y ait place pour la vérité vécue. Ici le thème du mariage malheureux ne dément point les révélations antérieures et sans cesse répétées de Rutebeuf sur son état misérable. Ce qui est signe véritable de sa grande obsession.

Aux yeux du trouvère, son mariage sanz reson lui est martire. Il s'est mis à honte en prenant fame aussi bien qu'en faisant ce mariage mal assorti :

- 28 Tel fame ai prise
 Que nus fors moi n'aime ne prise,
 Et s'estoit povre et entreprise
 31 Quant je la pris.

A ci mariage de pris,
C'or sui povres et entrepris
34 Ausi comme ele !

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 548)

On reconnaît ainsi que les déboires du trouvère se trouvent aggravés : il a une femme misérable, lui le pauvre hère ! Des contrariétés de toutes sortes, des ennuis divers naissent de toutes parts et l'envahissent, sur lesquels Rutebeuf gémit longuement :

76 Mes ostes veut l'argent avoir
De son osté,

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 555)

citant ainsi les harassements du propriétaire pour ses paiements; et comble de malheur, il lui est donné un enfant pour lequel il ne voit d'où viendra la soustenance :

136 Et ceste enfance
M'atort a vraie penitance

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 557)

53 Or a d'enfant geü ma fame;

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 554)

se répète le poète tourmenté par cette nouvelle charge; et enfin la nourrice de cet enfant le presse pour ses règlements :

56 Or veut de l'argent ma norrice,
Qui m'en destraint et me pelice
58 Por l'enfant pestre,

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 555)

Or Rutebeuf s'est appauvri à cause de ce mariage, il se trouve réduit, insolvable :

14 Je n'ai qu'engagier ne que vendre,
.../...
77 Et j'en ai presque tout osté,

92 Mi gage sont tuit engagé,

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 553-556)

écrit-il à plusieurs reprises. Il échappe ainsi à toute saisie du propriétaire de sa maison sur des biens qu'il ne possède même pas.¹³ Et ces renforcements montrent bien que Rutebeuf se trouve aux prises avec la réalité de son dénuement. Aussi n'est-il point étonnant de lire la relation qu'il présente de la vie étroite de son ménage au fort de l'hiver :

68 N'ai pas busche de chesne ensamble;
Quant g'i sui, si a fou et tramble:
N'est-ce assez ?

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 549)

70 C'or n'ai ne dousaine ne fais,
En ma meson,
De busche por ceste seson.

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 555)

et bien plus de sa disette domestique :

103 Quar ma meson est trop deserte
Et povre et gaste :
Sovent n'i a ne pain ne paste.

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 550)

il ne peut donc assurer chevance à sa femme et encore moins entretenir son cheval qui a brisé la jame. La mésaise de Rutebeuf est totale au point que malgré ses efforts il n'arrive pas à être décent :

46 Rustebuef qui rudement oevre :
L'en dira voir
Quant je ne porai robe avoir.
.../...

65 Or me covient froter au lange.

(ibid., p. 548-549)

c'est dire que son mariage l'a mis réellement au milieu de la

plus grande gêne, en grant afondement et en agrami, et qu'il le voit comme un mehaing.

Et au temps de ce mariage, Rutebeuf confesse qu'il est physiquement déchu. Ce qui démontre qu'il est incapable d'assurer la subsistance de son ménage. Il semble que ce soit un moment critique de la vie de Rutebeuf : sa santé est faible :

- 94 Car j'ai geü
Trois mois que nului n'ai veü.
.../...
Et s'en sui mehaigniez du cors
106 Jusqu'au fenir.

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 556)

et il se plaint d'une affection à l'oeil droit qui pourrait lui coûter la vue :

- Qu'il m'a tolu a un seul cop
22 Quanques j'avoie.
De l'ueil destre, dont miex veoie,
Ne voi je pas aler la voie
25 Ne moi conduire.
A ci dolor dolente et dure,
Qu'a miedi m'est nuiz obscure
28 De celui oeil.

(ibid., p. 553-554)

- Dieus le m'atort a penitance
42 Que par tanz cuit que pou i voie !

(La Paix de Rutebeuf)
(FB. I, p. 568)

On objectera que cette surprenante révélation de Rutebeuf n'est qu'un tour mensonger de jongleur sollicitant des faveurs. Il a peut-être exagéré mais il n'en demeure pas moins vrai que cette métaphore de l'infirmité de sa vue traduit bien l'unité de sa minable condition, thème dominant de son oeuvre. Physiquement, il est ruiné, et c'est le regard stupéfait d'autrui qui le lui signifie :

- 117 Quar je faz plus sainier de testes

(Ce n'est pas guile)

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 551)

remarque Rutebeuf devant le scandale qu'il provoque. La roue de Fortune a mal tourné pour lui, et on le plaint.

Ainsi, Rutebeuf a conscience de la situation misérable dans laquelle il se trouve plongé à un âge avancé de sa vie. Vivant au milieu de privations physiques multiples, il présente une relation fidèle d'une existence dégradante. Et pour admettre la sincérité de ses déclarations, les structures sociales, économiques, institutionnelles, rappelées, sont à retenir. La scène tirée au réalisme de Rutebeuf lui-même sur La disputaison de Charlot et du barbier illustre moins une concurrence âpre entre jongleurs que l'exiguité du marché des services. Aussi l'accès personnel des jongleurs des villes à l'économie se trouve-t-il bloqué. Et il est tout naturel de retrouver dans leurs oeuvres --- réserve et discrétion n'étant point vertus de jongleur --- des confessions crues et de dures récriminations. Or Rutebeuf ne s'est pas écarté de cette écriture personnelle. Des besoins réels, authentiques, se trouvent à leur base.

---- L'état d'esprit du prolétaire qu'est Rutebeuf.

Pendant les textes de Rutebeuf ne sont donc seulement pas un miroir de ses misères apparentes. On y retrouve aussi l'espace psychologique d'un intellectuel pauvre. Les désirs, les perplexités, les hantises du trouvère déprimé assurent et

éclaircissent la composition de son oeuvre. Rutebeuf, affectivement, s'y donne en plein : il y a trace d'une conscience non satisfaite, et qui est celle de l'auteur.

Quand, par exemple, Rutebeuf, le mal alimenté, le mal vêtu, le mal chaussé, constate les aises du frère mendiant, favorisé et satisfait :

284 Ou il n'a froit n'autre doleur,
Large robe, solers forreiz;
Et quant il est bien afeutreiz,
Si doute autant froit comme chaut
288 Ne de povre home ne li chaut,
(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 297)

Quant cil jurent es palliz
117 Nous font orandroit grant moleste
S'il n'ont bons vins et les blanz liz.
(Le Dit de Sainte Eglise)
(FB. I, p. 284)

il y a transparence dans ces vers du sentiment douloureux de son infortune et de son grand désir d'être bien nourri et bien pourvu contre les morsures de l'hiver. Le luxe alimentaire des grands de l'Eglise, satisfaits, est mis en relief dans ce passage :

Ahi ! prelat de sainte Yglise
88 Qui, por garder les cors de bise,
Ne volez aler aus matines,
.../...
93 Qui riens nule plus vous demande
Fors bons vins et bone viande
Et que li poivres soit bien fors.
.../...
101 Se les pances ne sont trop crasses.
(La Complainte d'Outremer)
(FB. I, p. 447)

mais on y retrouve aisément l'obsession alimentaire que partage Rutebeuf avec la société médiévale.¹⁴ Comme les povre Dieu, il meurt de faim. Et comme eux, il n'a pas a grant

lagan le gragan du riche prélat parasite ou du bourgeois oisif. Rutebeuf espère subsistance et fin de sa lutte contre la nécessité. Et on ne saurait lire ces vers récurrents :

732 Ne font pas lor Dieu de lor pance
Comme li autre moine font
A cui toz biens dechiet et font.
(La Voie de Paradis)
(FB. I, p. 366)

281 Riche borjois d'autrui sustance,
Qui faites Dieu de votre pance,
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
(FB. I, p. 506)

comme de simples exercices littéraires, ils sont bien plus ancrés dans la réalité de la pauvreté de Rutebeuf : le poète les entend bien au concret. La pance bien nourrie, indirectement lui réflète bel et bien sa propre situation de famine.

Il fait part de son état d'âme --- expliquant sa misère morale --- quand il rentre dans son ménage les mains vides, ayant une femme et un enfant qui l'attendent :

Ne me blasmez se ne me haste
106 D'aler arriere,
Que ja n'i avrai bele chiere :
L'en n' a pas ma venue chiere
109 Se je n'apporte.
C'est ce qui plus me desconforte
Que je n'ose entrer en ma porte
112 A vuide main.
Savez comment je me demain ?
(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 550-551)

Ainsi confronte-t-il d'épineux problèmes d'argent, et on s'explique alors ses inquiétudes d'esprit et ses réveils angoissés :

Si esbahiz ne fu més hom
73 Com je sui, voir,
C'onques ne fui a mains d'avoir.
.../...

- Si ne sai, se je dorm ou veil
 88 Ou se je pens,
 Quel part je penrai mon despens
 Par quoi puisse passer le tens :
 91 Tel siecle ai gié.

(La Complainte Rutebeuf)
 (FB. I, p. 555-556)

Mais de tous ses déboires, le plus dur à supporter, c'est l'abandon de ses amis. Sa pauvreté a donc fait de lui un marginal. On serait tenté ici de saisir l'antique thème de l'appauvrissement comme mesure de l'amitié en tant que motif littéraire. Il faudra voir plutôt que Rutebeuf l'utilise, et l'actualise, pour dépeindre un cas tragique : il est sans amis entiers et il ne trouve personne pour le soutenir dans sa misère :

- Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si pres tenu
 112 Et tant amé ?
 Je cuit qu'il sont trop cler semé;
 Ils ne furent pas bien femé,
 115 Si sont failli.
 Itel ami m'ont mal bailli,
 C'onques, tant com Diex m'assailli
 118 En maint costé,
 N'en vi un seul en mon osté.
 Je cuit li vens les a osté,
 121 L'amor est morte :
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 124 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta.

(La Complainte Rutebeuf)
 (FB. I, p. 556-557)

- L'en ne savra ja ou je mains
 100 Por ma poverte;
 Ja n'i sera ma porte ouverte,
 Quar ma meson est trop deserte
 103 Et povre et gaste:

(Le Mariage Rutebeuf)
 (FB. I, p. 550)

Et l'accent sincère de ces vers interdit toute suspicion sur

la réalité de la situation que vit Rutebeuf : il est un pauvre, parce qu'il est seul et abandonné. Le thème esthétique a intégré un événement présent : l'abandon des amis auquel Rutebeuf ne s'attendait point.

Amené donc à ses limites --- sa misère lui étant plus sensible à la fin de sa vie --- il est tout à fait compréhensible que Rutebeuf se décrive comme un être profondément abattu et défaitiste :

Or lerai donc fortune corre
Si entendrai a moi rescorre.
136 Se jel puis fere.

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 557)

En moi n'a ne venin ne fiel :
Il ne me remaint rien souz ciel,
42 Tout va sa voie.
.../...
Or voi je bien tout va, tout vient;
Tout venir, tout aler covient,
51 Fors que bienfet.

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 523)

Et de son oeuvre l'examen des passages suivants montre tout aussi bien la marque d'une vision réaliste de la vie que l'expérience amère des déceptions quotidiennes et de la mauvaise situation économique :

127 Ice m'aprent
Qui auques a, privé le prent;
Més cil trop a tart se repent
130 Qui trop a mis
De son avoir por fere amis,
Qu'il nes trueve entiers ne demis
133 A lui secorre.

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 557)

Mon boen ami, Dieus le mainteingne !
Mais raisons me montre et enseingne
3 Qu'a Dieu fasse une teil priere :
S'il est moiens, que Dieus l'i tiengne !

- Que, puis qu'en seignorie veingne,
 6 G'i per honeur et bele chiere.
 .../...
 Mieux voit hon avant et arriere,
 12 Et com plus hauce plus esloigne.
- (La Paix de Rutebeuf)
 (FB. I, p. 566-567)

- 151 Se maus n'en vient;
 Quar d'un proverbe me sovient
 Que l'en dit : tout pert qui tout tient.
 154 C'est a bon droit.
 La chose gist sor tel endroit
 Que chascune beste vodroit
 157 Que venist l'Once.
 Se Nobles çopoit a la roinsce,
 De mil n'est pas un qui en gronce :
 160 C'est voirs sanz faille.
 L'en senesche guerre et bataille :
 Il ne me chaut més que bien n'aille.
- (Renart le Bestourné)
 (FB. I, p. 544)

Il vaut la peine de noter à propos dans le premier passage l'édification de Rutebeuf sur la prudence financière, et qui contredit en même temps ses recommandations incessantes et agissantes de la largesse aristocratique. Mais c'est encore cette contradiction qui éclaire davantage le côté tragique de l'existence que Rutebeuf est en train de mener : le poète ne trouvant pas de solutions immédiates à des questions vitales ne sait donc à quelle idéologie s'accrocher. Il y a là la marque profonde d'un réalisme psychologique, et alors preuve convaincante de la pauvreté réelle relatée dans l'oeuvre de Rutebeuf, donc nullement imaginaire. Une autre contradiction apparente surgit du troisième passage tiré du dit Renart le Bestourné : Rutebeuf écho sonore des saintes croisades, affiche un désintérêt soudain. Mais c'est une attitude normale de quelqu'un qui, ne vivant pas des richesses de l'Eglise, devient à un moment donné indifférent à ses entreprises de

guerre. Et même le cynisme de l'auteur, à travers ce passage s'explique, on l' a vu, par la décision alarmante de Louis IX de "manger à portes fermées". Ce coup, aux yeux de Rutebeuf, aggrave sa détresse. Et le jongleur n'aurait pas dit ainsi, s'il ne s'était point senti menacé à nouveau de misère par cette action subite du roi. Pour l'instant, la misère lui donne le ton de la fermeté.

Cette dernière déclaration de Rutebeuf qui a tout l'air d'une réaction de défense n'en traduit pas moins l'adaptation réaliste du jongleur à son estat sans issue. Rutebeuf ne voit donc qu'avec les yeux du pauvre et non avec ceux d'un être dont la vie est facile et qui n'a nul besoin de quereller à tout moment des mécènes occasionnels pour le nourrir. La confession qu'il donne alors de sa médisance ne saurait donc surprendre :

38 J'ai fet rimes et s'ai chanté
 Sor les uns por aus autres plere,
 (La Mort Rutebeuf)
 (FB. 1, p. 576)

Elle se trouve tout à fait particulière à l'esprit jamais apaisé du pauvre et peut être considérée comme une conséquence normale de la condition qui lui est faite. Rutebeuf pauvre, regarde le monde --- on l'a dit --- selon ses coordonnées à lui et selon son attente. On a pour preuve le frère mendiant, modèle exemplaire pour toute la société, mais qui n'est aux yeux de Rutebeuf qu'un faux saint à l'esprit avide. Et rien n'interdit de penser qu'il y a ici peut-être allusion réelle de Rutebeuf à des circonstances particulières de sa vie dans lesquelles il a calomnié sans pitié et avec violence des jon-

gleurs rivaux, pour défendre son pain. Des scènes de ce genre sont fréquentes dans les milieux de la pauvreté. On notera également que contrairement aux jongleurs qui souvent proclament leur innocence¹⁵, Rutebeuf ne se défend point d'être médisant. C'est encore une preuve que la sincérité l'emporte sur la rhétorique habituelle de la littérature des jongleurs.

Les vers de Rutebeuf trahissent en outre un caractère assez intéressant de la mentalité religieuse de l'époque, apparemment cultivée et bien implantée dans les milieux de la pauvreté. Pour le chrétien médiéval en général, la misère, la faim, et la maladie sont rançons du péché commis à l'égard de Dieu.¹⁶ Et c'est ce reflet de la conscience catholique qu'on retrouve chez l'auteur qui ne décrit pas autrement ses malheurs physiques que des malédictions :

23 De l'ueil destre, dont miex veoie,
Ne voi je pas aler la voie

25 Ne moi conduire.

.../...

Le cuer en ai triste et noirci

37 De cest mehaing,

Quar je n'i voi pas mon gaaing.

Or n'ai je pas quanques je haing :

40 C'est mes domages.

Ne sai se ç'a fet mes outrages;

Or devendrai sobres et sages

43 Après le fet

Et me garderai de forfet;

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 553-554)

Dieus le m'atort a penitance

42 Que par tanz cuit que pou i voie !

(La Paix de Rutebeuf)
(FB. I, p. 568)

Le moyen âge chrétien est tellement acculé à d'innombrables misères qu'il ne voit que le ciel pour les combattre. Tout

un arsenal de saints patrons existe à l'époque pour soulager, guérir les maux physiques des pécheurs, puisqu'un corps affreux, minable, misérable, est considéré comme la ressemblance de l'âme pécheresse recherchant miséricorde.¹⁷ Rutebeuf enraciné dans cette culture, ne saurait y échapper. Sa pauvreté ébranle sa sensibilité comme tout chrétien pécheur de son temps, et provoque chez lui troubles et agitations, qui sont des signes réels de l'âme en faute :

- Bien me doit le cuer lermoier,
C'onques ne me poi amoier
- 6 A Dieu servir parfètement,
Ainz ainmis mon entendement
En geu et en esbatement,
Qu'ainz ne daignai nés saumoier.
.../...
- 18 Comment oseroie tentir
Quant nes lis juste avront doutance ?
J'ai toz jors engressié ma pance
D'autrui chatel, d'autrui substance :
Ci a bon clerc, au miex mentir !
Se je di: "C'est par ignorance,
Que je ne sai qu'est penitance",
- 24 Ce ne me puet pas garantir.
.../...
J'ai fet au cors sa volenté
J'ai fet rimes et s'ai chanté
Sor les uns por aus autres plere,
Dont Anemis m'a enchanté
Et m'ame mise en orfenté
Por mener a felon repere.

(La Mort Rutebeuf)
(FB. I, p. 575-576)

Ces morceaux sont très clairs. Le bouleversement dont Rutebeuf est l'objet ne s'explique que par la réalité de sa noire misère, laquelle donne ouverture sur sa foi catholique.

Dans cette perspective, on aura une idée juste des pièces consacrées par le poète à Marie. Il y a là peut-être implicitement ou inconsciemment l'investissement de Rutebeuf dans les gestes de Marie. On croirait ainsi que l'image que le

poète se fait de Marie soit la Dame familière de la sécurité sociale pour l'aider à sortir de sa grande misère. Après tout, les contemporains de Rutebeuf ne pensaient pas autrement : Marie, mère du Christ, est bien l'héroïne vivante, qui sauve in extremis les malheureux ici-bas et dans l'autre monde¹⁸. Aussi une intervention miraculeuse seule de Marie rétablirait la misérable condition de Rutebeuf.

Les quelques pièces analysées ont aidé à mettre à jour les misères morales de Rutebeuf. On y a retrouvé l'intellectuel paria, perplexe et agité, insatisfait et aliéné, qu'est le trouvère. On admettra que ce serait trop demander à Rutebeuf de ne pas voir le monde comme hostile autour de lui. Or son état d'esprit est bien celui du pauvre, et la sensibilité sociale du poète pour les ribaux ou les étudiants pauvres --- Rutebeuf souffrant des malheurs de ces victimes --- témoigne encore de la réalité de sa misère : Rutebeuf s'est vraiment senti de leur état famélique et dépénailé pour leur manifester sa pitié.

En définitive, on doit reconnaître que l'oeuvre de Rutebeuf --- à côté des dits sur le monde et la vie de son temps--- accuse également sa condition d'intellectuel, trouvère-jongleur. Des circonstances convenant à une extrême pauvreté ont occasionné une poésie "personnelle" ou autobiographique : sa passion du jeu, son mariage, sa maladie et son grand âge. Et Rutebeuf a dirigé son regard sur lui-même pour porter à la face de la société un estat qui l'a conditionné sa vie durant et

qui l'a obsédé à la fin. Aussi a-t-il indiqué, dit presque en détail sur des moments actuels de ses grandes misères et de ses grands déboires : Rutebeuf a connu les affres de la faim, les morsures du froid, les déceptions de l'amitié, les douleurs de l'isolement, les assauts du découragement. Et au-delà du langage littéraire de jongleur, il faut voir la marque de sa sincérité qui emporte sensibilité. Rutebeuf a présenté le vrai pauvre qu'il est, mendiant son pain pour vivre. Comme l'a bien remarqué Edmond Faral, le poète n'aurait point dit tel qu'il l'a fait, s'il n'avait pas été poussé par un besoin réel¹⁹ : il a vécu la misère et il en parle. Sa poésie s'inscrit dans le présent d'une histoire véritable de problèmes humains connus. Le réalisme de la misère se retrouve en effet de part en part à travers l'oeuvre de Rutebeuf. Ainsi connaît-on véritablement par les textes les aspects difficiles de sa vie.

Dans une large mesure, l'oeuvre de Rutebeuf peut être considérée comme le reflet du réel contemporain. La tradition littéraire aidant, Rutebeuf a pu écrire sur son temps : les hommes et leurs problèmes, les choses et leurs impondérables. Et s'agit-il de dire sur le conflit entre Ordres Mendiants et Séculiers qu'il défend, le poète saisit en même temps le frère mendiant dans ses comportements ou ses attitudes réelles. Doit-on mener une campagne en règle en faveur des croisades contemporaines qu'il soutient, Rutebeuf prête également attention au monde indifférent qui contribue peu à la cause sainte : le chevalier courtois, soldat du Christ, le riche bourgeois, le frère mendiant cosu, la hiérarchie ecclésiastique elle-même. Ces questions ont permis au poète de regarder de très près le réel dans ses rapports avec la société, l'économie et la vie elle-même. Il a regardé certes avec son tempérament, mais il a su le faire pour dire. Son oeuvre n'a point donné accès à une lecture imaginaire. Elle s'explique de préférence par les constatations de l'auteur sur les types et les manières de l'existence courante. Mis en présence de manifestations étonnantes qui lui semblent s'écarter de l'idéal vécu par sa société, Rutebeuf n'a point refusé de les prendre pour objet d'étude. Il a réfléchi sur le monde et sur la réalité nouvelle. Et on comprendra mal qu'il soit resté dans un rôle de moraliste. On a rarement l'impression qu'il ne fait que composer sur des thèmes. Il n'a pas introduit ces thèmes

mais il les a retrouvés dans le milieu qu'il regarde. Et surtout l'accent pathétique, ou le ton agressif et pessimiste, de ses dits, invite à penser qu'il a subi pour son propre compte des préjudices du fait de l'érosion des valeurs chez ses contemporains. Cette situation personnelle explique en outre la raison de son attention à la société et le caractère réaliste d'une poésie où le je évoqué est Rutebeuf lui-même. Implanté dans le milieu, Rutebeuf le dit et se présente tel qu'il est dans sa condition de jongleur. Dans cette perspective, l'impression qui demeure, c'est de croire que le poète a écrit pour quémander. Dans un univers où règne l'avaritia et dans une société paupériste qui devrait être économiquement solidaire malgré l'inégalité des conditions, le dit de Rutebeuf a ainsi une finalité réaliste : le poète apparaît comme un "mendiant littéraire". Extérieurement l'oeuvre échappe donc au merveilleux. Elle se veut pratique. Le milieu parisien et la propre histoire du poète sont autant d'éléments intériorisés et qui couvrent son oeuvre entière. Son expérience est humaine. Mais comment donne-t-il la réalité en spectacle à lui-même et à autrui ?

Notes

- 1.- Jacques Le Goff, La Civilisation médiévale, p. 306.
- 2.- Ibid., p. 290.
- 3.- Jean Batany, Approches du Roman de la Rose, p. 83.
- 4.- Ibid., p. 83.
- 5.- Quand on pense que le Moyen Âge a été le domaine des grandes pénitences collectives physiques (flagellations réciproques) ou de confessions publiques, on comprend que se dire, se montrer, pour Rutebeuf, soit tout à fait normal et nullement choquant. Voir à ce sujet Jacques Le Goff, op. cit., p. 303.
- 6.- On notera ce trait de mentalité : l'étymologie explique la réalité pour les hommes du Moyen Âge, et se nommer c'est se décrire. Cf. Jacques Le Goff, op. cit., p. 406. Au sujet de la réalité des dures conditions du temps de Rutebeuf, Jacques Le Goff écrit dans le même ouvrage, p. 436 : "L'emprise de l'homme médiéval sur la réalité est faible. L'ensemble des biens mis à la disposition de l'humanité médiévale est si insuffisant que pour vivre il faut se débrouiller. Celui qui n'a pas la force ou la ruse est presque sûrement condamné à périr."
- 7.- Robert Fossier, Histoire sociale de l'Occident médiéval, p. 258.
- 8.- Jean Batany, op. cit., p. 108-109.
- 9.- Pointe railleuse du conteur de Durmart le Gallois, citée par Philippe Ménard, Le Rire et le sourire dans le roman courtois en France au Moyen Âge 1150-1250, p. 497.
- 10.- Edmond Faral, Les Jongleurs en France au Moyen Âge, p. 161.
- 11.- Ibid., p. 150.
- 12.- "Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres... Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère, Haine, frissons, horreurs, labeur dur et forcé..."
Chant d'Automne dans Les Fleurs du Mal. Vers qui font écho à la vie errante et disloquée du poète. Voir Beau-
delaire, Les Fleurs du Mal, p. 81.
- 13.- On remarquera l'exacte vérité de ce contexte avec la réalité de sa pauvreté. Loyers chers, produits de consommation chers, hausse des prix, en un mot "chertés". Cf. Robert Fossier, op. cit., p. 249-250.

- 14.- Jacques Le Goff, op. cit., p. 439.
- 15.- Edmond Faral, Les Jongleurs en France au Moyen Age, p. 153
- 16.- Jacques Le Goff, op. cit., p. 393.
- 17.- Conceptions matérialistes des saints. Ainsi Saint Agapit apaise les rages de dents, les coliques. Saint Firmin remédie au rachitisme etc..Maladies avec des noms de saint. Cf. Jacques Le Goff, op. cit., p. 302-303.
- 18.- Le XIIIe siècle est par excellence le siècle de la Vierge Marie. Voir Jacques Le Goff, op. cit., p. 303 Rutebeuf a consacré à la Vierge Marie les pièces suivantes : L'Ave Maria Rutebeuf, C'est de Nostre Dame, Un dist de Nostre Dame, Les neuf joies Nostre Dame. Cf. Edmond Faral et Julia Bastin, Oeuvres complètes de Rutebeuf, tome II, p. 236-252.
- 19.- Edmond Faral, Les Jongleurs en France au Moyen Age, p. 161.

DEUXIEME PARTIE

La manière réaliste de son oeuvre.

Introduction

La lecture réaliste de l'oeuvre de Rutebeuf oblige maintenant à tenir compte de sa composition littéraire proprement dite. Il importe donc d'examiner les moyens d'expression du poète pour son observation réaliste de la vie. Car, à partir du moment où le dit est un discours destiné à la récitation publique et qu'il y a un consensus de vérité entre ce que déclare Rutebeuf et ce que l'assistance vit et croit, il se conçoit normalement l'existence de tout un réseau de signes rhétoriques et culturels tissé à travers l'oeuvre pour suggérer une expérience. On sollicitera le dit sérieux tout aussi bien que le dit comique dans les manifestations les plus marquantes pour saisir le réalisme littéraire de Rutebeuf. Ce faisant, on en appellera à des exemples cités auparavant dans la première partie, qui seront, dans ce contexte nouveau, valorisés en eux-mêmes afin d'en dégager les modalités d'écriture. Comment Rutebeuf a-t-il dit sur le réel ?

ooo

---- La satire.--

L'ensemble de l'oeuvre de Rutebeuf est ouvertement satirique et ironique. Cette tonalité témoigne bien d'une constatation de la réalité. En fait, c'est un présent en désordre qui cautionne la satire ou l'ironie. Il va sans dire que ces propriétés particulières à l'écriture de Rutebeuf peuvent être retenues en tant qu'elles représentent des formes d'expression du réalisme : elles se donnent comme procédés pour dire. Il conviendra alors d'examiner avec un souci fort particulier les divers aspects qui stylisent l'oeuvre comme satirique ou ironique.

- la satire directe;

Rutebeuf ne pose pas des énigmes à son public. Son discours dont le substrat moraliste est évident se veut direct. Il critique âprement les vices de son siècle. L'information est accomplie par une satire positive et concrète qui éclaire et qui persuade le public avec lequel Rutebeuf communique.

En effet, les textes présentent un grand nombre d'énoncés satiriques affirmatifs qui frappent dur et qui vont droit au but. Cette satire est immédiate et le temps grammatical caractéristique pour dire le fait est celui du présent. Quelques passages significatifs suffiront à le montrer. Rutebeuf fait la satire de l'hérésie et de la prédication des Ordres mendiants, Jacobins et Cordeliers, au nom du vrai Evangile :

104 Ne croient pas le droit escrit
De l'Evangile Jesucrist
106 Ne ses paroles;

En leu de voir dient frivoles
Et mençonges vaines et voles,

(Du Pharisien)
(FB. I, p. 254)

66 Cil qui sovant ont rimoié
Dieu, lessié pour son atefi.

(Le Dit de Sainte Eglise)
(FB. I, p. 282)

Ainsi, leur faux apostolat est mis en relief. Et effectivement
Rutebeuf raille de façon acerbe leur sainte pauvreté :

Por cheminer parmi la terre,
Por les bones viandes querre
155 N'est on pas sains.

(Complainte de Guillaume)
(FB. I, p. 264)

On rencontre plusieurs fois sa dénonciation virulente de l'avidité des Mendians de s'enrichir :

16 Ausi, vous di a brief parole,
Cil nous ont mort et afolé
Qui paradis ont acolé.
A cels le donent et delivrent
20 Qui les aboivrent et enyvrent
Et qui lor engressent les pances
D'autrui chatels, d'autrui substances,
Qui sont, espoir, bougre parfet
24 Et par paroles et par fet,
Ou userier mal et divers,

(Des règles)
(FB. I, p. 269-270)

La satire s'éclaire ainsi elle-même avec force quand on pense
que ces usuriers sont des damnés de l'Eglise. De saints hommes
acceptant les donations des scélérats ! Avec emphase, Rute-
beuf stigmatise alors l'hypocrisie de ces Mendians qui ex-
ploitent la crédulité des gens :

Mais il croient ces ypocrates
Qui ont les enseignes escrites
Einz vizages d'estre preudoume,
36 Et il sont teil com je les noume.

(ibid., p. 271)

Et tout le développement du dit Des Jacobins est une satire directe acerbe, cruelle, en règle, de ces Mendians hypocrites et orgueilleux. On peut se demander ici si Rutebeuf confrontant leur succès ne s'est pas évertué à les présenter comme des coquins et à provoquer contre l'antipathie, la répulsion et le dégoût. On sait très bien que coquinerie et mendicité sont synonymes au temps de Rutebeuf¹

Honiz soit qui croira ja més por nule chose
 Que desouz simple abit n'ait mauvestié enclose !
 47 Quar tel vest rude robe ou felons cuers repose :
 (FB. I, p. 316)

L'exclamation satirique traduit la vraie réalité jacobine. Le dit Les Ordres de Paris affiche également une sortie haineuse de Rutebeuf contre toutes les autres formes religieuses mendiantes de la ville.

L'Ordre aus Beguines est legiere,
 Si vous dirai en quel maniere:
 L'en s'en ist bien por mari prendre.
 D'autre part, qui besse la chiere
 Et a robe large et pleniere
 42 Si est beguine sanz li rendre;
 Si ne lor puet on pas deffendre
 Qu'eles n'aient de la char tendre;
 S'eles ont un poi de fumiere,
 Se Diex lor voloit por ce rendre
 La joie qui est sanz fin prendre,
 48 Sains Leurens l'achata trop chiere.
 (FB. I, p. 324-325)

Ce passage s'en prend directement aux Béguines qui rêvent de salut mais pourtant incapables de résister à leurs désirs sexuels. A l'endroit de l'Ordre des Sachets qui sont empressés de s'établir dans la cité, Rutebeuf dit :

Voisent la dont il sont venu,
 84 Si voist chascuns a la charrue !
 (FB. I, p. 326)

C'est avec moquerie, cynisme, qu'il met en question l'existence même de l'Ordre fantaisiste des Filles-Dieu ou Filles du Roi :

Diex a non de filles avoir,
 Més je me poi onques savoir
 Que Diex eüst fame en sa vie.
 Se vous creez mençonge a voir
 Et la folie por savoir,
 102 De ce vous cuit je ma partie.
 Je di que Ordres n'est ce mie,
 Ainz est baras et tricherie
 Por la fole gent decevoir:
 Hui i vint, demain se marie;
 Le lignage sainte Marie
 108 Est hui plus granz qu'il n'ere ersoir.
 (FB. I, p. 326-327)

Enfin, Rutebeuf critique vivement la novelté urbaine ainsi que la fausseté de la prédication des Chartreux et des Guillemins :

Ce n'estoit pas lor heritage
 150 D'estre toz jors en itel pile !
 Nostre creance torne a guile,
 Mençonge devient evangile...
 161 ...maintenant qu'il se recurent,
 Si ne les dut on croire plus.
 (FB. I, p. 328-329)

A côté des Ordres Mendians de toutes sortes, l'Eglise en général n'échappe pas aux flèches de Rutebeuf. L'avarice des grands prélats, des grands clercs et des clercs avocats, inspire la satire mordante du jongleur :

Il est riches du Dieu avoir
 72 Et Diex n'en puet aumosne avoir;
 (L'Etat du Monde)
 (FB. I, p. 385)

dit-il des grands prélats.

Et lors que il sont trespassei,
 L'avoir que il ont amassei
 Et li ombres d'un viez fossei,
 48 Ces deus chozes ont un semblant.
 (La Chanson de Pouille)
 (FB. I, p. 434)

- Quar, quant dant Deniers vient en place,
 88 Droiture faut, droiture esface.
 (L'Etat du Monde)
 (FB. I, p. 386)

Ces deux passages visent directement et avec mépris les clercs riches et cupides. Et la vénalité de Rome est aussi l'objet d'une charge de Rutebeuf :

- 117 Qui bele chiere vuet avoir
 Il l'achate de son avoir.
 Il n'ainment joie ne deduit:
 120 Qui lor done si les deduit
 Et les solace et les deporte.
 Nuns povres n'i pasce la porte
 Qui ne puet doneir sanz prometre.
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 (FB. I, p. 291)

Ici l'auditeur observera sans peine le primesaut de l'immédiat de la critique de Rutebeuf contre la curie romaine qui supporte Jacobins et Cordeliers. La controverse religieuse ainsi que la question des croisades, portent le jongleur à stigmatiser ouvertement la lâcheté et la mollesse éhontées des grands clercs. Ainsi, à plusieurs reprises Rutebeuf se montre brutal pour dire leur fait :

- Li enfant que vous verrez nestre
 184 Vous feront encor herbe pestre,
 (Complainte de Guillaume)
 (FB. I, p. 265)
- 48 Diex vous giete de son regitre.
 .../...
 Qui la verité veut retrere,
 56 Vous dotez de vostre doere,
 (Le Dit de Sainte Eglise)
 (FB. I, p. 281)

Les clercs démissionnaires qui ont accepté l'injustice de l'exil de Guillaume de Saint-Amour, sont ainsi fustigés. Les vers suivants frappent dur sur un clergé satisfait des choses

matérielles et oublieux des troubles de la Terre d'Orient :

92 Més je di cil fet a blasmer
 Qui riens nule plus vous demande
 Fors bons vins et bone viande
 Et que li poivres soit bien fors.

(La Complainte d'Outremer)
 (FB. I, p. 447)

Ainsi, bien qu'elle témoigne de la conscience agressive de Rutebeuf au point d'infléchir son observation, la satire renvoie à l'actualité et en donne une description² Frappant avec énergie, elle éveille le public sur ce qu'il doit connaître effectivement des travers de son temps.

- la satire indirecte;

Habituellement chez Rutebeuf la satire se joint à l'ironie, et toutes deux ne font qu'un. On constate ainsi que c'est une manière du poète de dire indirectement ou obliquement la réalité observable. Aussi l'ironie satirique a-t-elle une fonction de vérité dans la poésie de Rutebeuf. Celui-ci rend plus sensible ce qu'il projette dans l'expérience de son auditeur. Il y a ainsi une mise en relief saisissante puisque l'ironie satirique occulte toute illusion de réalité³ Elle agit donc dans le texte comme un puissant ressort pour attirer l'attention. Il convient de relever ici les morceaux les plus caractéristiques de l'oeuvre où le message de Rutebeuf est réalisé par ce procédé rhétorique.

Pour singulariser, par exemple, la fausseté jacobine qui emplit le clergé de son temps, Rutebeuf dit :

Et guerre si doit moult desplere
 A gent qui pais et foi sermonent
 68 Et qui les bons exemples donent
 Par parole et par fet ensamble,

Si comme a lor oeuvre me samble.

(Le Dit de Guillaume de
Saint-Amour)
(FB. I, p. 246)

L'ironie est claire : Rutebeuf attribue au jacobin un esprit bienveillant qu'il n'a pas, mais la vraie vérité c'est sa tenace ambition d'obtenir des chaires universitaires. L'attaque ici est dure et elle dissipe indirectement le faux. Le verbe samble du vers 70 ne peut être plus que railleur. C'est l'apparence qui caractérise au fond le jacobin, englué dans le mensonge. Placé en tête du vers, le terme guerre a son effet immédiat et certain : le jacobin soi-disant simple, humble, lutte pour des ambitions terrestres.

- 50 Ainz est certaine :
Granz robes ont de simple laine
Et si sont de simple couvaine;
Color ont simple et pale et vaine,
55 Simple viaire,

(Du Pharisien)
(FB. I, p. 252)

La simplicité est donc une réalité jamais atteinte par le jacobin et que Rutebeuf relève dans ce passage avec une insistance sarcastique. Et il en va de même quand le poète entretient à dessein une ambiguité sémantique sur le mot preudomme appliqué au jacobin :

- 57 Il pueent bien estre pr, (La Discorde de l'Univer-
Ce vueil je bien que ch, sité et des Jacobins)
(FB. I, p. 241)
sité et des Jacobins)
(FB. I, p. 241)

- Je croi bien des preudommes i ait a grant plenté;
Més cil ne sont oï fors tant qu'il ont chanté,
Car tant i a Orgueil des orgueilleus enté
44 Que li preudomme en sont surpris et enchanté.
(Des Jacobins)
(FB. I, p. 316)

L'ironie est caractérisée par la disparition du sens propre du mot preudomme. Il y a ainsi une dénonciation de la mystification jacobine de la respectabilité. En semblant croire à la fausse prudhommie, Rutebeuf invite à rechercher la vraie signification qui conduit à dévoiler l'hypocrisie orgueilleuse des apparences du jacobin.

Dans les vers suivants l'auditeur se trouve appelé à prêter l'oreille à une vérité :

97 Sachiez de voir,
Moult a sainte chose en avoir,
Quant tel gent le vuelent avoir
100 Qui sanz doutance
Ne feroient por toute France
Jusqu'au remors de conscience.

(Complainte de Guillaume)
(FB. I, p. 262-263)

On retrouve là avec force la contre-vérité qui signifie la cupidité mendicante⁴. En proposant une mise en commun réelle de saintes choses et de richesses, ce scandale est ainsi mieux perçu. Et c'est une façon de ridiculiser la sainteté mendicante qui est masque pour courir après les biens matériels. L'hyperbole ironique des deux derniers vers 101-102 invite à voir clair : qu'il ne se laisse pas prendre au faux semblant pour se faire une idée juste de ces mendiants Jacobins et Cordeliers, saintes gens !

Dans le dit Des règles Rutebeuf fait une exploration de la différence religieuse de son temps, lorsqu'il dit :

Qui porroit paradis avoir
Aprés la mort por son avoir,
39 Bon feroit embler et tolir.

(FB. I, p. 271)

Rutebeuf invoque une situation d'arrière-plan, à savoir la

vente du paradis par des Mendians à des damnés usuriers. Aussi feindrait-il de croire à la nécessité du lucre. Ce qui est immédiatement compris, c'est la légitimité d'un vice tel entretenu par le mendiant jacobin ou cordelier, tous deux cupides. Ironie qui se renforce avec l'interrogation railleuse de Rutebeuf sur le salut conquis de cette manière :

52 Ne l'ont or bien cist achaté ?
(FB. I, p. 271)

Et les vers qui suivent, basés sur une argumentation critique hagiographique amère confirment l'adhésion feinte de Rutebeuf à cette moralité religieuse nouvelle :

S'on a paradis por si pou,
Je tieng por bareté saint Pou,
Et si tieng por fol et por nice
56 Saint Luc, saint Jaque de Galice
Qui s'en firent martirier,
Et saint Pierre crucefier;
Bien pert qu'il ne furent pas sage
60 Se paradis est d'avantage,
Et cil si rementi forment
Qui dist que paine ne torment
Ne sont pas digne de la grace
64 Que Diex par sa pitié nous face.
Or avez la premiere riegle
De cels qui ont guerpi le siecle.
(FB. I, p. 271-272)

Cependant, c'est en réalité pour mieux dénoncer la malhonnêteté mendiante et la condamner avec vigueur que Rutebeuf a dit ces vers. Ainsi, le vrai mérite est livré à la moquerie des Mendians assoifés de richesses. Ils sont donc doublement scélérats. C'est bien une façon du poète de tourner en dérision le salut qu'ils proposent.

Encore le procédé joue à plein dans le dit Les Ordres de Paris pour substituer une vérité réelle à une vérité fausse.

Les préceptes religieux ou moraux des Ordres multiples qui ont envahi la ville sont ridiculisés. Et tout se passe comme si Rutebeuf voulait au fond prendre ces religieux nouveaux venus au piège de leurs propres déclarations. Il simule par exemple une fausse ignorance de la vraie nature des relations entre les religieuses Béguines et les religieux Barrés dont les couvents sont voisins. Le poète s'abrite sous le couvert des formules familières aux Ordres pour pouvoir mieux les détruire et mettre à jour leur fausseté. Ainsi, avec une feinte naïveté manifeste, il comprend les rapports entre Béguines et Barrés qui, tous deux, pratiquent disciplines, jeunes, comme honeste vie voulue par auctoritez devines. C'est donc en jetant la dérision sur leurs règles morales que Rutebeuf permet à son assistance d'interpréter la vraie réalité des rapports suspects de libertinage qu'il dénonce. De telles institutions, on se le pense, sont loin d'être respectables.

Toujours, pour contester la présence des Sachets à Paris, Rutebeuf dira :

Se Diex ot tel robe vestue
 Comme il portent parmi la rue,
 78 Bien ont son abit retenu:
 De ce lor est bien avenu. (FB. I, p. 326)

En toute vraisemblance, ces Sachets sont pauvrement vêtus uniquement dans l'esprit de s'attirer l'attention bienveillante du roi. C'est ce que suggère ici Rutebeuf. Des Trinitaires et des Augustins il ajoute :

S'il font dela tel forneture,
 Bien oevrent selonc l'escripture
 132 Si n'en doivent estre repris. (FB. I, p. 328)

Més il se sont bien aquitié
 141 De ce que l'Esripture chante:
 (FB. I, p. 328)

ainsi que pour les Chartreux de la ville :

Cil de Chartrouse sont moult sage,
 Quar il ont lessié le boschage
 Por aprochier la bone vile.
 Ici ne voi je point d'outrage:
 Ce n'estoit pas lor heritage
 150 D'estre toz jors en itel pile !
 (FB. I, p. 328)

Tous ces compliments railleurs masqués transposent paradoxalement une vérité édifiante, qui est celle du mensonge religieux de la ville de Paris à l'époque de Rutebeuf.

Et passant à la lecture de la réalité subjective de l'oeuvre de Rutebeuf, on retrouve bien ce même mécanisme pour singulariser cette fois-ci son misérable état. Ainsi en appelant son mariage ruineux mariage de pris⁵ et dont il ne sait pas s'il s'est amendez⁶, Rutebeuf impose avec force sa condition matérielle. Son malheur est donc compris plus vite de l'assistance : il apparaît plus grand.

Enfin, l'utilisation du procédé de l'ironie satirique culmine surtout dans le dit La Bataille des Vices contre les Vertus, et ce, de façon toute particulière : Rutebeuf parle ironiquement de la sainteté des Mendiants et les mots employés ont quelque chose de narquois. La complicité apparemment consentante de Rutebeuf permet en réalité de faire éclater au jour l'avaritia des Mendiants Jacobins et Cordeliers. Le dit entier est construit sur un ton de louange qui ne trompe point. Ainsi, ces expressions qui illustrent l'attitude de Rutebeuf : Jacobins et Cordeliers vindrent par volenté devine ou Diex

les envoia, enseignent granz biens, preeschier humilité qui est voie de verité, sainte penitance, sainte divinité et ont droiz et resons. Rutebeuf justifie même leurs granz mesons, biaux palais et beles sales... Ainsi épouse-t-il le fait mendiant pour le railler, le présenter comme faux. Cette pauvreté est donc possédante. Et il semble qu'un des intérêts du dit ce soit de suggérer le doute et l'inquiétude dans l'esprit des Mendians eux-mêmes en ce qui concerne leurs ambitions matérielles qui tranchent sur leurs voeux originels. C'est bien une manière de les confondre.

108 Or parlent aucun mesdisant
 Qui par le pais vont disant
 Que, se Diex avoit le roi pris,
 Par qui il ont honor et pris,
 Moult seroit la chose changie
 112 Et lor seignorie estrangie:
 .../...
 Et je respont a lor paroles
 Et di qu'els sont vaines et voles.
 Se li rois fet en aus s'amosne
 120 Et il de ses biens lor aumosne
 Et il en prennent, il font bien;
 Quar il ne sevent pas combien
 Ne com longues ce puet durer.
 .../...
 Por ce vous di, se Diex me saut,
 127 Qu'il n'en font de riens a blasmer.
 (FB. I, p. 309)

Ici cette défense ou cette justification éloquente, qui aurait pu être celle des Mendians, renforce la violence de la satire de Rutebeuf. La signification concrète du dit n'est donc un secret pour personne. Il y a bien plus qu'une simple image traditionnelle des Mendians avides et avarés, répétée par la littérature. En accusant indirectement leur insécurité, la peinture que donne Rutebeuf apparaît ainsi plus vraie.

Si on s'est attardé assez longtemps sur le procédé de la

satire per contrarium chez Rutebeuf, c'était pour le présenter comme le trait dominant de son écriture. La prédilection du poète pour cette satire cruelle témoigne en effet de l'affinement de sa perception de la réalité ainsi que de sa conscience critique.

---- Le procédé allégorique.--

Dans un dit moralisant et satirique, seule la peinture morale inspire. Les descriptions physiques sont en fait ou bien exceptionnelles ou bien étrangères à l'oeuvre. Il y est surtout question de portrait moral. Cela se comprend parfaitement pour une société aussi hiérarchisée que celle du Moyen âge où les côtés peu brillants des moeurs individuelles sont stigmatisés avec vigueur. On flétrit donc celui dont le comportement "bestourné" met en danger l'équilibre harmonieux de la communauté. C'est dans cette perspective qu'il faut lire les allégories littéraires qui se rapprochent bien plus de la réalité que ne le sont les symboles.

En effet, Rutebeuf se sert du procédé de l'allégorie pour donner une perception particulière de la réalité qu'il décrit. Le vice mendiant de l'hypocrisie, par exemple, est portraituré comme un estre vivant :

- 7 D'Ypocrisie,
Cousine germaine Heresie,
Qui bien a la terre saisie.
10 Tant est grant dame
Qu'ele en enfer metra mainte ame;
Maint homme a mis et mainte fame
13 En sa prison.

(Du Pharisien)
(FB. I, p. 251)

Cette personnification de l'hypocrisie mendicante est une évocation transposée de la Dame inhumaine, inexorable, de la littérature courtoise. Sur ce modèle descriptif, Rutebeuf fait connaître à son auditoire la fausseté des Jacobins et des Cordeliers. Le réalisme du rappel est saisissant par le vocabulaire : fet...sa volenté, ne la retient nonostenté, gouverne, justice⁷, sont des termes à connotation satirique caractérisant l'arbitraire des Mendicants dans la ville; oneure, encline⁸, ne font que montrer la dévotion craintive dont ces derniers sont l'objet de la part des "serviteurs" tels que baillis, provos et maires, juges⁹. Et dans les vers suivants :

Honorez est qu'a li demeure,
 Grant honor a, ne garde l'eure;
 Sanz honor est qui li cort seure
 20 En brief termine.

(Du Pharisien)
 (FB. I, p. 251)

la répétition du mot honor donne une juste idée de la domination des Mendicants. La propre expérience culturelle de l'auditeur lui suffit amplement pour saisir comme vrai ce portrait. Rutebeuf présente selon le stéréotype des descriptions courtoises de la Dame impitoyable et redoutable, le rôle équivalent que joue dans la vie le Mendiant connu de tous. Son hypocrisie est ainsi allégorisée et puissamment rendue par son identification concrète à la Dame-sans-merci. C'est encore sur ce même modèle que Rutebeuf procède à la représentation objective de la vénalité de la cour de Rome :

Avarice est de la cort dame,
 A cui il sunt de cors et d'arme;
 Et cele en droit par droit dame estre,
 180 Qu'il sunt estrait de son ancestre;

Et ele est dou mieulz de la vile
 (Ne cuidiez pas que ce soit guile)
 Car ele en est nee et estraite,
 184 Et Couvoitise la seurfaite
 Qui est sa couzine germainne.
 Par ces deus se conduit et mainne
 Toute la cours entierement,
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 (FB. I, p. 294)

Il serait donc facile de multiplier les exemples d'allégories qui soulignent une réalité dans l'oeuvre de Rutebeuf. On peut penser même que souvent c'est à travers ce procédé que le pamphlétaire s'attaque aux individus qu'il déteste et qu'il redoute. L'auditeur savait qui visait Rutebeuf avec ces allégories individualisées : Dame Avarisce et dame Envie,¹⁰ gendre Felonie,¹¹ Sire Orguex.¹² L'auditif est donc transposé en visuel pour figurer les dépravations mendiantes dans la vie urbaine :

77 Orguex s'en va...
 Et Humilitez vient avant;
 (La Bataille des Vices
contre les Vertus)
 (FB. I, p. 308)

5 Orgueil et Couvoitise, Avarisce et Envie
 Ont bien leur enviaus seur cels qui sont en vie;
 (Des Jacobins)
 (FB. I, p. 314)

Dans ces vers, les verbes d'action rendent encore plus vivantes les allégories. Et plus particulièrement Rutebeuf rend réelle l'abstraction de l'avarisce mendiante contre laquelle il n'a cessé de protester : l'Avarisce est maigre et pale, et les hommes, ses esclaves sont noir(s).¹³ Ce qui est évoqué ici dans le dit La Voie de Paradis, c'est la méchanceté de coeur du mendiant avare, signifiée par l'adjectif noir. C'est en outre cette mauvaiseté qui est développée amplement par l'al-

légorie littéraire de Renart, incarnation du mal mendiant dans le dit Renart le Bestourné. Cette affection de Rutebeuf pour transformer des abstractions en êtres vivants se retrouve enfin dans ses observations sur l'absence de l'honneur chevaleresque dans son siècle :

Loiautez est morte et perie:
 C'estoit sa monjoie et s'ensaingne,
 C'estoit sa dame et sa compaigne
 132 Et sa mestre herbregerie. (La Complainte de Constantinople)
 (FB. I, p. 428)

ou bien sur la trahison de l'amitié :

121 L'amor est morte:
 Ce sont ami que vens enporte,
 Et il ventoit devant ma porte
 124 Ses enporta,
 C'onques nus ne m'en conforta
 Ne du sien riens ne m'aporta. (La Complainte Rutebeuf)
 (FB. I, p. 557)

Ainsi, le réalisme de Rutebeuf fait vivre l'abstraction. Le déclin moral de son temps se trouve donc singularisé avec force.

---- Assimilation réaliste.--

L'art de Rutebeuf, c'est également de tout dire par des transpositions pittoresques. En focalisant l'attention de son auditoire sur le concret, le poète présente mieux le réel. Par exemple, il dénonce l'hypocrisie mendicante par cette évocation :

Tel cuide on qu'au lange se froie
 Qu'autre chose a souz la corroie,
 91 Si com je cuit; (Du Pharisien)(FB. I, p.254)

ou bien il déclare pour suggérer ce vice mendiant dégoûtant,
Ypocrisie la renarde¹⁴:

Il s'en feroit boen desguisier
 Et vestir robe senz couleur,
 284 Ou il n'a froit n'autre douleur,
 Large robe, solers forreiz;
 Et quant il est bien afeutrez,
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 (FB. I, p.254)

La notation imagée du vêtement non voyant mais qui cache les aises du mendiant, traduit bien son comportement hypocrite. Dans l'exemple suivant, l'image de l'eau dormante sert à dire avec relief le grand danger mendiant qui menace la vie urbaine :

L'eve qui sanz corre tornoie
 Assez plus tost un home noie
 87 Que celle qui adés decort.
 Pour ce vous di, se Diex me voie,
 Tiex fet senblent qu'a Dieu s'aploie
 90 Que c'est l'eve qui pas ne cort.
 (Le Dit de Sainte Eglise)
 (FB. I, p. 283)

Et pour rappeler de façon concrète l'esprit accapareur du saint Jacobin pour des choses matérielles qu'il aurait dû dédaigner, Rutebeuf dit :

29 Ne vont pas après Dieu tel gent le droit sentier:
 Ainz Diex ne vout avoir tonel sor son chantier
 Ne denier l'un sor l'autre ne blé ne pain entier;
 (Des Jacobins)
 (FB. I, p. 315)

La pauvreté acquisitive du Mendiant enrichi par les héritages, les aumônes et les bénéfices des cures auxquels il n'a pas droit, est puissamment rendue ainsi :

Et cil en ont pances emplies
 Et bibles et sautiers glosez,
 132 Que l'en voit cras et reposez.
 (Des règles)(FB. I, p. 274)

Egalement la cruauté, l'inflexibilité des Mendians, se prêtent dans le texte de Rutebeuf à des rapprochements concrets :

- 257 C'est li glasons qui ne puet fondre;
Chascun jor le vodroit confondre,
.../...
- 264 C'est li chorbons desoz la cendre
Qui est plus chاوز que cil qui flame.
(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 296)

L'assimilation réaliste de l'orgueil de ces Mendians, ennemis de Rutebeuf, est rendue par la description de leur demeure :

- 152 Une meson moult orgueilleuse;
Bele est, més ele est pereilleuse,
.../...
- Moult est bien fete par devant,
Assez miex que n'est par derriere,
.../...
- A il par son beubant assise
Sor un turet enmi la voie,
168 Por ce que chascuns miex la voie.
(La Voie de Paradis)
(FB. I, p. 346)

Ces notations font effet. Les vices mendians sont ainsi mis en évidence.

Outre ces comportements des Jacobins et Cordeliers, certaines attitudes psychologiques de la classe chevaleresque sont aussi évoquées par ce moyen d'assimilation concrète. C'est par l'image de la cheminée signifiant une commodité noble que Rutebeuf condamne une certaine aise que la chevalerie refuse de sacrifier pour le bien des croisades :

- 252 Quant la teste est bien avinée,
Au feu deleiz la cheminee,
Si vos croiziez sens sermoneir;
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
(FB. I, p. 505)

Evocation objective d'un genre de vie blâmable. Et plus particulièrement c'est de cette manière que Rutebeuf attire l'attention sur la non-générosité, la non-vaillance dans la classe noble :

- 156 Chevalerie a passé gales:
Je ne la voi es chans n'es sales.
Menesterez sont esperdu,
Chascuns a son Donet perdu.

(L'Etat du Monde)
(FB. I, p. 388)

Enfin, pour mieux rendre son dénuement matériel, le poète recourt à l'évocation de situations concrètes :

- Juingnet li fet sambler fevrier:
21 La dent dit: "Cac",

(La Griesche d'hiver)
(FB. I, p. 526)

dit Rutebeuf suggérant sa pauvreté vestimentaire. Il renseigne sur la faim qui le tenaille et sur l'affaiction de son oeil, qui accentue sa misère, en déclarant :

- 71 Mes pos est brisiez et quassez
Et j'ai toz mes bons jors passez.

(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 549)

- Qu'a miedi m'est nuiz obscure
28 De celui oeil.

(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 554)

L'information est donc perçue. Par toutes ces transpositions, elle frappe plus sensiblement, donc plus réellement. Le réalisme du poète ignore l'abstraction.

---- La violence verbale.--

Elle est chez Rutebeuf comme chez tout poète satirique un moyen d'expression pour dire le réel. Elle traduit bien

le caractère non fictif, non imaginaire de la création littéraire du poète-jongleur. Toute proche de la satire ou de l'ironie, la violence verbale témoigne en effet de l'observation directe de Rutebeuf. Elle est celle d'un auteur écrivain sur des faits positifs.

Ainsi, quand Rutebeuf dit que les Mendians Jacobins et Cordeliers sont

58 Plus que Lyon
Ne liépart ne escorpion.

(Du Pharisien)
(FB. I, p. 253)

121 ...serpent et guivre

(Complainte de Guillaume)
(FB. I, p. 263)

106 ...ceste gent si chiene

(Des règles)
(FB. I, p. 273)

et que chez eux

260 Ours ne lyons, serpent ne wyvre
N'ont tant de cruauté enemble

(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 296)

toutes ces hyperboles d'animalité de la représentation littéraire sacrée connue du public, apportent plus de compréhension à la vision claire que le poète donne de la méchanceté mendicante : ces nouveaux ordres sont aussi menaçants, aussi barbares que ces animaux monstrueux.

Et quand Rutebeuf déclare :

Se l'en puet paradis avoir
Pour brun abit ou blanc ou noir
24 Qu'il a moult de fox en sa rote !

(Le Dit de Sainte Eglise)
(FB. I, p. 279)

44 Bien sont or fol et desjulé

S'ainsi se cuident delivrer.

(Des règles)
(FB. I, p. 271)

c'est l'existence dans la société de ceux qui tombent effectivement dans le jeu mendiant que le poète souligne ainsi avec agressivité. A côté des invectives, les menaces catégoriques sont aussi une marque réaliste du discours de Rutebeuf. Et à elles seules, ces menaces évoquent toute une situation, toute une conduite. En plusieurs fois on rencontre la menace d'enfer contre Jacobins et Cordeliers :

Lors seront li fauz cuer dampnei
Qui en cest siecle font semblant
35 Qu'il soient plain d'umilitei
.../...

37 Et il sont plain d'iniquitei;

(La Chanson de Pouille)
(FB. I, p. 434)

La menace renvoie ici à l'avarice et à l'ambition de ces Mendians. L'information se trouve avantageusement appréhendée. L'auditeur comprend la signification de la menace : elle est un effet du mécontentement de Rutebeuf devant une réalité condamnable à ses yeux. Et en prenant à plusieurs reprises le roi Louis IX pour cible de ses attaques, le poète fixe pour son public la situation matérielle enviable mais toute précaire des Mendians :

Quar, s'il estoit demain cheüs
136 Et li rois Loÿs fust feüs,

(La Bataille des Vices
contre les Vertus)
(FB. I, p. 309-310)

Le roi dont les bienfaits inépuisables en faveur de ses favoris Mendians font fausser leur humilité, n'est donc point éternel ! Ainsi les chances de leur fortune sont-elles réel-

lement minces. La menace de mort apparaît comme un puissant moyen pour agir sur l'esprit du roi que le poète veut en fait ramener à la raison. Egalement contre les prélats nervoié qui acceptent la condamnation injuste de Guillaume de Saint Amour, Rutebeuf prophétise le pire avec dédain :

66 Dou remenant vous di je: Fi !
 .../...
 De par ma langue vous desfi:
 Vous en yrez de fi en fi

72 Juqu'en enfer l'entoié.

(Le Dit de Sainte Eglise)
 (FB. I, p. 282)

Tous ces passages relevés sont typiques d'une écriture réaliste et pamphlétaire. Le réel fait bien partie des menaces dites. Rutebeuf se venge, et ce qui transparait avec la violence, c'est le sens critique du poète au contact des antagonismes de la vie réelle.

---- Le procédé plaisant.--

Le trait comique d'un passage littéraire est souvent significatif, nullement gratuit ou innocent. Par le rire on met une distance entre soi et la réalité. Et c'est une manière de la récuser. Dans le texte de Rutebeuf, le rire met aussi en évidence son réalisme littéraire.

Ainsi, pour évoquer l'invasion excessive des Ordres Mendicants dans la ville de Paris, le jongleur jette son information dans le ridicule :

Tost ot trové Frere Guillaume,
 Frere Robert et Frere Aliaume,
 85 Frere Giefroi
 Frere Lambert, Frere Lanfroi.

(Du Pharisien)(FB. I, p.253)

cette énumération de noms quelconques, burlesques, et cette insistance répétée de Frere, mettent en relief l'absurdité de ce pullulement abusif de religieux urbains.¹⁵ C'est sur un fond semblable que Rutebeuf décrit le mouvement des Trois-Cents Aveugles à travers la cité :

- Parmi Paris en va trois paires;
Toute jor ne finent de braire:
90 "Aus trois cens qui ne voient goute !"
Li uns sache, li autres bouste,
Si se donent mainte çacoute,
Qu'il n'i a nul qui lor esclaire.
Se feus i prent, ce n'est pas doute
L'Ordre sera brullee toute,
96 S'avra li rois plus a refaire.
(Les Ordres de Paris)
(FB. I, p. 326)

La cadence du vers 91, la notation précise, détaillée du vers suivant, donnent, avec la relation des cris, l'impression d'une chose vue reproduite avec effet comique. Ce qui est suggéré ici, c'est la circulation encombrante des religieux aveugles tolérés dans la ville par Louis IX : la plaisanterie reflétée par les vers 94-96 souscrit bien la dénonciation d'une présence gênante. Enfin, il vaut la peine de relever les passages suivants du dit Renart le Bestourné pour souligner davantage l'utilisation par Rutebeuf du procédé comico-satirique. En invoquant de façon dramatique et naturellement comique le sérieux du petit peuple qui se préoccupe de son roi Louis IX, le jongleur stigmatise la conduite de ce dernier aveuglé par les Mendiants :

- Se Nobles savoit que ce monte
Et les paroles que l'en conte
39 Parmi la ville,--
Dame Raimborc, dame Poufile,
Qui de lui tient lor concile,

- 42 Ça dis, ça vint,
 Et dient c'onques més n'avint
 N'onques a franc cuer ne sovint
 45 De tel geu faire!

(FB. I, p. 539-540)

On notera la secrète malice qui colore le terme concile. Et en plaçant le Frère Mendiant-Renart dans une situation concrète où la guerre lui serait confiée, Rutebeuf fait de lui un personnage tout à fait risible par sa fanfaronnerie et sa ruse :

- 84 Or entendez
 Com Nobles a les iex bandez:
 Et se son ost estoit mandez
 87 Par bois, par terre
 Ou porroit il trover ne querre
 En qui il se fiast de guerre
 90 Se mestier iere ?
 Renars porteroit la baniere;
 Roneaus, qu'a toz fet laide chiere,
 Feroit la bataille premiere,
 94 O soi nului:
 Bien vos puis dire de celui
 Je nus n'avra honor de lui
 97 De par servise;
 Quant la chose seroit emprise,
 Ysengrins, que chascuns desprise,
 100 L'ost conduiroit
 Ou, se devient, il s'en fuiroit;
 Bernars l'asne les deduiroit
 103 O sa grant croiz.

(FB. I, p. 541-542)

La plaisanterie amère sur cette situation paradoxale singularise la toute-puissance des Mendiants Jacobins et Cordeliers auprès du roi Louis IX. En rabaisant ainsi la guerre qui est une activité éminemment chevaleresque, et en la mettant entre les mains impropres des Mendiants, Rutebeuf dévalorise la politique de Louis IX et la présente comme une réalité aberrante et absurde.

---- Le procédé du jeu verbal.--

Pour un texte qui doit être avant tout entendu, on doit admettre que les jeux linguistiques sont liés à l'oralité propre au discours. Aussi ne saurait-on sousestimer les jongleries phoniques dans l'approche littéraire du réalisme de Rutebeuf. Elles ne sont pas exclusives de toute signification.

Quand Rutebeuf déclare :

Pris ont Cesar, pris ont saint Pere
Et s'ont emprisoné mon pere
34 Dedenz sa terre.

(Complainte de Guillaume)
(FB. I, p. 259)

il y a là projection d'une situation. Par le relief phonique du mot prison (pris ont), l'attention de l'auditeur se trouve centrée sur l'abus totalitaire des Mendians auxquels rien ne résiste. Dans leur forme, ces vers sont autant une recherche sonore qu'un dévoilement : Jacobins et Cordeliers ont bien effectivement sous leur contrôle et la cour de Rome et le roi Louis IX au point de réduire facilement en silence Guillaume de Saint-Amour, leur redoutable ennemi. Dans les vers suivants, la sémantique phonique de font (fonds) flétrit bien leur ambition illimitée :

Et por ce font il ce qu'il font.
132 L'en dit: "mauvés fondement font":
Por ce font il lor fondement
En terre si parfondement

(La Bataille des Vices
contre les Vertus)
(FB. I, p. 309)

Et soulignant la mystification condamnable de ces mêmes Ordres religieux, Rutebeuf dit :

- Seignor, moult me merveil que cist siecles devient
 Et de ceste merveille trop souvent me souvient,
 Si qu'en moi merveillant a force me couvient
- 4 Pere un dit merueilleus qui de merveille vient.
 (Des Jacobins)
 (FB. I, p. 314)

Le poète joue ici des différences de sens du terme merveil.
 Et tout ce que fait, tout ce que dit le Jacobin ou le Cordelier, c'est pour jeter la poudre aux yeux de tous. Il n'est qu'un illusionniste : c'est là tout l'effet à saisir à partir de ce jeu de langage. De même la fausseté révoltante du Cordelier en particulier est rappelée par ce biais de la phonie amusante :

- Se li Cordelier por la corde
 Pueent avoir la Dieu acorde,
 Bon sont de la corde encordé.
 La Dame de Misericorde,
 Ce dient il, a els s'acorde,
 66 Dont ja ne seront descordé.
 Més l'en m'a dit et recordé
 Que tels moustre au digne Cors Dé
 Samblant d'amor qui s'en descorde.
 N'a pas granment que concordé
 Fu par un d'aus et acordé
 72 Un livres dont je me descorde.
 (Les Ordres de Paris)
 (FB. I, p. 325)

Ici, le jeu sur corde et des mots s'y associant par le son, approfondit la présentation que donne Rutebeuf du Mendiant cordelier comme un être faux qui se dit saint par son lien avec Dieu. Ces variations homophoniques infinies traduisent de plus l'inanité de la senefiance des Frères Mineurs. Et il faut deviner peut-être l'intonation distincte du poète réci-
tant pour susciter chez son public un sentiment de répulsion à la vue de cette corde, élément d'identification du Mineur dans la société religieuse urbaine au temps de Louis IX. Et

c'est cette recherche d'effet par l'articulation qu'on retrouve dans les vers :

44 Et cil lobent les lobeors
Et desrobent les robeors
Et servent lobeors de lobes,
Ostent aus robeors lor robes.

(L'Etat du Monde)
(FB. I, p. 384)

le blâme du Mendiant qui s'enrichit aux dépens d'autrui y est donné clairement.

Incontestablement le procédé souligne une réalité sur laquelle la jonglerie sonore ou lexicale s'opère avec expressivité. Il est donc une façon pratique de singulariser : du jeu de mots ressort une situation ou un comportement condamnables.

De plus, parallèlement, les jeux de rimes cultivés par Rutebeuf n'ont rien de forcé, comme on pourrait le croire. Ils se donnent tout à fait naturels, et ont bien une fonction poétique : ils rendent avec impression et efficacité une réalité donnée. Ainsi dans ces vers :

25 D'autre part vient li Tartaire
Que l'en fera més a tart taire,

(La Complainte de Constantinople)
(FB. I, p. 425)

les rimes en écho informent sur l'invincibilité des Tartares. Et la vérité de la révélation de Rutebeuf s'appuie sur une certitude contemporaine de la puissance redoutable de ces Infidèles lors des Croisades. Le trouvère utilise en outre ce procédé pour relever l'injustice faite à Guillaume de Saint Amour :

101 Et fu baniz sanz jugement.

Ou Cil qui a droit juge ment,
Ou encor en prendra vengeance;

(Des règles)
(FB. I, p. 273)

ou pour faire remarquer l'évolution rapide et déconcertante de son siècle :

Por ce que li mondes se change
2 Plus sovent que denier a Change,

(L'Etat du Monde)
(FB. I, p. 383)

Tous ces jeux de rimes sont d'une utilité commode pour convaincre, persuader le public auquel s'adresse le texte pédagogique de Rutebeuf. Ils agissent comme des slogans qui frappent l'esprit. En outre, proches de ces rimes en écho, certains tours de style de Rutebeuf répondent au même effet : ils stylisent une chose à dire.

143 Car sa droiture ert en son coffre,
.../...

192 Car teiz i va boens crestiens
Qui s'en vient fauz farisiens

(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 292-294)

ces formules parmi bien d'autres impressionnent comme des vitraux. Elles témoignent de l'avarice de Rome ainsi que du haut clergé de France.

De cette manière, dans la culture phonétique du Moyen âge où la parole orale rivalise avec celle qui est écrite,¹⁶ le jeu phonique comme la figura étymologica donne le réel et se trouve lié chez Rutebeuf à une intention satirique. Ce qui permet donc de parler d'un réalisme de dérision dans l'oeuvre du trouvère.

---- Le contraste.--

Il faut signaler ce tour qui est aussi une propriété interne du discours réaliste. Par ce moyen, Rutebeuf interroge le présent et fait voir la vérité sous les apparences trompeuses. Le public, qui écoute, se fait ainsi une idée valable de ce qui est mis à jour par le jongleur.

Les passages suivants du Dit de Sainte Eglise illustrent bien la structure du procédé :

- Il est bien raison et droiture
 Vous laissez la sainte Escriture,
 75 Don sainte Eglise est desconfite !
 Vous tesiez la sainte Escriture,
 Selonc Dieu menez vie obscure
 78 Et s'est vostre vie petite.
 Qui vous flate entor vous abite;
 La profecie est bien escrite:
 81 Qui Dieu aime droit prent en cure;
 La char est en enfer afflite
 Qui pour paor avra despote
 84 Droiture et raison et mesure.
 .../...
 Je ne blame pas gent menue:
 Il sont ausi com beste mue
 99 L'en lor fet canc'on veut acroire,
 L'en lor fet croire de venue
 Une si grant descovenue
 102 Que brebiz blanche est tote noire.
 "Gloria laus", c'est " gloire loire";
 Il nous font une grant estoire
 105 Nes dou manche de la charrue,
 Pour coi il n'ont autre mimore.
 Dites lor " c'est de saint Gregoire",
 108 Quelque chose soit est creüe.

(FB. I, p. 282-284)

On a ainsi accès à une conduite : la lâcheté des grands prélats séculiers abandonnant Guillaume de Saint-Amour condamné. Introduits sous forme d'un rapport émotionnel, ces passages précités font remarquer la culpabilité méritée des prélats responsables. L'ignorance religieuse des petites gens éclaire en contrepoint le comportement blâmable des séculiers bien

instruits de la Sainte Ecriture. Tout le développement du dit Des Jacobins se base sur le parallélisme pour mettre en évidence la coquinerie de ces frères. Tout au long de la pièce, des situations ou des conduites passées, opposées à des més et à des et adversatifs désapprouvant le présent, découvrent l'ambition actuelle des Jacobins. Ce qui est tout à fait contraire à leur humilité originelle. Pour l'auteur contemporain comme pour Rutebeuf, la vérité ne peut donc exister dans le passé. Aussi se font-ils une vraie opinion du Jacobin de Paris.

Et c'est de même sous cet angle du contraste qu'on doit lire la relation des qualités de Monseigneur de Sergines que donne Rutebeuf dans sa propagande pour les croisades :

- De toz cels qui orendroit vivent
 Qui por lor ame au siecle estrivent,
 Tant quierent pain trestoz deschaus
 44 Par les granz froiz et par les chaus
 Ou vestent haire ou çaingnent corde
 Ou plus facent que ne recorde,
 Si penroie ainz l'ame de lui
 48 Plus tost, je cuit, que la nului.
 D'endroit du cors vous puis je dire
 Que, qui me metroit a l'eslire
 L'un des bons chevaliers de France
 52 Ou du roiaume a ma creance,

(La Complainte de Mgr
 Geoffroi de Sergines)
 (FB. I, p. 415)

Ces hyperboles concrètes qui peignent des réalités morales abstraites des Jacobins et Cordeliers, s'opposent à la simple assertion sur la chevalerie qui s'engage effectivement dans une croisade en faveur du Christ. Le parallélisme ainsi que ces hyperboles permettent à l'assistance de mesurer la vraie vérité, à savoir la réalité suspecte des vertus men-

diantes.

Dans sa réalisation concrète, le contraste fixe donc toujours quelque chose à dénoncer. Et c'est surtout dans les textes propagandistes ou pamphlétaires de Rutebeuf qu'il apparaît avec sa force d'argumentation.

---- Le procédé du proverbe.--

Mieux encore que la technique du parallélisme, ce sont les proverbes ou expressions proverbiales qui consacrent le réalisme du discours chez Rutebeuf. Le proverbe, en effet, est métaphore redondante de la réalité. Il ne s'éclaire que par une expérience concrète, base de sa justification. Aussi est-il en lui-même un moyen pour dire vrai. On ne fera pas un recensement fastidieux de tous les proverbes qui remplissent le texte général de Rutebeuf. On considérera de préférence ceux qui sont les plus identifiables et qui articulent l'écriture du trouvère comme des constats de vérité. En voici des exemples :

60 Cui blez ne faut sovent puet maudre.

(Le Dit de Guillaume de Saint-Amour)
(FB. I, p. 246)

ce proverbe souligne l'excès de soutien de Rome aux Mendians dans leur lutte contre les Séculiers de l'Université. Et pour relever avec vigueur l'imposture des Ordres nouveaux, Rutebeuf revient en plusieurs fois et sous diverses formes sur ce proverbe :

38 "N'est pas tout or quanque reluit".

(La Complainte d'Outremer)
(FB. I, p. 445)

D'autres encore vérifient l'expérience de Rutebeuf de la fermeté cruelle connue de ces Ordres :

29 Com plus couve li feus, plus art.
 (Complainte de Guillaume)
 (FB. I, p. 259)

264 C'est li charbons desoz la cendre
 Qui est plus chaux que cil qui flame.
 (Le Dit d'Hypocrisie)
 (FB. I, p. 296)

L'habileté de ces Ordres mendiants à profiter de leur bonne fortune auprès de Louis IX, fournit un soutien à la vérification de ces vers proverbiaux :

141 Le bien praingne l'en quant l'en puet,
 C'on ne le prent pas quant l'en veut.
 (La Bataille des Vices
contre les Vertus)
 (FB. I, p. 310)

Il convient maintenant d'étudier la rhétorique du proverbe dans le discours de Rutebeuf. Dans la composition du dit, le proverbe est un élément clé de l'exposition de la vraisemblance chez le trouvère-jongleur. Avant tout et exclusivement il donne dans l'argumentation. Rutebeuf y prend appui pour confirmer une observation directe. De plus, le proverbe apparaît comme un instrument efficace de persuasion : il fait autorité comme la Bible. Il serait facile de multiplier des exemples dans l'oeuvre du poète sur des proverbes concluants pour souligner et garantir une vérité.

Ainsi, la situation de l'Université de Paris bestournée par la présence débordante de professeurs mendiants assure la base à ce proverbe :

40 Quar tel herberge on en la chambre
 Qui le seignor gete du cas
 (La Discorde de l'Université et des Jacobins)
 (FB. I, p. 240)

Le proverbe suivant prend acte de la toute-puissance religieuse des Ordres Mendians nouveaux venus dans l'apostolat urbain :

Cui qu'en deüst le cuer doloir,
 D'escommenier et d'assaudre:
 60 Cui blez ne faut sovent puet maudre.
 (Le Dit de Guillaume de Saint-Amour)
 (FB. I, p. 246)

Il ne serait pas interdit de penser, comme on l'avait fait pour les jeux linguistiques, à l'importance de l'intonation sentencieuse du proverbe. Ce fait aidant, le public est invité à reconnaître dans le dicton au pouvoir d'évocation considération considérable, la vraisemblance de ce que lui déclare Rutebeuf.

En outre, les manières dont le trouvère intègre le proverbe dans son écriture montrent qu'il l'utilise comme un argument de vérité. On a même l'impression que Rutebeuf cherche à susciter la réflexion morale chez ses auditeurs :

Quar l'en dit et bien l'ai appris :
 656 "Tant as, tant vaus et tant te pris".
 (La Voie de Paradis)
 (FB. I, p. 363)

Dés or croi je bien cest latin:
 120 "Mal voisin done mal matin"
 (La Complainte de Mgr Geoffroi de Sergines)
 (FB. I, p. 417)

228 Ou la riegles fait qui or court :
 "Por ce te fais que tu me faces,
 Non pas por ce que tu me haces".
 (La Nouvelle Complainte d'Outremer)
 (FB. I, p. 505)

L'expérience présente vérifie la justesse des proverbes rappelés. Ce qui fait le caractère objectif des informations de

Rutebeuf, et qui traduit en même temps son réalisme moral. Il faudra enfin souligner que des passages entiers de certains dits informatifs ou didactiques de l'auteur ne sont que des développements faits à partir d'un proverbe-autorité. Rutebeuf écrit ainsi avec le jugement vrai, l'expérience cristallisée que renferme l'adage pour mettre en relief ses propres constatations sur les malheurs qui l'accablent. Par exemple :

Li mal ne sevent seul venir;
 Tout ce m'estoit a avenir,
 109 S'est avenu.

(La Complainte Rutebeuf)
 (FB. I, p. 556)

Or voi je bien tout va, tout vient;
 Tout venir, tout aler covient,
 50 Fors que bienfet.

(La Griesche d'hiver)
 (FB. I, p. 523)

Le proverbe se donne alors comme une pensée recopiée mais actualisée par l'attention immédiate de Rutebeuf sur des faits contingents.

---- Les textes référentiels.--

Ils sont également expression d'une écriture réaliste objective. Pour bien dire, l'attention du trouvère se porte tout naturellement sur les écrits de ses contemporains qui traitent eux aussi des sujets d'actualité. Ainsi, la signification de ses poèmes réside dans leur référence à des textes premiers qui précisent le fait ou la conduite que Rutebeuf veut lui-même mettre en lumière. Il n'y a pas lieu de parler de plagiat ou de parodie. Le trouvère réécrit plutôt un

texte qui ne provient point d'un récit de fiction, pour traduire des réalités de fait. Edmond Faral et Julia Bastin ont oublié de faire ressortir cette fonction de vérité dans leurs observations critiques sur les sources des textes de Rutebeuf : " ...les arguments religieux ou moraux sur lesquels il (parlant du poète) fonde ses appels à la croisade étaient de style chez les prédicateurs s'employant à la même oeuvre. Tous les griefs qu'il articule contre les Ordres Mendiants et spécialement contre les Jacobins trouvent leurs explications dans les écrits polémiques, traités, ou sermons des maîtres de l'Université et n'en sont que le reflet. Même ses critiques à l'endroit du roi de France, du pape et des prélats dérivent de cette source."¹⁷ Ces reprises de Rutebeuf ne conduisent pas nécessairement à des répétitions banales, donc sans intérêt. Au contraire, le poète s'appuie sur l'autorité de ces écrits pour réaliser sa propre constatation. Son propre texte devient alors autorité : sa force persuasive réside dans les certitudes ou les exactitudes empruntées.

Ainsi, la lettre authentique du 4 février 1254 des maîtres séculiers de l'Université contre les Mendiants usurpateurs est redite dans la pièce La Discorde de l'Université et des Jacobins¹⁸ :

Quant Jacobin vindrent el monde,
 S'entrerent chiés Humilité;
 Lors estoient et net et monde
 20 Et s'amoient divinité.
 Més Orguex, qui toz biens esmonde,
 I a tant mis iniquité
 Que par lor grant chape roonde
 24 Ont versé l'Université.

- Chascuns d'els deüst estre amis
 L'Université voirement,
 Quar l'Université a mis
 28 En els tout le bon fondement :
 Livres, deniers, pains et demis;
 Més or lor rendent malement,
 Quar cels destruit li anemis
 32 Qui plus l'ont servi longuement.
 (FB. I, p. 239-240)

Ces vers de Rutebeuf accusent la volte-face honteuse des Mendians
 devenus professeurs avec référence au texte particulier
 précité. Ailleurs, le trouvère donne même une construction
 versifiée en langue vernaculaire de certains passages impor-
 tants tirés des Collectiones et du De Periculis¹⁹:

- Quant chiés povre provoire viennent
 140 (Ou pou sovent la voie tienent
 S'il n'i a riviere ou vingnable),
 Lors sont si cointe et sont si noble
 Qu'il samble que ce soient roi.
 144 Or covient por els grant aroi,
 Dont li povres hom est en trape.
 S'il devoit engagier sa chape,
 Si covient il autre viande
 148 Que l'Esriture ne commande.
 (Des règles)
 (FB. I, p. 274-275)

- Et li Frere, qui la maintienent,
 Tout le roiaume en lor main tienent;
 Les secrez encerchent et quierent,
 148 Partout s'embatent et se fierent.
 (La Bataille des Vices
 contre les Vertus)
 (FB. I, p. 310)

La vraisemblance de l'accusation de l'ambition des Mendians
 se trouve assurée par l'homologie de traits appartenant aux
 deux discours : Rutebeuf redit à son public ce qui a été en-
 tendu déjà dans un sermon. Les vers 147-148 du second pas-
 sage éveillent des actions concrètes qui correspondent aux
 mots ainsi que les émotions qui leur sont attachées, pour
 présenter définitivement le Frère Mendiant de la ville

comme un usurpateur, influent, puissant et par là même dangereux.

Et quand Rutebeuf se répète dans ses poèmes de propagande en faveur des croisades :

- 149 Je n'i voi Rollant n'Olivier,
 .../...
 Et bien puet veoir et entendre
 152 Qu'il n'i a més nul Alixandre.

(L'Etat du Monde)
 (FB. I, p. 387-388)

- 24 Il at non li rois Charles, or li faut des Rollans.
 (Le Dit de Pouille)
 (FB. I, p. 437)

la référence littéraire est également frappante. Le contemporain de l'auteur saisit parfaitement le sens de ces vers pathétiques. Le renseignement sur la démission collective de la chevalerie et sur son avarice vilaine se trouve ramassée avec surexpressivité grâce au discours mythologique qui le sous-tend : Roland, Olivier, Alexandre et Charlemagne ne sont compris que sur la base d'une communauté de culture.

Les diz, lection, complainte --- ces titres indiquant l'intention de Rutebeuf --- reformulent donc assez souvent d'autres discours pour donner à leur tour une même information.

---- Réflexions personnelles liées à une attitude réaliste.--

Bon nombre d'observations de Rutebeuf donnent plus de sens réel à la construction de ses dits. Elles sont dictées au trouvère par l'amertume ressentie devant une situation insupportable, par sa sensibilité fraternelle, cruelle parfois au malheur d'autrui, enfin par une sorte de satisfaction masochiste qu'il prend lui-même à son propre sort. Quelques

remarques de Rutebeuf méritent, en effet, d'être examinées de près .

- 37 Qui porroit paradis avoir
Aprés la mort por son avoir,
Bon feroit emblar et tolir.
.../...
- 48 Je ne cuit que sains Pieres rende
Ouan les clez de paradis :
Et il i metent dis et dis
Cels qui vivent d'autrui chaté!
- 52 Ne l'ont or bien cist achaté ?

(Des règles)
(FB. I, p. 271)

ces vers ironiques, cinglants, critiquent moins la stupidité des usuriers qui pensent obtenir le salut en comblant Jacobins et Cordeliers confesseurs, d'héritages, que la scélérate et l'avarice propres à ces Ordres. C'est effectivement une manière commode de leur arracher le masque de fausse pauvreté. Et ailleurs, le sentiment de fraternité sur les misères et les souffrances humaines porte Rutebeuf à décrire la condition des déshérités de son temps.

- Aillors covient lor penssers voise,
66 Quar dui tornois,
Trois paresis, cinq vienois
Ne pueent pas fere un borgeois
69 D'un nu despris.
Je ne dis pas que jes despris,
Ainz di qu'autres conseus est pris
72 De cel argent;

(La Griesche d'été)
(FB. I, p. 529)

Il y a ici écho de la douloureuse constatation de l'impécuniosité chronique du jongleur ruiné par le jeu. Et l'expérience seule de Rutebeuf qui connaît la pauvreté vestimentaire fait la certitude de ses réflexions un peu cruelles sur le ribaut qu'il observe, place de Grève :

- 4 Si en avreiz froit a voz hanches.

Queil vos fussent or li porpoint
 Et li seurquot forrei a manches!
 Vos aleiz en estei si joint
 8 Et en yver aleiz si cranche!

(Le Dit des Ribauds de
 Grève)
 (FB. I, p. 531)

Un pareil passage ne saurait partir d'un esprit d'abstraction. Et très souvent d'assez brèves pensées renforcent la vraisemblance, la vérité ou la crédibilité de l'information que livre Rutebeuf. Quand il déclare par exemple :

53 Petit dout mes provos ne maires.

(Le Mariage Rutebeuf)
 (FB. I, p. 549)

après avoir fait un exposé complet de son total dénuement, Rutebeuf souligne ainsi sa misère qu'il a portée à la connaissance du public ou d'un protecteur éventuel. Etant au bas de la roue de Fortune, provos et maires, fonctionnaires redoutés et rapaces, le laissent tout à fait indifférent. Encore le portrait qu'il donne de sa femme est accepté de confiance :

37 S'est maigre et seche:
 N'ai pas paor qu'ele me treche.

(ibid., p. 548)

Ce commentaire de sa part assure la vérité de ses notations sur l'aspect physique de son épouse.

Toutes ces citations prouvent au fond chez Rutebeuf un lyrisme de l'objectivité. Et ce qu'il présente se trouve réévalué par le sens de réel que manifestent ses réflexions.

---- L'information détaillée.--

Une autre caractéristique majeure du réalisme littéraire est surtout la représentation détaillée. Car plus on connaît, plus on se trouve dans le vrai. Le réalisme détaille les choses et les faits. Et l'information qui en résulte se donne comme exacte. On comprend que dans un discours à vocation pédagogique tel qu'est le texte de Rutebeuf, cet aspect réaliste ne fasse point défaut.

A côté de simples notations rapides dans l'oeuvre, par exemple, sur les Jacobins aux granz robes de simple laine²⁰, les Béguines

156 Qui ont en envelopé les cols
Et sont barbees comme cols,
(Des règles)
(FB. I, p. 275)

les Cordeliers qui

8 ...sont saint de la corde et s'ont tuit lor pié nu
(Le Dit des Cordeliers)
(FB. I, p. 231)

et les Augustins du Val-des-Ecoliers qui

135 ... vont a cheval et a pié.
(Les Ordres de Paris)
(FB. I, p. 328)

dans la ville de Paris, de nombreux exemples plus élaborés fourmillent dans les pièces de Rutebeuf. Ainsi, le succès mendiant urbain ou la phase finale des rivalités ecclésiologiques, qui sont dits au public :

152 S'on les lest entrer es mesons,
Il i a trois bones resons:
L'une est qu'il portent bone bouche,
Et chascuns doit douter reprouche;
L'autre, c'on ne se doit amordre
A vilener nule gent d'Ordre;

- La tierce si est por l'abit
 156 Ou l'en cuide que Diex abit,
 Et si fet il, je n'en dout mie,
 Ou ma penssee est m'anemie.
 159 Par ces resons et par mainte autre
 .../...
 Deboneretez et dame Ire,
 188 Qui sovent a mestier de mire,
 Vindrent, lor genz toutes rengies,
 L'une des autres estrangies,
 Devant l'apostoile Alixandre
 192 Por droit oïr et por droit prendre.
 Li Frere Jacobin i furent
 Por oïr droit, si comme il durent,
 Et Guillaumes de Saint Amor;
 196 Quar il avoient fet clamor
 De ses sermons, de ses paroles.
 Si m'est avis que l'apostoles
 Bani icel mestre Guillaume
 200 D'autrui terre et d'autrui roiaume.
 (La Bataille des Vices
contre Les Vertus)
 (FB. I, p. 310-312)

Rutebeuf utilise la même technique pour décrire l'état
 d'esprit des clercs tombés dans l'avocasserie :

- 84 ... bestornent les queeles
 Et metent ce devant derriere.
 Ce qui ert avant va arriere,
 Quar, quant dant Deniers vient en place,
 88 Droiture faut, droiture esface.
 (L'Etat du Monde)
 (FB. I, p. 385-386)

Aussi la critique des classes dirigeantes est pleine de ce
 procédé de l'information détaillée :

- Or m'en vieng par chevalerie
 148 Qui au jor d'ui est esbahie:
 Je n'i voi Rollant n'Olivier,
 Tuit sont noié en un vivier;
 Et bien puet veoir et entendre
 152 Qu'il n'i a més nul Alixandre.
 Lors mestiers defaut et decline;
 Li plusor vivent de rapine.
 Chevalerie a passé gales:
 156 Je ne la voi es chans n'es sales.
 Menesterez sont esperdu,
 Chascuns a son Donet perdu.
 Je n'i voi ne prince ne roi
 160 Qui de prendre face desroi,

- Ne nul prelat de sainte Yglise
 Qui ne soit compains Covoitise
 .../...
 Et cil qui ne puet riens doner
 168 Si voist aus oisiaus sermoner,
 Quar Charitez est pieça morte!
 Je n'i voi més nul qui la porte,
 .../...
 Vous poez bien apercevoir
 176 Se je vous conte de ce voir.

(L'Etat du Monde)
 (FB. I, p. 387-388)

Il vaut la peine de s'attarder sur ce passage pour bien se rendre compte du fonctionnement du tour énumératif. L'expression je n'i voi attire l'attention sur la non-existence de la largesse dans le siècle. Et la reprise de la formule liée à des groupes différents crée une unité d'impression sur l'avarice qui existe partout dans les hautes couches de la société et que blâme Rutebeuf avec sévérité. Indirectement le trouvère engage l'assistance à voir cette réalité déconcertante cachée sous les apparences.

Cette affection de l'auteur pour ces développements détaillés culmine quand il se présente lui-même dans quelques-unes de ses pièces comme un exemplum de la misère. Il enchaîne alors de multiples données pour parler quantitativement de son état. Plus il dit, en effet, plus on le croira. Et on prendra intérêt à sa condition. La Griesche d'hiver, La Griesche d'été, Le Mariage Rutebeuf, La Complainte Rutebeuf, La Paix de Rutebeuf, La Povreté Rutebeuf constituent dans l'ensemble un exposé en détail de sa grande misère.

Dans les deux premiers poèmes, les allusions aux expériences terribles du jongleur mal vêtu l'hiver, à ses espérances toujours déçues, ses jurons de déplaisir au jeu, sa fuite dans

l'inconscience de l'ivresse pour échapper à sa détresse, ses joies éphémères pour tomber de nouveau après l'effet du vin dans sa dure condition, sont donc autant de détails qui assurent le réalisme de l'évocation de la vie misérable de ce jongleur ruiné par la passion du jeu et en qui Rutebeuf se retrouve. Dans Le Mariage Rutebeuf le trouvère apporte également autant d'éléments réalistes qui apprennent sur son mauvais choix en contractant une union tardive. Il peint sa femme dans ses particularités les plus négatives : disgrâce physique, maigreur, grand âge, basse extraction, patience énervante... C'est encore de cette technique dont témoigne le dit La Povreté Rutebeuf. Dès le début du poème, Rutebeuf pose sa condition qui est complexe : il expérimente une misère totale. Et c'est la grande mesure de cette pauvreté qui explique l'inflation de données se poursuivant tout au long du poème :

Je ne sai par ou je coumance,
 Tant ai de matyere abondance
 3 Pour parler de ma povretei.
 .../...
 J'ai vescu de l'autrui chatei
 Que hon m'a creü et prestei:
 9 Or me faut chacuns de creance,
 C'om me seit povre et endetei;
 .../...
 Entre chier tens et ma mainie,
 Qui n'est malade ne fainie,
 15 Ne m'ont laissié deniers ne gages.
 .../...
 21 M'aveiz bone gent esloignie,
 .../...
 25 Granz rois, s'il avient qu'a vos faille
 A touz ai ge failli sanz faille.
 27 Vivres me faut et est failliz;
 Nuns ne me tent, nuns ne me baille,
 Je touz de froit, de fain baaille,
 30 Dont je suis mors et maubailliz.

- Je suis sanz coutes et sanz liz,
 N'a si povre juqu'a Sanliz.
 .../...
 36 Et en mon lit n'a fors la paille.
 .../...
 38 Je n'ai de quoi do pain avoir.

(FB. I, p. 570-572)

Les assertions accumulées dans cette pièce actualisent les particularités de sa débâcle : dépeignant de vraies situations de vie, elles sont toutes dites pour qu'on les accueille de confiance.

Il faut conclure que pour un texte informatif ou démonstratif auquel aspire tout discours réaliste, la profusion de détails fait sa validité et garantit en même temps son efficacité. La vérité frôlée n'est point la vérité. Il convient plutôt de tout dire.

---- Les balises de composition réaliste.--

Le dit de Rutebeuf, propagandiste, polémique, autobiographique, est message. Et comme tel, il se doit d'assurer un plein effet de vérité ou de crédibilité. L'auditeur s'attend de son côté à percevoir une communication non imaginaire, et non sans aucun rapport avec l'expérience humaine. En ce cas, il s'établit un véritable contrat entre trouvère et assistance. Quelles sont donc les marques linguistiques qui font du dit-message un discours authentiquement vrai ? Quels sont donc les indices formels caractérisant la production réaliste des textes en question ? Sans chercher à faire un relevé exhaustif de ces traces, on notera celles qui sont plutôt les plus significatives dans l'écriture de Rutebeuf.

-- Rutebeuf est source-garant. Il sait. Et il informe. Son projet c'est d'éviter toute distraction qui viendrait perturber sa communication. Aussi les mentions fréquentes d'appel et de rappel d'écoute qui jalonnent le texte situent-elles l'information du trouvère dans un au moment où.²¹ En outre, elles sont tout autant un moyen d'attirer l'attention qu'un procédé de justification de la louange ou de la condamnation de la réalité dont le discours s'approprie. Il ne serait pas fastidieux de rappeler quelques indices d'information : oiez, escotez, entendez, je vous faz a savoir, je vous vueil conter et dire, je vous le montre, je vi, je voi, pour ce vous di, sachiez de voir;²² des vers tels que :

- 18 Or escouteiz, ne vos anuit,
(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 288)
- 15 Entendez me vous, me vous, voir ?
(Le Dit de Sainte Eglise)
(FB. I, p. 279)
- 544 Or oiez comment se delivre
Et escoutez en quel maniere.
(La Voie de Paradis)
(FB. I, p. 359)

Ce réseau de verbes ou d'expressions verbales colorent le récit de vraisemblance. Et parallèlement à ces marques stylistiques, des garants d'authenticité circulent à travers les textes :

- 182 (Ne cuidiez pas què ce soit guile)
(Le Dit d'Hypocrisie)
(FB. I, p. 294)
- 176 Vous poez bien apercevoir
Se je vous conte de ce voir.
(L'Etat du Monde)
(FB. I, p. 388)

- 120 Si com j'ai oï et apris
De maïtre Jehan de Paris,
(La Complainte du Roi de Navarre)
(FB. I, p. 484)
- 61 Ce que je vi puis je bien dire:
.../...
- 137 Je di por voir non pas devin,
(La Complainte du comte de Poitiers)
(FB. I, p. 489-491)
- 140 (Teiz com jes vi je les vos nome)
(La Nouvelle Complainte d'Outremer)
(FB. I, p. 502)

Sur le plan rhétorique, ces cautions de vérité marquent bien le réalisme des pièces de Rutebeuf.

-- Outre ces données, des énoncés négatifs ou obliques, des intrusions réticentes ont d'emblée une fonction de vérité dans l'écriture. En voici quelques exemples :

- 24 Ci poez novel droit aprendre,
Més je ne sai comment a non
Qu'il n'est en loi ne en canon;
(Le Dit de Guillaume de Saint-Amour)
(FB. I, p. 244)

Ces vers blâment la condamnation abusive de l'animateur séculier Guillaume de Saint-Amour.

- Je qui redout ma teste fole
60 Ne vous di plus, més qu'il sont homme.
(Les Ordres de Paris)
(FB. I, p. 325)

L'attachement des Mendians Jacobins aux affaires séculières est ici dénoté.

- Assez dient de bien,
32 Ne sai s'il en font rien;
(La Chanson des Ordres)
(FB. I, p. 332)

- 32 Je ne sai que plus vous devis:

Qui n'aidera en ceste empointe,
 Qui ci fera le mesacointe,
 Poi priserai tout l'autre afere,
 36 Tant sache le papelart fere;
 (La Complainte d'Outremer)
 (FB. I, p. 445)

36 De ses teches vous vueil touchier
 Un pou, selonc ce que j'en sai;
 (La Complainte de Mgr
 Geoffroi de Sergines)
 (FB. I, p. 414-415)

22 Plus en deïsse, mais je n'oz.
 (La Nouvelle Complainte
 d'Outremer)
 (FB. I, p. 498)

De cette manière, la réalité se présente mieux. Et c'est précisément cette précaution qui donne aux messages de ces dits tout leur crédit. De plus, il faut comprendre certaines interventions déterminées de Rutebeuf lui-même comme des intensificateurs de vérité :

38 Se Rustebués est voir disanz,
 (La Bataille des Vices
 contre les Vertus)
 (FB. I, p. 307)

Et se j'en di la verité,
 6 Nus ne m'en doit tenir a pire.
 (Les Ordres de Paris)
 (FB. I, p. 323)

99 Rustebués dist, qui riens ne çoile,
 (La Complainte d'Outremer)
 (FB. I, p. 447)

-- Les débuts de discours créent également un effet de réel. C'est que le pathos dont ils sont empreints garantit l'authenticité du développement qui va suivre. En effet, Rutebeuf y laisse l'impression que son sentiment est consécutif à une situation que son dit copie. Ce qui donne à sa communication son poids exact de vérité. En plusieurs fois, on

rencontre ainsi ce même type d'introduction affective :

- Pour l'anui et por le damage
 Que je voi en l'umain linage
 M'estuet mon pencei descovrir;
 4 En sospirant m'estuet ovrir
 La bouche por mon voloïr dire,
 Com hom courrouciez et plains d'ire.
 Quant je pens a la sainte Terre...

(La Nouvelle Complainte
 d'Outremer)

(FB. I, p. 497-498)

- De corrouz et d'anui, de pleur et de pitié
 2 Est toute la matiere dont je tras mon ditié.

(La Voie de Tunes)

(FB. I, p. 463)

C'est bien de la constatation d'une situation anormale que part l'élan qui pousse à sa douleur. Cependant, figure d'écriture qui n'a pas à être interprétée en tant que douleur réelle. Très souvent ces entrées en matière sont débordées par une exigence de vérité du vécu que Rutebeuf prend en charge de dire :

- 1 Rimer m'estuet d'une descorde
 Qu'a Paris a semé Envie

(La Discorde de l'Uni-
 versité et des Jacobins)

(FB. I, p. 238)

- 1 Rimer m'estuet, c'or ai matire;
 A bien rimer pour ce m'atire,
 Si rimerai de sainte Eglise.

(Le Dit de Sainte Eglise)

(FB. I, p. 279)

- 1 Rimer me covient de cest monde
 Qui de tout bien se vuide et monde.

(Les Plaies du Monde)

(FB. I, p. 377)

Cette contrainte affectée est bien une marque de vraisemblabilisation du texte-message. Et il est donné l'impression que ce que dit Rutebeuf apparaît comme une simple intervention

dans une histoire en cours.

-- Il faut mentionner, pour conclure, les interrogations pressantes, parfois hésitantes, les réprimandes énergiques, les apostrophes virulentes, comme des indices chargés d'actualité. Et elles fonctionnent dans le discours en tant qu'embrayeurs de vérité. L'auditoire est ainsi amené à découvrir lui-même cette vérité sous le décor apparent des choses. Et tout se passe comme si Rutebeuf en parlant, veut fixer pour cet auditoire une condition, une attitude auxquelles lui-même s'en prend. Ainsi en est-il des formes simples récurrentes dans l'oeuvre du trouvère telles que : Je ou'en diroie ?, Savez por coi ?, Que vous diroie ?, Que direz vous ?, et d'autres plus complexes et directes comme :

6 Savez porquoi nus ne s'entraime ?

(Les Plaies du Monde)
(FB. I, p. 378)

52 Prince, baron, tournoieour
Et vos autre sejourneour
.../...
56 Savriez le me vos aprendre ?
.../...
103 Baron, qu'avez vos enpancei ?
.../...

115 Tournoiëur, vos qui aleiz
En yver, et vos enjaleiz,
Querre places a tournoier,
Vos ne poeiz mieux foloier.
Vos despandeiz, et sens raison,

(La Nouvelle Complainte
d'Outremer)
(FB. I, p. 499-501)

133 Chevalier, que faites vos ci ?
.../...

145 Tornoiëur, vos qu'atendeiz,
Qui la Terre ne deffendeiz
Qui est a votrecreatour ?

(La Complainte du comte Eudes de Nevers)
(FB. I, p. 459)

Ces formes sont toutes dictées par les anomalies du siècle : l'avarice et l'indifférence au devoir d'honneur. La communication orale a ainsi une base de faits réels qui sont saisis dans leur immédiateté la plus concrète, la plus vraie. Et précisément ces manières de Rutebeuf le font croire.

Ainsi, ces marques stylistiques retrouvées caractérisent le dit de représentation ou d'information comme un discours vraisemblable, véridique ou réel. Elles déniaient en fin de compte tout aspect fictif au travail littéraire de Rutebeuf.

o o o o

L'approche de l'oeuvre sérieuse du trouvère-jongleur située exclusivement au niveau de sa dynamique interne a permis d'en faire une lecture sans attache sociologique, historique et autobiographique. Les traits littéraires dominants, les signes linguistiques multiples et récurrents, ont assuré le réalisme proprement dit de sa poésie. Les pièces sont bien construites dans la perspective d'une écriture qui ne permet pas à son auditoire de s'évader d'une réalité en crise religieuse ou culturelle, et où se joue une vie individuelle qui est celle de Rutebeuf lui-même.

Les Fabliaux ou Dits comiques

Les fabliaux de Rutebuf n'empruntent pas leurs sujets à la mythologie, la légende l'histoire ou même la littérature. Les motivations économiques ou sensuelles y ont plutôt une place essentielle dans la représentation qu'ils donnent du comportement humain. Mais ces thèmes doivent leur existence tout aussi bien à la préoccupation moraliste de l'auteur qu'au sens comique des fabliaux. Il y a bien un comique satirique conditionné par l'histoire sociale du temps. Rutebeuf obtient du fabliau des effets particuliers pour inspirer à son assistance une aversion visible contre quelque chose de répréhensible et l'aider à réaffirmer la valeur des normes en vertu desquelles elle doit vivre. Ainsi, le fabliau comique est à la fois une purge et un excitant. En mettant le ridicule dans des situations décrites, Rutebeuf singularise une réalité condamnable dans laquelle se fond son contemporain. Cependant le réalisme du fabliau ne réside pas seulement dans les aspects de la vie courante qu'il représente, il apparaît aussi dans la manière dont le trouvère le fait pour rendre une histoire fictive en une histoire vraie. C'est ce qu'on va tenter de montrer tout d'abord avant de chercher à appuyer les considérations générales sur les fabliaux eux-mêmes et les différents thèmes.

Comment Rutebeuf fait-il percevoir la trame du fabliau comme vraisemblable ? Autrement dit, quelles sont les formes qui répondent à une exigence de vraisemblance dans le dis-

cours fu fabliau ?

---- Les préambules

Ce sont des moralités qui débutent le récit. Elles fonctionnent comme des protocoles d'écoute et font entrer le public dans la trame de l'histoire. Ces préambules déclamatoire établissent un lien bien fort entre Rutebeuf et ce public, puisque, vérités d'expérience, ils s'enracinent dans un savoir culturel qui leur est commun. Le récit réaliste qui va suivre alors se légitimise lui-même. Ce que l'on sait, on se le dit. Et toute la vérité du fabliau comique n'est signifiante que lorsqu'elle entre dans une pensée vivante qui ordonne la vision sociale, morale, de l'homme contemporain de Rutebeuf. Il convient de rappeler quelques types de ces prologues :

Li abis ne fet pas l'ermite;
 S'uns hom en hermiage abite
 Et il en a les dras vestuz,
 4 Je ne pris mie deus festuz
 Son abit ne sa vesteüre
 S'il ne maine vie ausi pure
 Comme son abit nous demoustre.
 8 Més maintes genz font bele moustre
 Et merueilleus samblant qu'il vaillent:
 Il samblent les arbres qui faillent,
 Qui furent trop bel au florir.
 (Frere Denise)
 (FB. II, p. 283)

Qui fame voudroit decevoir,
 Je li faz bien apercevoir
 Qu'avant decevroit l'anemi,
 4 Le deable, a champ arami.
 Cil qui fame veut justicier
 Chascun jor la puet combrisier,
 Et l'endemain rest toute saine
 8 Por resouffrir autretel paine.
 Més quant fame a fol debonere
 Et ele a riens de lui afere,
 Ele li dist tant de bellues,

- 12 De truffes et de fanfelues
 Qu'ele li fet a force entendre
 Que le ciel sera demain cendre:
 Issi gaingne la querele.

(La dame qui fit trois
 tours autour du moutier)
 (FB. II, p. 293)

Les introductions suivantes sont dites dans la même optique :

- Qui vuet au siecle a honeur viure
 Et la vie de ceux ensuyre
 Qui beent a avoir chevance
 4 Mout trueve au siecle de nuisance,
 Qu'il at mesdizans d'avantage
 .../...

- 15 Coument n'avront de lui envie
 Cil qui n'amandent de sa vie,
 Quant cil l'ont qui sont de sa table,
 Qui ne li sont ferm ne metable ?

(Le Testament de l'âne)
 (FB. II, p. 299-300)

- Qui menestreil vuet engigner
 Mout en porroit mieulz bargigner;
 Car mout soventes fois avient
 5 Que cil por engigné se tient
 Qui menestreil engigner cuide,
 Et s'en trueve sa bource vuide.

(Charlot le juif et la
 peau de lièvre)
 (FB. II, p. 256)

Ainsi, les fabliaux consistent en une illustration attendue de ces moralités qui s'établissent comme un savoir d'observation. On ne saurait donc parler de ludiques entrées en matière. Ces introductions sont comme un prélevé d'une histoire, un découpage naturel de la réalité. A preuve les formules de transition de la moralité à l'action du récit le montrent bien :

- 16 Jel di por une damoisele
 Qui ert fame a un escuier,

(La dame qui fit trois
 tours autour du moutier)
 (FB. II, p. 293)

- 20 Je le vos di por un prouvoire
 Qui avoit une bone esglise,
 (Le Testament de l'âne)
 (FB. II, p. 300)
- 12 Por ce le di qu'a Aviceinnes
 Avint, n'a pas un an entier,
 (Charlot le juif et la
 peau de lièvre)
 (FB. II, p. 256)

---- La trame du fabliau

Elle est essentiellement banale, familière à l'auditoire. Elle n'est nullement abstraite. Au contraire, des données générales telles que l'amour, l'avarice, dans le fabliau, se nourrissent d'une matière concrète liée à l'actualité. Aussi la narration est-elle entendue sur ce qu'ont fait les protagonistes placés dans des situations ordinaires.

---- Les personnages

Il n'y a pas généralement de protagonistes aux attributs fantastiques dans les fabliaux de Rutebeuf. Pour traditionnels qu'ils soient comme personnages d'un genre, ces acteurs viennent de la communauté contemporaine : bonimenteur-colporteur, écuyer, jongleur, frère mendiant, grand prélat, fille et dame de la noblesse, peuplent tous le milieu des contes comiques de Rutebeuf. Et souvent, il faut l'ajouter, les personnages sont de sa connaissance.

---- Le cadre des récits

La narration du trouvère ne flotte pas dans l'irréel. Elle se déroule dans une atmosphère géographique et histo-

rique connue. Un sentiment de réalité est ainsi donné à l'auditeur qui accueille la fiction comme authentique.

Ainsi, quand Rutebeuf déclare :

12 Por ce le di qu'a Aviceinnes
Avint, n'a pas un an entier,
(Charlot le juif et la peau de lièvre)
(FB. II, p. 256)

1 L'autrier un jor jouer aloie
Devers l'Auçoïrrois saint Germain
Plus matin que je soloie,
(La disputaison de Charlot et du barbier)
(FB. II, p. 261)

Por ce m'estuet, ainz que je muire,
Fere un ditié d'une aventure
De la plus bele creature
Que l'en puisse trover ne querre
20 De Paris jusqu'en Engleterre.
(Frere Denise)
(FB. II, p. 283)

le trouvère enracine le récit dans une localisation précise, apparemment contrôlable. La confirmation du décor contamine elle-même de sa vérité l'histoire qui va s'y dérouler.

---- Les brèves intrusions

Se rattachent aux préambules qui assoient la vérité du récit, certaines interventions de Rutebeuf, marquant elles aussi la fiction de réalisme :

Cil Guillaumes dont je vos conte,
16 Qui est a mon seigneur le conte
De Poitiers...
(FB. II, p. 256)

En soulignant que le personnage de Guillaumes est de sa connaissance, la garantie d'authenticité du dit La disputaison de Charlot et du barbier se trouve assurée. Une sursignali-

ajoutée donne encore plus de véracité au rapport que Rutebeuf fait de la scène comique entre Guillaume le penetier et Charlot le juif :

- 54 Je meïmes, qui i estoie,
Ne vi piesa si bele faire
(FB. II, p. 257)

Il proclame de même dans un autre fable :

- L'autrier un jor jouer aloie
Devers l'Auçoirrois saint Germain
Plus matin que je ne soloie,
4 Qui ne lief pas volentiers main;
Si vi Charlot en mi ma voie
Qui le Barbier tint par la main,
.../...
81 Et nequedent, se Rustebués
Qui nous connoist bien a dis anz,
(La disputaison de Charlot et du bar-
bier)
(FB. II, p. 261-262)

Ces intrusions illustrent l'intention de Rutebeuf de soutenir que la fiction est aussi vraie que le réel. Elles englobent les récits dans un effet de vraisemblance.

---- Le langage révélateur et le mimétisme linguistique

Rutebeuf assez souvent fait parler ses personnages et leurs discours les démasquent. L'avare, l'hypocrite, le menteur ou le rusé sont ainsi représentés dans le récit. Ce retrait temporaire de l'auteur fait vrai. Les protagonistes se découvrent eux-mêmes au public. Ainsi en est-il des discours de Frère Symon l'imposteur dans le fabliau Frere Denise et de l'évêque corruptible dans Le Testament de l'âne.

Outre ce procédé, le mimétisme permet au récit réaliste de Rutebeuf de s'entretenir lui-même. La disputaison de Charlot et du barbier, Le dit de l'herberie indiquent cette tech-

nique artistique du trouvère pour rester dans la vraisemblance.

En effet, la desputoison est l'évocation d'une dispute de jongleurs. Le réalisme de la scène se trouve assuré par le rapport que donne Rutebeuf des paroles échangées entre Challot et le Barbier cherchant tous deux à se détruire réciproquement. Ce compte rendu sonne juste parce qu'il est l'écho possible d'un langage venant d'un milieu connu pour sa basse moralité. L'effet comique de la scène réside dans l'affrontement sans merci de ces jongleurs qui se frappent des coups durs et cruels. De rapides indications illustreront cette comédie de dénigrement.

Le Barbier fonce sur la cote ignoble de la moralité de Challot :

12 "Charlot, tu vas en compaignie
 Por crestienté decevoir:
 C'est trahison et felonie,
 .../...
 La teue loi soit la honie!
 16 Tu n'en as point, au dire voir."
 .../...

Charlot, tu as toutes tes lois:
 Tu es juys et crestien,
 Tu es chevaliers et borgois
 44 Et, quant tu veus, clerç arcien.
 Tu es maqueriaus chascun mois;

(FB. II, p. 261-262)

Celui-ci, après avoir frappé sur les disgrâces physiques du Barbier lépreux, relève les insultes en stigmatisant son misérable métier :

Barbier sanz rasoir, sanz cisailles,
 Qui ne sez rooingner ne rere,
 Tu n'as ne bacins ne toailles
 36 Ne de qoi chauffer eve clere.

Il n'est rien nee que tu vailles,
Fors a dire parole amere.

(FB. II, p. 262)

L'assistance abusée par cette explosion d'invectives dénigrantes, rit de bon coeur. Il n'en saisit pas moins le naturel de la scène. La vie urbaine sert ici de substrat à la représentation donnée. Et le fabliau fait vrai puisque copié.

De la même façon, Rutebeuf peint le charlatan-bonimenteur. Le dit de l'herberie se donne comme un exemplaire conforme de la fantaisie verbale manifestée par le discours de l'herbier.²³ Il y a effectivement deux parcours dans ce texte, lesquels se recoupent sur son réalisme. Les digressions abondantes, les anecdotes, les jeux de mots plaisants, les informations mystérieuses, les confidences mélodramatiques, qui entrecoupent ce discours-réclame, sont fortement motivés par la nécessité d'accaparer un acheteur. La vraisemblance psychologique de l'herbier représenté ainsi ne fait point de doute. On sent en outre un désaccord réel entre la tension soutenue de l'élocution de l'herbier et la consistance sémantique des mots qu'il invente avec une grande prestesse. Ce qui crée un effet comique certain. Tout se dissout dans un rire franc, sans retenue, de l'auditoire tenu en éveil, et que recherche à la vérité tout bonimenteur. Le dit est donc une mise en forme esthétisante d'un discours naturel. Il révèle avec relief un type de la vie courante de l'époque.

En conclusion, tous ces traits relevés dans l'analyse

de l'écriture du fabliau chez Rutebeuf, imposent un sens d'écoute. Ce que le dit représente ne revêt point un aspect irréel. Mais il s'agit pour le trouvère-jongleur de rectifier avant tout par le rire des réalités qu'il abhorre, dans les récits tels que La dame qui fit trois tours autour du moutier, Frere Denise, Le Testament de l'âne, Charlot le juif et la peau de lièvre. L'élaboration de ces fabliaux part d'une fonction satirique pour attaquer.

oo

Le langage mensonger souscrit le conte La dame qui fit trois tours autour du moutier. On assiste tout simplement à une querelle de ménage. Un mari découvre l'adultère de sa femme qui se refusait à lui l'instant d'avant pour aller faire l'amour avec un prêtre son amant. Irrité, il menace de tuer sa dame qui par une ruse renverse la situation. La satire comique du conte vise moins la femme adultère que le mari cocufié. Il y a donc conjonction de deux réalités courantes, à savoir l'adultère d'une femme mariée et l'existence de dupes en ce monde. Et c'est ce dupe de mari qui donne toute son épaisseur réaliste à la fiction comique. La fonction de la rouerie féminine dans le texte est de faire ressortir le ridicule de la faiblesse d'esprit chez le mari. Et tout l'art du conte consiste donc à faire rire de ce personnage stupide.

On rit, en effet, du mari qui, ignorant le rendez-vous de sa femme avec son amant, cherche à tout prix à la retenir.

On rit de ce mari qui n'arrive pas à dominer sa colère tandis que sa femme accusée se tut si ne dist mot. Cette scène de colère est en force d'un réalisme comique. On a le vrai langage de la fureur, de l'amour-propre blessé. Le mari jure par le corps du Christ et insulte grossièrement sa femme :

- 121 "Dame orde, viex pute provee,
 .../...
 126 "Voiz, por le sanc et por le foie,
 Por la froissure et por la teste,
 128 Ele vient d'aveoc nostre prestre!"
 (FB. II, p. 296)

Il ne se contrôle plus. Il n'a pas de délicatesse. Ce qui n'est donc pas une attitude courtoise pour un bons escuiers, vallant preudomme. Il s'est ainsi rabaissé au rang bourgeois, donc méprisable. On rit enfin du désaccord comique entre sa position de maître incontesté de la mesnie et la simple réalité d'une petite ruse de femme qui le trompe et qui en fait le domine.

Aussi quand la dame se rend compte que son mari allait effectivement la tuer, elle le persuade facilement qu'en ceinte de ses oeuvres elle a été autour du moustier faire un manège pour savoir si elle aura un garçon ou une fille. Aveuglé par cette fausse vérité, l'écuyer accepte l'argument. Sa capitulation subite ajoute plus de ridicule à sa position. Il est vite ainsi montré dans sa grande stupidité de croire à la transparence des paroles. Fol nayx, le mari refuse de voir la vraie réalité et il a ce qu'il mérite. Le dit fait la dénonciation morale du langage mensonger, vice victorieux du siècle. Et le ridicule satirique qui

frappe la victime interdit à l'assistance qui écoute de s'identifier à elle. On comprend que celui qui ferait autant échouerait dans la vie.

Frere Denise est la dénonciation de l'hypocrisie du Frère Mendiant respectable dans le siècle. En effet, c'est une situation imaginée par Rutebeuf dans laquelle un cordelier abandonne sa tenue hypocrite pour se révéler dans sa vraie nature. Le dit consiste alors en une active figuration du cordelier comme un être méchant. Ainsi tout un complexe ordonné et lié de motifs y confirme le réalisme de cette peinture du mendiant sanctionnée par le rire moralisateur, récriminateur de Rutebeuf.

Denise, bele creature aux beles treces blondes, désirable mais jeune fille interdite qui

24 ...ne voloit en nule guise
Avoir ordre de mariage,
Ainz a fet de son pucelage
Veü a Dieu et a Nostre Dame.

(FB. II, p. 284)

est enchantée par un custodes, Frère Symon, plus faus qu'E-
rodes, et toz art du feu de luxure, qui la fait entrer en religion afin de l'avoir pour ses plaisirs. Ruses, mensonges, déguisements, débauche, démystifient le saint Mendiant dans le texte. Son singulier discours trompeur tout teinté de franciscanisme pour aveugler Denise, gentil pucele, en quête de salut; le déguisement masculin qu'il lui fit prendre pour s'enfuir de chez elle; ses pensées érotiques sur Denise; enfin l'habit de frère mineur qu'il lui fit porter pour la faire passer partout pour un cordelier, toutes ces données

sont des motivations significatives qui objectivent le Mendiant cordelier comme un individu vivant uniquement dans le mensonge. Et c'est à partir des réalités de la sexualité que le rire railleur et satirique de Rutebeuf fuse pour le dénigrer.

Rutebeuf fait rire de ce Mendiant cordelier qui se fait prendre en défaut sur sa sensualité cachée. Il frappe dur et le dévalorise. La trivialisation du vocabulaire religieux pour présenter Frère Symon, gaillard entreprenant, sensuel, jouissant sans répit de Denise, est d'un grand effet comique :

- 172 Moult plus l'amoit freres Symons;
 Sovent se metoit es limons
 Com cil qui n'en ert pas retrais
 Et il s'ï amoit miex qu'es trais:
 176 Moult ot en lui bon limonier.
 Vie menoit de pautonnier
 Et ot lessié vie d'apostre.
 A cele aprist sa patrenostre
 Qui volentiers la retenoit.

(FB. II, p. 287)

La parodie amusante éclaire. L'auditeur remet en question par le rire le droit que s'accorde Frère Symon d'être ce qu'il est, à savoir un humble saint. On rit de la contradiction accusée. L'allusion indirecte de Rutebeuf à la réputation auprès du public des Mendians d'être des habitués des maisons des riches, renforce la narration réaliste et comique du dit : c'est ce vice qui perd Frère Symon. Son imposture, son hypocrisie, sont démasquées avec une colère légitime par la femme d'un chevalier qui avait accueilli chez lui avec ses bons vins les deux compains Frère Denise et

Frère Symon. Et l'évocation par Rutebeuf dans le texte d'un fait d'actualité, à savoir l'interdiction par les Mendiants aus bones genz

Et les dansses et les caroles
 260 Vieles, tabors et citoles
 Et deduis de menesterez: (FB. II, p. 289)

qui sont des plaisirs inoffensifs, singularise le vice de l'hypocrisie mendiante. Ce rappel enracine le dit fictif dans la réalité et fait surtout vraie l'accusation de la femme du chevalier. L'attitude de Frère Symon démasqué, suppliant à genoux le pardon de son misérable et condamnable forfait, les mains en croix, sonne comique. Elle rabaisse le frère. La pointe satirique personnelle de Rutebeuf à la fin du dit achève de discréditer le Mendiant contemporain, terreur réelle à cause de son hypocrisie camouflée :

Et fu a moult plus grant honor
 336 Qu'en abit de frere menor. (FB. II, p. 291)

Il y a plus de senefiance dans la robe de mariée pour une jeune fille que dans le vêtement dissimulateur d'un Mineur.

Les fabliaux Le Testament de l'âne et Charlot le juif et la peau de lièvre peuvent être approchés de façon analogue. Ces récits fictifs ont l'apparence de vraies histoires dans lesquelles le comique satirique ne perd pas ses droits. En faisant rire, Rutebeuf donne à voir dans ces fabliaux l'une des plaies qui rongent son siècle : l'avarice des classes dirigeantes.

Dans le premier fablel, un prouvoire d'une bone esglise enterre son âne mort en la terre beneoite. Mis au courant du fait, l'évêque de qui il relève, le demande immédiatement pour explication. L'acte répréhensible du prêtre riche soulève la sainte colère de son prélat impulsif :

- "Faus desleaux, Deu anemis,
 96 Ou avez vos vostre asne mis?
 Dist l'esvesques; mout avez fait
 A sainte Esglise grant meffait,
 Onques mais nuns si grant n'oÿ,
 100 Qui avez votre asne enfoÿ
 La ou on met gent crestienne.
 .../...
 Je vos ferai metre en prison,
 C'onques n'oÿ teil mesprison."
 (FB. II, p. 301-302)

Au jour du jugement du prêtre sur son sacrilège, on assiste pourtant à un revirement soudain de l'évêque. La peinture de ce moment comique est projetée avec réalisme :

- Quant l'esvesques le voit venir,
 De parleir ne se pot tenir:
 "Prestres, consoil avez eü,
 132 Qui avez votre senz beü.
 -- Sire, consoil oi ge sens faille,
 Mais a consoil n'afiert bataille;
 Ne vos en deveiz mervillier,
 136 Qu'a consoil doit on concillier.
 Dire vos vueil ma conscience
 Et, s'il i afiert penitance,
 Ou soit d'avoir ou soit de cors,
 140 Adons si me corrigeiez lors."

- L'evesques si de li s'aprouche
 Que parleir i pout bouche a bouche;
 Et li prestres lieve la chiere,
 144 Qui lors n'out pas monoie chiere.
 Desoz sa chape tint l'argent:
 Ne l'ozat montreir pour la gent.
 En concillant conta son conte...
 (FB. II, p. 302-303)

Le jeu de mots sur consoil fixe l'attention de l'auditoire sur le tête-à-tête entre l'évêque et le prêtre. La posture

de celui-ci muni d'or pour acheter la conscience de son évêque qui l'écoute avec intérêt est illustrée avec précision. Le rire naît alors de la constatation de l'avidité déguisée du prélat qui laisse subitement tomber sa fureur devant l'argument puissant de l'or que lui remet le prouvoire coupable :

Et dist l'esvesques : "Diex l'ament
Et si li pardoint ses meffais
160 Et toz les pechiez qu'il at fais!"
(FB. II, p. 303)

La charge est forte : l'évêque accepte les espèces que l'âne soi-disant lui a laissées par testament pour sa sauvation. Elle est encore plus cocasse quand Rutebeuf ajoute :

168 Li asnes remest crestiens,
(FB. II, p. 304)

C'est une manière de bafouer l'Eglise connue pour son attachement aux biens temporels. Ainsi, sur cette forte réalité, Rutebeuf a bâti une forte fiction littéraire.

Dans le conte Charlot le juif et la peau de lièvre, le rire vengeur de Rutebeuf jette l'anathème sur la classe noble prise comme le haut clergé de l'Eglise dans la gangue de l'avarice. La narration comique du fabliau se déroule sur un fond réel, à savoir la pratique sociale contemporaine de la gratification à une noce des services d'un jongleur. Ainsi le texte s'acquiert indirectement sa propre vraisemblance.

Il y est relaté un affrontement entre Guillaume le penetier et Charlot le juif menestreil, protagonistes socia-

lement et économiquement opposés. A l'action malhonnête de Guillaume répond la contre-attaque légitime de Charlot.

En effet, pour récompenser le menestreil Charlot qui s'est produit à la noce qu'il donne, Guillaume lui remet la peau d'un lièvre pour le prix de ses amusements. Son avarice fit tort à Charlot qui, frustré, veut se venger de cette felonie inattendue d'un escuier :

108 Pencis le veïssiez et quoi;
Pencis s'en est issus la fuer,
Et si pence dedens son cuer,
Se il puet, qu'il li vodra vendre.
Et il li vendi bien au rendre!
112 Porpenceiz s'est que il fera
Et comment il li rendera.
(FB. II, p. 259)

Il lui rend à sa façon la monnaie de sa pièce :

113 Por li rendre la felonie
Fist en la pel la vilonie, --
Vos saveiz bien ce que vuet dire.
(FB. II, p. 259)

Et Guillaume

123 Lors a boutei sa main dedens.
(FB. II, p. 259)

Tout l'effet réaliste vient ici de la réticence de Rutebeuf. En évitant de nommer, il rend la scène plus concrète, plus visible et donc plus réelle. La mauvaise surprise faite à Guillaume suscite le rire qui sanctionne son avarice. L'assistance se dira ainsi elle-même : " C'est bien, il est pris ce Guillaume. Il a ce qu'il mérite."

En résumé, imitant la vie, le fabliau de Rutebeuf copie le monde urbain dans l'exubérance d'un rire franc, joyeux et total comme dans les récits présentant l'herbier, le jongleur

Charlot le juif, et le Barbier. Cependant, il est une dénonciation des plaies du siècle dans les autres. Ainsi, par un éclairage comique, des vices tels que l'avarice, l'hypocrisie, le mensonge, sont présentés sous un jour nouveau. Rutebeuf construit ses fabliaux réalistes par leur structure réaliste et par les thèmes cités pour démasquer le faux semblant des personnages qui donnent le ton à son époque. Il les rabaisse avec leur respectabilité et fait rire d'eux : le rire d'hostilité de son audience et de lui-même.

ooo

Conclusion

On a étudié extensivement les procédés particuliers d'école qui répondent dans le texte de Rutebeuf à une attitude réaliste. Cependant, il est normal qu'on en vienne à se demander, maintenant, s'il existe chez le trouvère-jongleur une certaine conscience d'un art réaliste. On peut répondre tout de suite qu'en l'absence d'une volonté créatrice, l'oeuvre de Rutebeuf reflète du moins une intention virtuelle du réalisme artistique. Plusieurs indications positives appuient cette réponse valable.

Rutebeuf n'a créé ni les thèmes, ni les motivations concrètes de son oeuvre, mais il les a repris à son compte pour les repenser dans la dynamique inventive qui lui est propre. Car, ce qui ressort des dits, c'est l'expérience personnelle d'une disjonction entre lui-même et le monde. Et c'est à ce point d'antagonisme que s'insèrent les réalistes objectif et subjectif de Rutebeuf. On comprend mieux l'agressivité, l'exaspération, l'indignation égales qui appuient ses pièces sur la vie contemporaine. Et c'est précisément la meilleure explication d'une écriture de redites, de récurrences d'images, d'idées et de sentiments. Or, cette écriture qu'on serait tenté d'accuser de négligence ou d'artifice à cause de sa passion pour les rimes et pour les jongleries de mots, traduit bien de manière toute significative le besoin de dire la vérité sur un monde bestourné. Le réalisme en ce cas se définit par le rapport d'exactitude, de vérité ou de vraisemblance qu'entretient Rutebeuf avec l'objet envisagé. Il

faut comprendre ici les problèmes religieux, politiques, culturels et existentiels de l'époque. Et c'est donc là qu'on peut croire à une intention virtuelle du réalisme littéraire du trouvère.

En effet, la composition littéraire de son discours se donne comme un prolongement d'une situation objective, comme une copie de structures concrètes et vitales. Et en se déroulant, son texte réaliste attire l'auditeur et dévoile ce que l'écriture projette. Le style est alors donné pour saisir les réalités de la vie. Concret, naturel, matérialiste, sans ambiguïté, sans obscurité, ce style est proche de la langue de la vie courante pour éviter toute évasion de l'auditeur. C'est en somme le réalisme de la chose dite, de la chose vue, de la chose sentie. Il y a bien des habitudes linguistiques, une typologie littéraire, mais le ton de sincérité qui se dégage de l'oeuvre de Rutebeuf occulte toute suspicion sur son discours communicatif, c'est-à-dire réel.

Notes

- 1.- Erik von Kraemer, Le type du faux mendiant dans les littératures romanes, p. 17-18.
- 2.- Daniel Poirion, Les mots et les choses selon Jean de Meun, p. 7
- 3.- L'ironie donne l'objectivité, le réel. Cf. Julia Kristeva in Le Texte du Roman, p. 32
- 4.- C'est un procédé de choc d'un discours anti-signifié.
Cf. Julia Kristeva, op. cit., p. 163
- 5.- Rutebeuf note : A ci mariage de pris
C'or sui povres et entrepris
34 Ausi comme ele!
(Le Mariage Rutebeuf)
(FB. I, p. 548)
- 6.- Le trouvère écrit : Comment je me sui amendez
13 De fame prendre.
(La Complainte Rutebeuf)
(FB. I, p. 553)
- 7.- Le dit Du Pharisien : Partout fet més sa volenté,
Ne la retient nonostenté
35 N'autre justice;
Le siecle gouverne et justice;
(FB. I, p. 251-252)
- 8.- Ibid., : Ne puet avoir los ne pris hom
16 S'il ne l'oneure:
.../...
Or n'est més hom qui ne l'encline
23 Ne bien creanz,
(FB. I, p. 251)
- 9.- Ibid., : Qu'ele a baillis, provos et maires,
29 Et si a juges
(FB. I, p. 251)
- 10.- La Voie de Paradis : Dame Avarisce et dame Envie
120 Se duelent moult quant sui en vie,
(FB. I, p. 345)
- 11.- Ibid., : D'Orgueil, le gendre Felonie,
128 Qui nous fet trop grant vilonie:
(FB. I, p. 345)

- 12.-- Ibid., : Sire Orguex lor promet l'avoir,
180 Més n'ont pas pleges de l'avoir.
(FB. I, p. 347)
- 13.-- Ibid., : 204 Et si sont tuit si homme noir,
Non pas tres noir, més maigre et pale,
(FB. I, p. 348)
- 14.-- Le dit Du Pharisien : Ypocrisie la renarde,
Qui defors oint et dedenz larde,
82 Vint ou roiaume.
(FB. I, p. 253)
- 15.-- L'accentuation outrée est plaisante, mais elle ne manque pas de vérité. Elle met en question une réalité.
Cf. Julia Kristeva, op. cit., p. 175
- 16.-- Ibid., p. 147
- 17.-- Edmond Faral et Julia Bastin in Oeuvres complètes de Ru-tebeuf, t. I, p. 57
- 18.-- Le poème en grande partie est un "écho direct du manifeste publié le 4 février 1254 par les maîtres de l'Université de Paris." Les vers 17-32 reprennent le même grief articulé par ces maîtres au début de leur lettre du 4 février (Chart. Univ. Par., no 230, p. 252-253) : notes d'Edmond Faral et de Julia Bastin, op. cit., p. 71 et p. 238-239.
- 19.-- On lit dans les annotations d'Edmond Faral et de Julia Bastin, op. cit., 274 et p. 310, ce qui suit : "De Periculis, p. 66, au sujet des Frères qui offenduntur quando non ministrantur eis cibaria lautiora, et Collectiones, p. 469, qui non sunt contenti oblatis cibo et potu, sed potius stomachantur vel indignantur... si non ministrantur eis magni pisces et optima vina." pour les vers 139-148; et "écho déformé des reproches faits aux Frères dans le De Periculis, cap. v, p. 32 : penetrant domos singulorum, rimantes proprietates sive secreta cujusque, et largement développé dans les Collectiones, pp. 196-201", pour les vers 147-148 du dit La Bataille des Vices contre les Vertus.
- 20.-- Le dit Du Pharisien : Granz robes ont de simple laine
52 Et si sont de simple couvaine;
(FB. I, p. 252)
- 21.-- Il se conçoit parfaitement que dit, lection, complainte venant d'un discours communicatif doivent viser l'information directe: par exemple, information concernant les Croisades, les querelles ecclésiastico-religieuses

et universitaires. Cette pratique renvoie inévitablement au réel.

22.- Par exemple : 12 Or entendez a mon afere,
Si orrez de deus Ordres saintes
(La Bataille des Vices
contre les Vertus)(FB. I, p. 306)

1 Oiez prelat et prince et roi,
La desreson et le desroi
C'on a fet mestre Guillaume:
(Le dit de Guillaume de
Saint-Amour)(FB. I, p. 243)

23.- Robert Garapon, La fantaisie verbale et le comique
dans le théâtre français, du Moyen
Age à la fin du XVIIe siècle, p. 9

24.- Ibid., p. 25

25.- Ibid., p. 80

CONCLUSION

Il sied maintenant, à la fin de la présente étude, de donner une vue d'ensemble sur le réalisme de Rutebeuf. Sous le rapport de l'environnement humain et culturel de la seconde moitié du XIII^e siècle, l'oeuvre est en fait un élément structurel. Qu'il s'agisse de ses dits ou de ses fabliaux proprement dits, le champ d'observation du poète s'y trouve aussi étendu. On s'est soucié de montrer que la réalité contemporaine dans ses traits immatériels et matériels à la fois, fait bien partie de son oeuvre et que ses contes à rire ne sont point imaginés en dehors de toute vérité. Si donc on a ri, c'est le public reconnaît ce qu'il croit. Et dans les écrits critiques on retrouve une mise en question de la société ecclésiastique de l'époque, ainsi que l'intérêt marqué du trouvère-jongleur pour la geste des Croisades. Mais ce qui s'inscrit surtout dans toute l'oeuvre de Rutebeuf, c'est sa conscience de pauvre dans un monde bestourné. C'est cette conscience qui confère une grandeur tragique à ses dits.

Son estat de paria réunit alors toutes les conditions données pour dénoncer les travers d'une élite cléricale, bourgeoise et aristocratique. Poète chrétien, il a critiqué alors les égoïsmes qui ne profitent pas à d'autres, et le temps présent dissocié d'un passé dont il a nostalgie. En regardant au fond de l'actualité, Rutebeuf a regardé au fond de l'homme contemporain parce qu'il refuse de se borner à l'apparence.

Ainsi, l'oeuvre bâtie de "realia" offre un grand intérêt documentaire. On appliquerait aisément à cette oeuvre ce que Rutebeuf a dit de lui-même : celle-ci est voir disanz, c'est-à-dire contrefait al vif. Et si sa parole est formelle pour dire sans magie le réel, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle est logique, cohérente, pour présenter des faits concrets observés. Son pathétisme, son franc-parler, plaident avec éloquence en faveur de son réalisme, au point de dire qu'il y a vraiment une fusion de l'être et du langage dans le discours de Rutebeuf. Une écriture formée, et c'est par là qu'il est moderne.

BIBLIOGRAPHIE

A.-

Edition de textes de Rutebeuf:

Edmond Faral et Julia Bastin, Oeuvres complètes de Rutebeuf, Paris: A. et J. Picard, 1969. Deux Volumes.

B.-

Etudes sur Rutebeuf.

Bastin, Julia. "Quelques propos de Rutebeuf sur le roi Louis IX in Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, Bruxelles, 1960, t. XXXVIII, no 1, p. 5-14.

Clédat, Léon. Rutebeuf, Quatrième éd., Paris: Hachette, 1898.

Ham, Billings Edward. Rutebeuf and Louis IX, Chapel Hill: North Carolina University Press, no 42, 1962
"Rutebeuf and the Tunis Crusade" in Romance Philology, 1955-1956, t. 9, p. 133-138.

Lafeuille, Germaine. Rutebeuf, Paris: Seghers, 1966

Regalado, Freeman Nancy. "Two Poets of the Mediaeval City" in Yale French Studies, 1964, t. 32, p. 12-21.

Poetic patterns in Rutebeuf. A Study in non courtly poetic modes of the thirteenth century, New Haven: Yale University Press, 1970.

Serper, Arié. Rutebeuf, poète satirique, Paris: Klincksiek, 1969.

C.-

Economie, société, histoire, civilisation et mentalités médiévales.

Alphandéry, Paul. La Chrétienté et l'idée de Croisade, XIIe-XIIIe siècles, volume II, Paris: A. Michel, 1954-1959.

Ariès, Philippe. Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Age à nos jours, Paris: Seuil, 1975.

- Bloch, Marc. La société féodale: les classes et le gouvernement des hommes, Paris: A. Michel, 1940
- Chaunu, Pierre René. De l'Histoire à la prospective, Paris: Laffont, 1975.
Le Temps des Réformes, Paris: Fayard, 1975.
- Chenu, Marie-Dominique. Pour une théologie du travail, Paris: Seuil, 1955.
La Théologie comme science au XIIIe siècle, 3e éd., Paris: J. Vrin, 1957.
- Cohen, Gustave. La Grande Clarté du Moyen Âge, New York: Editions de la Maison Française, 1943
Histoire de la Chevalerie en France au Moyen Âge, Paris: Richard-Masse, 1949.
- Congar, Yves M-J. "Aspects ecclésiologiques de la querelle entre Mendians et Séculiers dans la seconde moitié du XIIIe siècle et le début du XIVe" in Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen Âge, Année 1961 Paris: J. Vrin, 1962, p. 35-151.
- Duby, Georges et Mandrou, Robert. Histoire de la Civilisation française, Volume I, Paris: Colin, 1958.
- Duby, Georges. The Europe of the Cathedrals 1140-1280, traduit du français par Stuart Gilbert, Geneva: Skira, 1966.
Histoire de la France, Volume I, Paris: Larousse, 1970-1971.
"Situation de la noblesse en France au XIIIe siècle" in Hommes et structures du Moyen Âge, Paris: Mouton, 1973.
- Fliche, Augustin. Thouzellier, Christine et Azaïs, Yvonne. Histoire de l'Eglise: La Chrétienté romaine 1198-1274, Volume 10, Nayenne: Bloud & Gay, 1950.
- Flori, J. "Qu'est-ce qu'un bachelier" in Romania t. 96, 1975, p. 289-314.

- Fontette, Micheline de . "Les Cordeliers de Pontoise" in Annales: économies, sociétés, civilisations, Paris: Colin, juillet-août 1970, no 4, p. 954-955.
- Fossier, Robert . Histoire sociale de l'Occident médiéval, Paris: Colin, 1970
- Fourquin, Guy. Histoire économique de l'Occident médiéval, Paris: Colin, 1970.
Histoire de la France rurale: Le Temps de la Croissance, Volume I, Collection dirigée par Georges Duby et Armand Wallon, Paris: Seuil 1975-1976, p. 377-547.
- Génicot, Léopold . Les lignes de faite du Moyen Age, 4e éd., Tournai: Casterman, 1962.
- Geremek, Bronislaw. La main d'oeuvre salariée dans l'artisanat parisien du XIIIe au XVe siècles, Warsawa: Panstwowe Naukowe, 1962.
- Graus, František. "Au bas Moyen âge : Pauvres des villes et pauvres des campagnes" in Annales: économies, sociétés, civilisations, Paris: Colin, novembre-décembre 1961 no 6, p. 1053-1065.
- Halphen, Louis. L'Essor de l'Europe XI-XIIIe siècles, 3e éd., Paris: Presses Universitaires de France, 1948.
- Huyghe, René. "La pensée médiévale et le monde moderne" in Cahiers du Sud, 1952 39e année, no 312, p. 181-196.
- Labande, Ed. René. "Les 13e et 14e siècles" in Histoire spirituelle de la France: Beauchesne, 1964, p. 125-161.
- Labarge, Margaret Wade. Saint Louis: Louis IX, Most Christian King of France, Boston-Toronto: Little Brown, 1968.
- Lagarde, Georges de . La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen âge, Bilan du XIIIe siècle, Volume I, nouvelle éd., Louvain: Nauwelaerts, 1956-1970.

- Lagarde, Georgette. "Les sources de l'histoire des Ordres Mendiants conservées aux Archives nationales" in Annales, Paris: Colin juillet-août 1970, no 4, p. 947-953.
- Lavisse, Ernest et Rambaud, Alfred. Histoire Générale, t. II, L'Europe féodale : les Croisades, 1095-1270, Paris: Colin, 1893.
- Lavisse, Ernest. Histoire de France, t. III, Coulommiers: Hachette, 1911.
- Le Bras, Gabriel. Histoire de l'Eglise: Institutions ecclésiastiques de la Chrétienté médiévale, volume 12, Tournai: Bloud & Gay, 1964.
- Lecoy de la Marche, Albert. La chaire française au Moyen Age; spécialement au XIIIe siècle, Paris: Didier et Cie, 1868.
Saint Louis, son gouvernement et sa politique, Tours: A. Mame et fils, 1924.
- Le Goff, Jacques. Marchands et banquiers du Moyen âge, Paris: Presses Universitaires de France, 1956.
Les Intellectuels au Moyen âge, Paris: Seuil, 1957.
"Temps de l'Eglise et temps du marchand" in Annales, Paris: Colin, mai-juin 1960, no 3, p. 417-433.
La Civilisation de l'Occident médiéval, Paris: Arthaud, 1964.
"Apostolat mendiant et fait urbain dans la France médiévale: l'implantation géographique et sociologique des Ordres Mendiants" in Annales, Paris: Colin, mars-avril 1968, no 2, p. 335-348.
"Ordres mendiants et urbanisation dans la France médiévale" in Annales, Paris: Colin, juillet-août 1970, no 4, p. 924-946.
"Le vocabulaire des catégories sociales chez Saint François d'Assise et ses biographes du XIIIe siècle" in Ordres

- et Classes, Colloque d'Histoire sociale de Saint Cloud 24-25 mai 1967, Paris-La Haye : Mouton, 1973, p.93-123.
- Maillet, Germaine. La Vie religieuse au temps de Saint Louis, Paris: R. Laffont, 1954.
- Mâle, Emile. L'art religieux au XIIIe siècle. Etude sur l'iconographie du Moyen âge et sur ses sources d'inspiration, Paris:Colin, 1931.
- Mollat, Michel. Histoire de l'Ile-de-France et de Paris, Toulouse: Privat, 1971.
- Pernoud, Régine. Lumière du Moyen Age, Paris: Grasset, 1944
Histoire de la Bourgeoisie en France, 2 volumes, Paris: Seuil, 1960-1962.
- Pirenne, Henri. Cohen, Gustave. et Focillon, Henri. Histoire du Moyen Age, t. VIII, La Civilisation occidentale du Moyen Age, du XIe au milieu du XVe siècle, Paris: Presses Universitaires de France, 1933.
- Renucci, Paul. L'aventure de l'humanisme européen au Moyen âge IVe-XIve siècles, Paris: Société d'Edition Les Belles Lettres, 1953.
- Riché, Pierre. "Vie spirituelle des laïcs du 9e au 12e siècles" in Histoire spirituelle de la France, Paris: Beauchesne, 1964, p.111-121.
- Rousset, Paul. "Recherches sur l'émotivité à l'époque romane" in Cahiers de Civilisation médiévale, Poitiers:Université de Poitiers, t.II, 1959, p. 53-67.
- Roussiaud, Jacques. "Prostitution, jeunesse et société au XVe siècle" in Annales, Paris: Colin, mars-avril 1976, no 2, p. 289-335.
- Schmitt, Jean Claude. "Le suicide au Moyen âge" in Annales, janvier-février 1976, no 1, p. 3-28.

- Thouzellier, Christine. "La place du "De Periculis" de Guillaume de Saint-Amour dans les polémiques universitaires du XIIIe siècle" in Revue historique, 1927, 52e année, no 156, p. 69-93.
- Throop, Palmer A. Criticism of the Crusade: A study of public opinion and crusade propaganda, Amsterdam: N.V. Swets et Zeitlinger, 1940.
- D.-
Etudes d'ensemble de littérature et de sociologie historique.
- Auerbach, Erich. Literary language and its public in Late Latin Antiquity and in the Middle ages, translated from the German by Ralph Manheim, New York: Pantheon, 1965.
- Batany, Jean. Approches du "Roman de la Rose", Paris-Bruelles-Montréal: Bordas, 1973.
"Le vocabulaire des catégories sociales chez quelques moralistes français vers 1200" in Ordres et Classes, Colloque d'histoire sociale de Saint Cloud 24-25 mai 1967, Paris-La Haye: Mouton, 1973, p. 59-72.
- Cohen, Gustave. La Vie littéraire en France au Moyen âge, Paris: Tallandier 1949
- Curtius, Ernst Robert. La littérature européenne et le Moyen âge latin, Paris: Presses Universitaires de France, 1956.
- Duvignaud, Jean. Sociologie du théâtre, Paris: Presses Universitaires de France, 1965.
- Faral, Edmond. Les Jongleurs en France au Moyen Age, 1910, reprinted Paris: H. Champion, 1971.
La Vie quotidienne au temps de Saint Louis, Paris: Hachette, 1942.
- Frappier, Jean. "Vues sur les conceptions courtoises dans les littératures d'oc et d'oïl au XIIIe siècle" in Cahiers de civi-

- lisation médiévale, Poitiers: Université de Poitiers, 1959, p. 135-156.
- Köhler, Erich. "Observations historiques et sociologiques sur la poésie des troubadours" in Cahiers de civilisation médiévale, Poitiers: Université de Poitiers, 1964, p. 27-52.
- Kraemer, Erich von. Le type du faux mendiant dans les littératures romanes, Helsingfors: (Societas scientiarum Fennica, commentationes humanarum litterarum XIII, 6) 1944.
- Langlois, Ch. V. La Vie en France au Moyen Age, de la fin du XIIe au milieu du XIVe siècle d'après les romans mondains du temps, Paris: Hachette, 1924.
- Lanson, Gustave. "L'Histoire littéraire et la sociologie" in Revue de Métaphysique et de morale, 12^e année, Paris: Colin, 1904, p. 621-642.
- Lenient, Charles. La satire en France au Moyen Age, 3^e éd., Paris: Hachette, 1883.
La poésie patriotique en France au Moyen Age, 1891, reprinted New York: Lenox Hill Burt Franklin, 1971.
- Michaud-Quantin, Pierre. "Le vocabulaire des catégories sociales chez les canonistes et les moralistes du XIII^e siècle" in Ordres et Classes, Colloque d'histoire sociale de Saint Cloud 24-25 mai 1967, Paris-La Haye: Mouton, 1973, p. 73-86.
- Payen, Jean Claude. Le motif du repentir dans la littérature française médiévale, Genève: Droz, 1967.
- Schilperoort, Gijsbert. Le commerçant dans la littérature française du Moyen Age, Groningue: J-B Wolters, 1933.
- Wood, Mary Morton. The spirit of protest in Old French literature, 1917, reprinted New York: A.M.S. Press Inc, 1966.

E.-

Littérature, théorie et analyse littéraires.

- Auerbach, Erich. Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale, Paris: Gallimard, 1968.
- Badel, Pierre Yves. Introduction à la vie littéraire du Moyen âge, Paris-Montréal: Bordas, 1971.
- Barthes, Roland. Éléments de Sémiologie, Paris:Seuil, 1964.
Nouveaux essais critiques, Paris: Seuil, 1972.
Le plaisir du texte, Paris: Seuil 1973.
- Batany, Jean. Français médiéval, Paris-Montréal: Bordas, 1972.
- Beaudelaire, Charles. Les Fleurs du Mal, Paris: Garnier-Flammarion, 1964.
- Belot, Gustave. "La Véracité" in Revue de Métaphysique et de Morale, 1903, p. 430-454.
- Bossuat, Robert. Le Moyen âge, Paris: Gigord, 1931.
- Chklovski, V. "L'art comme procédé" in Théorie de la littérature, Paris: Seuil, 1965, p. 76-97.
- Cohen, Gustave. La Vie littéraire en France au Moyen âge, Paris: Tallandier, 1949.
- Dubuis, Roger. Les Cent nouvelles nouvelles et la tradition de la nouvelle en France au Moyen âge, Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble, 1973.
- Faral, Edmond. Les Arts poétiques du XIIIe et du XIIIe siècles, Paris: E. Champion, 1924.
- Fourrier, Anthime. Le courant réaliste dans le roman courtis en France au Moyen âge, t. I, Le XIIIe siècle, Paris: Nizet, 1960.
- Garapon, Robert. La fantaisie verbale et le comique dans le théâtre français, Du Moyen âge à la fin du XVIIIe siècle, Paris: Colin, 1957.

- Guiette, Robert. "D'une poésie formelle en France au Moyen âge" in Revue des Sciences humaines, Lille III, 1949 no 54, p. 61-68.
- Holzknrecht, Karl Julius. Literary Patronage in the Middle Ages, Menasha, Wis: The Collegiate Press, 1923.
- Jakobson, Roman. "Du Réalisme artistique" in Théorie de la littérature, Paris: Seuil, 1965, p. 98-108.
- Jeanson, Francis. Signification humaine du rire, Paris: Seuil, 1950.
- Kristeva, Julia. Le Texte du Roman. Approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle, Paris-La Haye: Mouton, 1970.
- Lefebvre, Henri. Le langage et la société, Paris: Gallimard, Collection Idées, n.r.f., 1966.
- Le Gentil, Pierre. La littérature française du Moyen Age, Paris: Colin, 1972.
- Le Guern, Michel. Sémantique de la métaphore et de la métonymie, Paris: Larousse, 1973.
- Lenoir, Paul. Histoire du réalisme et du naturalisme dans la poésie et dans l'art depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, Paris: Quantin, 1889.
- Ménard, Philippe. Le Rire et le Sourire dans le roman courtois en France au Moyen Age, 1150-1250, Genève: Droz, 1969.
"Le Dit de la Maille" in Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, Paris: SEDES/CDU, 1973, p. 541-552.
- Nykrog, Per. Les Fabliaux, étude d'histoire littéraire et de stylistique médiévale, Genève: Droz, 1973.
- Peyre, Henri. Les générations littéraires, Paris: Boivin, 1948.
- Poétique. Le Discours réaliste, Paris: Seuil, 1973, no 16.

- Poirion, Daniel. "Les mots et les choses selon Jean de Meun" in L'Information littéraire, Paris: Colin, janvier-février 1974, no 1, p. 7-11.
- Ragan, Michel. Histoire de la littérature prolétarienne en France, Paris: A. Colin, 1974.
- Revue des Sciences Humaines. La Représentation, Lille III: Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1974-2, no 154.
La Rhétorique du Proverbe, ibid., 1976, no 163.
- Reynier, Gustave. Les origines du roman réaliste, Paris: Hachette, 1912.
- Riffaterre, Michael. Essais de stylistique structurale, Paris: Flammarion, 1971.
"Le poème comme représentation" in Poétique, Paris: Seuil, 1970, no 4, p. 401-418
- Schaff, Adam. Langage et connaissance, traduit du polonais par Claire Brendel, Paris: Anthropos, Collection Points, 1969, surtout: chapitre: "Langage et réalité", p.197-227.
- Spitzer, Léo. Linguistics and Literary History, Essays in Stylistics, Princeton-New Jersey: Princeton University Press, 1948.
- Todorov, Tzvetan. "Poétique" in Qu'est-ce que le structuralisme, Paris: Seuil, 1968, p. 99-165.
- Vernier, France. Une science du littéraire est-elle possible?, Paris: Editions de la Nouvelle Critique, 1972.
- Vinaver, Eugène. "A la recherche d'une poétique médiévale" in Cahiers de Civilisation médiévale, Poitiers: Université de Poitiers, 1959, p.1-16, t.II.
- Wellek, René. et Warren A. Theory of Literature, New York: Harcourt, Brace & World, 1963.

- Woledge, B. "Une branche d'armes : poème anonyme du XIII^e siècle" in Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à Pierre Le Gentil, Paris: SEDES/CDU 1973, p.899-908.
- Yankélévitch, Vladimir. L'ironie ou la bonne conscience, Paris: Flammarion, 1964.
- Zumthor, Paul. Histoire littéraire de la France médiévale VI-XIV^e siècles, Paris: Presses Universitaires de France, 1954.
"Entre deux esthétiques: Adam de la Halle" in Mélanges offerts à Jean Frappier, Genève: Droz, 1970, p. 1155-1171.
Essai de poétique médiévale, Paris: Seuil, 1972.
Langue, texte, énigme
Paris: Seuil, 1975.
- Dictionnaires utilisés :
- Godefroy, Frédéric. Lexique de l'ancien français, Paris: H. Champion, 1968
- Gorog, Ralph de. Lexique français moderne-ancien français, Athens: University of Georgia Press, 1973.
- Greimas, A-J. Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^e siècle, Paris: Larousse, 1968.
- Lommatzsch, Erhard. & Tobler, Adolf. : Altfranzösisches Wörterbuch, Berlin: Weidmannsche Buchhandlung, 1915.